This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler M. 12

HISTOIRE

DE MISS

CLARISSE *HARLOVE.*

TOME CINQUIEME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.

LETTRE LXXXI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Mardi au ſoir.

QUELS remercimens ne vous dois-je pas, ma chere Miſs Howe, pour la bonté qui vous intéreſſe encore au ſort d'une malheureuſe fille, dont la conduite eſt devenue l'occaſion d'un ſi grand ſcandale? Je crois en vérité, que cette conſidération m'afflige autant que le mal même.

Dites-moi..... mais je crains de le ſavoir! dites-moi, néanmoins, ma chere, quelles ont été les premieres marques de l'étonnement de votre mere.

Je n'ai pas moins d'impatience, & j'ai la

même crainte, d'apprendre ce que nos jeunes compagnes, qui peut-être ne feront plus jamais les miennes, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent rien dire de pis, que ce que je vous dirai moi-même. Je m'accuserai, n'en doutez pas ; je me condamnerai à chaque ligne, sur tous les points où j'aurai quelque chose à me reprocher. Si le récit que j'ai à vous faire est capable de diminuer ma faute (car c'est l'unique prétention d'une infortunée, qui ne peut s'excuser à ses propres yeux), je sais ce que j'ai à me promettre de votre amitié : mais je n'ai pas les mêmes espérances de la charité des autres, dans un temps où je ne doute point, que tout le monde n'ait la bouche ouverte contre moi, & que tous ceux qui connoissent Clarisse Harlove ne condamnent sa conduite.

Après avoir porté au dépôt la lettre qui étoit pour vous, & repris celle qui faisoit une partie de mes inquiétudes, je retournai au cabinet de verdure ; & là je m'efforçai, aussi paisiblement que ma situation le permettoit, de me rappeller diverses circonstances de l'entretien que j'avois eu avec ma tante. En les comparant avec quelques articles de la lettre de Miss Hervey, je commençai à me flatter que le mercredi n'étoit pas aussi redoutable pour moi que je l'avois cru ; & voici comment je raisonnai avec moi-même.

„ Mercredi ne sauroit être absolument le „ jour fixé pour mon malheur ; quoique

„ dans la vue de m'intimider, on puiſſe ſou-
„ haiter que j'en prenne cette idée. Le con-
„ trat n'eſt pas ſigné. On ne m'a pas encore
„ forcée de le lire ou de l'entendre. Je puis
„ refuſer de le ſigner, malgré toute la diffi-
„ culté que j'y prévois, ſi c'eſt de la main
„ de mon pere qu'il m'eſt préſenté. D'ail-
„ leurs, mon pere & ma mere ne ſe propo-
„ ſent-ils pas, lorſqu'on prendra le parti
„ de la violence, de ſe rendre chez mon
„ oncle Antonin, pour s'épargner le cha-
„ grin d'entendre mes cris & mes appels ?
„ cependant ils doivent être préſents à l'aſ-
„ ſemblée de mercredi; & quelque ſujet d'ef-
„ froi que je puiſſe trouver dans la penſée de
„ paroître ſolemnellement aux yeux de tous
„ mes amis, c'eſt peut-être ce que j'ai de
„ plus heureux à ſouhaiter, puiſque mon frere
„ & ma ſœur me croient tant de crédit
„ dans le cœur de toute la famille, qu'ils
„ ont regardé mon éloignement comme une
„ meſure néceſſaire au ſuccès de leurs vues.

„ Je ne dois pas douter non plus que
„ mes prieres & mes larmes, comme je me
„ le ſuis déjà promis, ne touchent quelques-
„ uns de mes proches en ma faveur; &
„ lorſque je paroîtrai devant eux avec mon
„ frere, j'expoſerai avec tant de force la
„ malignité de ſes intentions, que j'affoi-
„ blirai néceſſairement ſon pouvoir.

„ Et puis dans les plus fâcheuſes ſuppoſi-
„ tions, lorſque j'adreſſerai mes reproches
„ au miniſtre, comme je ſuis réſolue, il
„ n'aura pas la hardieſſe de continuer ſon

„ office. M. Solmes n'aura pas non plus celle „ d'accepter une main forcée, qui ne ceſſera „ pas de repouſſer la ſienne. Enfin, je puis „ alléguer à l'extrêmité des ſcrupules de „ conſcience & faire même valoir des obli- „ gations précédentes ; car j'ai donné lieu à M. Lovelace, comme vous le verrez, ma chere, dans une des lettres que vous avez entre les mains, d'eſpérer que s'il ne me donne aucun ſujet de plainte ou d'offenſe, je ne ſerai jamais à un autre homme, tandis qu'il n'aura point d'engagement avec une autre femme. C'eſt une démarche qui m'a paru néceſſaire, pour contenir des reſſentiments qu'il croit juſtes contre mon frere & mon oncle. „ J'en appellerai donc, ou „ j'abandonnerai le jugement de mes ſcru- „ pules, au ſage docteur Levvin : & tout a „ changé de nature dans le monde, ſi ma „ mere & ma tante du moins ne ſont pas „ touchées d'une ſi forte raiſon. „

En me rappellant à la hâte tous ces motifs de confiance & de courage, je me félicitai moi-même d'avoir renoncé à la réſolution de partir avec M. Lovelace.

Je vous ai dit, ma chere, que je ne m'épargnerois pas dans mon récit ; & je ne m'arrête à ce détail, que pour le faire ſervir à ma condamnation. C'eſt un argument qui conclut contre moi avec d'autant plus de force, que dans tout ce que Miſs Hervey m'avoit écrit ſur le témoignage de Betty & de ma ſœur, j'avois cru reconnoître qu'on avoit eu deſſein, par cette voie, de me

précipiter dans quelque réſolution déſeſpérée, comme le plus ſûr moyen pour me perdre auprès de mon pere & de mes oncles. Je demande pardon au ciel, ſi je porte un jugement trop déſavantageux d'un frere & d'une ſœur; mais ſi cette conjecture eſt juſte, il demeure vrai qu'ils m'ont tendu le plus noir de tous les pieges, & que j'ai eu le malheur d'y tomber. C'eſt pour eux, s'ils en ſont coupables, un double ſujet de triomphe, pour la ruine d'une ſœur qui ne leur a jamais fait ni ſouhaité du mal.

Mes raiſonnements ne purent diminuer la crainte du mercredi, ſans augmenter beaucoup celle de l'entrevue. C'étoit alors, non-ſeulement le plus proche, mais le plus grand de mes maux, le plus grand à la vérité, parce qu'il étoit le plus proche; car dans le trouble où j'étois, je penſois peu à l'événement dont j'étois menacée. M. Lovelace n'ayant pas reçu ma lettre, je m'attendois ſans doute à quelque diſpute avec lui; mais après avoir tenu ferme contre une autorité reſpectable, lorſqu'elle m'avoit paru bleſſer les droits de la juſtice & de la raiſon, je devois me fier à mes forces, dans une épreuve inférieure; ſur-tout ayant à me plaindre de la négligence qu'on avoit marquée pour ma lettre.

Un inſtant fait quelquefois la déciſion de notre ſort! Si j'avois eu deux heures de plus, pour continuer mes réflexions, & pour les étendre par ces nouvelles lumieres..... peut-être me ſerois-je bornée alors à lui don-

ner un rendez-vous. Imprudente que je suis! Qu'avois-je besoin de lui faire espérer que s'il m'arrivoit de changer de pensée, je lui en expliquerois personnellement les raisons? Hélas! ma chere! un caractere obligeant est un dangereux présent du ciel: en s'occupant de la satisfaction d'autrui, il faut souvent oublier ce qu'on se doit à soi-même.

La cloche s'étant fait entendre pour le dîner des domestiques, Betty vint prendre mes ordres, en me répétant qu'elle seroit employée l'après-midi, & qu'on s'attendoit que je ne quitterois pas le jardin sans avoir reçu la permission de remonter à mon appartement. Je lui fis diverses questions sur la cascade qui avoit été réparée depuis peu; & je témoignai quelque desir de la voir jouer, dans le dessein (quelle adresse pour me tromper moi-même, comme l'événement l'a vérifié!) qu'à son retour elle fût portée à me chercher dans cette partie du jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissoit.

A peine avoit-elle eu le temps de rentrer au château, que j'entendis le premier signal. Mon agitation fut extrême: mais il n'y avoit pas de temps à perdre. Je m'avançai vers la porte, & ne voyant personne aux environs, je tirai le verrouil; il avoit déjà ouvert avec sa clef: la porte ayant cédé au moindre mouvement, je me trouvai vis-à-vis d'un homme, qui m'attendoit avec l'air d'impatience le plus tendre & le plus animé.

Un effroi, plus mortel que je ne puis

le préſenter, ſe ſaiſit de tous mes ſens. Je me crus prête à m'évanouir. Les mouvements de mon cœur me ſembloient convulſifs : j'étois ſi tremblante, que s'il ne m'eût préſenté le bras pour me ſervir d'appui, je n'aurois pu me ſoutenir ſur mes jambes.

Ne craignez rien, très-chere Clariſſe! me dit-il d'un ton paſſionné. Au nom de vous-même, commencez par vous aſſurer contre la crainte. Le carroſſe eſt à deux pas; cette charmante condeſcendance me lie à vous au-delà de mes expreſſions & de toute reconnoiſſance.

Mes eſprits reprenant un peu leur cours, tandis qu'il me tenoit la main & qu'il me tiroit après lui; ah! M. Lovelace, lui dis-je, je ne puis abſolument vous ſuivre: comptez que je ne le puis; je vous l'ai marqué par une lettre; laiſſez-moi, je vais vous la montrer; elle étoit-là depuis hier au matin; je vous avois recommandé d'y veiller juſqu'à la derniere heure, dans la crainte de me voir obligée à quelque changement : vous l'auriez trouvée, ſi vous aviez obſervé cet avis.

Il me répondit, comme hors d'haleine : J'ai moi-même été veillé, ma très-chere ame; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été ſuivi. Mon fidele valet n'a pas eu moins d'eſpions ſur ſes traces, & s'eſt bien gardé d'approcher de vos murs. A ce moment même, nous pouvons être découverts. Hâtons-nous, ma charmante; cet inſtant doit être celui de votre délivrance : ſi vous

négligez l'occasion, peut-être ne la retrouverez-vous jamais.

Quel est votre dessein, Monsieur? Quittez ma main; car je vous déclare (en me débattant avec force) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu! qu'entends-je? avec un regard où le dépit éclatoit au milieu de la tendresse & de la surprise, mais sans cesser de me tirer après lui. Songez-vous que les raisonnements ne sont pas de saison? Par tout ce qu'il y a de plus saint, il faut partir. Vous ne doutez pas assurément de mon honneur, & vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la moindre estime pour moi, M. Lovelace, cessez de me presser avec cette violence. Je suis venue ici déterminée, lisez ma lettre, j'y ajouterai des explications par lesquelles vous serez convaincu que je ne dois pas partir.

Rien, rien, Madame, ne me convaincra.... Par tout ce qu'il y a de sacré, je suis résolu de ne pas vous quitter. Vous quitter, c'est vous perdre pour toujours.

Dois-je être ainsi traitée? repris-je, avec une force égale à mon indignation. Quittez ma main, Monsieur. Je ne partirai point avec vous, & je vous convaincrai que je ne le dois pas.

Tous mes amis vous attendent, Mademoiselle! Tous les vôtres sont déterminés contre vous! Mercredi est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal! Voulez-

vous être la femme de Solmes ? Eſt-ce enfin votre réſolution ?

Non, jamais je ne ſerai à cet homme-là. Mais je ne veux point partir avec vous, ceſſez de me tirer malgré moi : comment êtes-vous aſſez hardi, Monſieur..... Je ne ſuis ici, que pour vous déclarer que je ne veux point partir. Je ne vous aurois pas vu, ſi je n'avois appréhendé de vous quelque action téméraire. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous !... mes efforts continuant toujours pour arracher ma main d'entre les ſiennes.

Quelle manie peut s'être emparée de mon ange ! quittant ma main, & prenant un ton plus doux. Quoi ! tant d'odieux traitements de la part de vos proches, des vœux ſi ſolemnels de la mienne, une affection ſi ardente, ne font pas ſur vous plus d'impreſſion ; vous êtes réſolue de me poignarder, en rétractant vos promeſſes.

Vains reproches, M. Lovelace ! je vous expliquerai mes raiſons dans d'autres circonſtances. Il eſt certain qu'à préſent je ne puis partir avec vous. Encore une fois, ne me preſſez plus : je ne dois pas être expoſée à la violence de tout le monde.

Je vois le fond du myſtere, me dit-il, d'un air abattu, mais paſſionné. Quelle eſt la barbarie de mon ſort ! Enfin, votre eſprit eſt ſous le joug, votre frere & votre ſœur ont prévalu : & je dois abandonner mes eſpérances au plus mépriſable de tous les hommes.

Je vous répéte encore ; interrompis-je, que je ne ſerai jamais à lui. Tout peut prendre mercredi une nouvelle face, à laquelle vous ne vous attendez point.....

Ou ne la pas prendre ! Alors, juſte ciel ! Ce ſera leur dernier effort : j'ai de puiſſantes raiſons de le croire.

Je n'en ai pas moins de le croire auſſi, puiſqu'en demeurant plus long-temps, vous ſerez infailliblement la femme de Solmes.

Non, non, répondis-je, je me ſuis fait quelque mérite auprès d'eux ſur un point ; ils ſeront de meilleure humeur avec moi ; j'obtiendrai du moins un délai, j'en ſuis ſûre : j'ai plus d'un moyen pour l'obtenir.

Eh ! que ſerviront les délais, Mademoiſelle ? Il eſt clair que vous n'avez pas d'eſpérance au delà : la néceſſité même des prieres, ſur leſquelles vous fondez les délais, prouve trop que vous n'avez pas d'autre eſpérance.... O ma chere, ma très-chere vie ! ne vous expoſez pas à des riſques de cette importance. Je ſuis en état de vous convaincre que ſi vous retournez ſur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir mercredi la femme de Solmes. Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les événements funeſtes, qui ſeront la ſuite de cette horrible certitude.

Auſſi long-temps qu'il me reſtera quelque jour à l'eſpérance, votre honneur, Monſieur Lovelace, demande comme le mien (du moins ſi vous avez quelque eſtime pour moi, & ſi vous deſirez que je me le per-

ſuade), que ma conduite, dans une affaire de cette nature, juſtifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence ! Mademoiſelle. Eh! quand a-t-elle ſouffert le moindre ſoupçon ? Cependant, voyez-vous, que ni votre prudence, ni votre reſpect, aient été comptés pour quelque choſe, par des eſprits invinciblement déterminés.

Là-deſſus, il me fit une énumération pathétique des mauvais traitements que j'ai ſoufferts, avec le ſoin continuel de les attribuer tout au caprice & à la malignité d'un frere, qui, d'un autre côté, ſuſcite tout le monde contre lui ; inſiſtant particuliérement ſur la néceſſité où j'étois, pour me réconcilier avec mon pere & mes oncles, de me dérober au pouvoir de cet irréconciliable perſécuteur. Toute la confiance de votre frere, continua-t-il, ſe fonde ſur la facilité qu'il vous trouve à ſouffrir ſes inſultes. Comptez que votre famille entiere s'empreſſera de vous rechercher, lorſque vous ſerez délivrée d'une ſi cruelle oppreſſion. Elle ne vous verra pas plutôt avec ceux qui ont le pouvoir & le deſſein de vous obliger, qu'elle vous reſtituera votre terre. Pourquoi donc, paſſant le bras autour de moi & recommençant à me tirer avec douceur, pourquoi héſiter un moment ? Voici le temps..... Fuyez avec moi, je vous en conjure, ma très-chere Clariſſe ! Prenez confiance à l'homme qui vous adore ! N'avons-nous pas ſouffert pour la même cauſe ?

Si vous appréhendez quelque reproche, faites-moi l'honneur de consentir que je sois à vous : & croyez-vous qu'alors je ne sois pas capable de défendre, & votre personne, & votre réputation ?

Ne me pressez pas davantage, M. Lovelace, je vous en conjure à mon tour. Vous m'avez donné vous-même une ouverture sur laquelle je veux m'expliquer, avec plus de liberté que la prudence ne me le permettroit peut-être dans une autre occasion. Je suis convaincue que mercredi prochain (si j'avois plus de temps, je vous en rapporterois les raisons) n'est pas le jour que nous avons tous deux à redouter ; & si je trouve ensuite, dans mes amis, la même détermination en faveur de M. Solmes, je me procurerai quelque moyen de vous rencontrer avec Miss Howe, qui n'est pas votre ennemie. Après la célébration, je ferai mon devoir d'une démarche qui me paroîtroit criminelle aujourd'hui, parce que l'autorité de mon pere n'est pas liée par des droits encore plus sacrés.

Très-chere Clarisse.....

En vérité, M. Lovelace, si vous me disputez quelque chose à présent, si cette déclaration, plus favorable que je ne me l'étois proposé, ne vous tranquillise pas tout-à-fait, je ne saurai ce que je dois penser de votre reconnoissance & de votre générosité.

Le cas, Mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de reconnoissance ; je ne puis vous exprimer combien

je m'eſtimerois heureux de la charmante eſpérance que vous me donnez, s'il n'étoit certain qu'en demeurant ici plus long-temps, vous ſerez mercredi, la femme d'un autre homme. Songez, très-chere *Clariſſe!* quel ſurcroît de douleur cette eſpérance même eſt capable de me cauſer, lorſqu'elle eſt enviſagée dans ce jour.

Soyez ſûr que je ſouffrirois plutôt la mort que de me voir à M. *Solmes:* ſi vous voulez que je prenne confiance à votre honneur, pourquoi douteriez-vous du mien!

Ce n'eſt pas de votre honneur, Mademoiſelle, c'eſt de votre pouvoir que je doute; jamais, jamais, vous n'aurez la même occaſion.... Très-chere *Clariſſe*, permettez... & ſans attendre ma réponſe, il s'efforçoit encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, Monſieur? Quittez-moi ſur le champ. Cherchez-vous à me retenir, pour rendre mon retour dangereux, ou pour me le faire croire impoſſible? Je ſuis très-irritée. Laiſſez-moi tout-à-l'heure, ſi vous voulez que je juge favorablement de vos intentions.

Mon bonheur, Mademoiſelle, pour ce monde & pour l'autre, & la ſûreté de votre implacable famille, dépendent de cet inſtant!

Allez, Monſieur, je me repoſe de la ſûreté de mes amis ſur la providence & ſur les loix. Vous ne m'engagerez point par des menaces, dans une témérité que mon cœur condamne. Quoi! pour aſſurer ce que vous

nommez votre bonheur, je consentirois à la ruine de tout mon repos ?

Ah ! chere *Clarisse*, vous me faites perdre des moments précieux, dans le temps que la perspective du bonheur commence à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre; il l'est encore : mais un instant peut le fermer. Quels sont vos doutes ? Je me dévoue à d'éternels supplices, si vos moindres volontés ne sont ma loi suprême. Toute ma famille vous attend : votre parole y est engagée ! Mercredi prochain.... Pensez à ce jour fatal ! Eh ! que prétends-je par mes instances, que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tout ce qu'il y a d'estimable parmi vos proches ?

C'est à moi, Monsieur, qu'appartient le jugement de mes propres intérêts. Vous qui blâmez la violence de mes amis, n'en exercez-vous pas une ici contre moi ? Je ne le souffrirai pas. Vos instances augmentent ma répugnance & mes craintes : je veux me retirer, je le veux avant qu'il soit plus tard. Laissez-moi; comment osez-vous employer la force ? Est-ce-là le fonds que je dois faire sur cette soumission sans réserve, à laquelle vous vous êtes engagé par tant de serments ? Quittez ma main tout-à-l'heure, ou je vais me procurer du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-chere Clarisse : & laissant ma main libre, il retira la sienne, avec un regard plein d'une si tendre résignation, que connoissant la violence de son caractere, je ne pus me défendre d'en être

un peu touchée. Cependant je me retirois ; lorſque d'un air ſombre ayant jetté un coup d'œil ſur ſon épée ; mais ſe hâtant en quelque ſorte d'en écarter ſa main, il plia les deux bras ſur ſa poitrine, comme ſi quelque réflexion ſubite l'eût fait revenir d'une idée téméraire. Arrêtez un moment, cher objet de toute ma tendreſſe ! Je ne vous demande qu'un moment. Votre retraite eſt libre ; elle eſt ſûre, ſi vous êtes réſolue de rentrer. Ne voyez-vous pas que la clef eſt demeurée au pied de la porte ? Mais ſongez que mercredi vous êtes Madame Solmes.... Ne me fuyez pas avec cet empreſſement ! Ecoutez quelques mots qui me reſtent à vous dire.

Je ne fis pas difficulté de m'arrêter, lorſque je fus à la porte du jardin ; d'autant plus tranquille que je voyois effectivement la clef, dont je pouvois me ſervir librement. Mais, commençant à craindre d'être obſervée, je lui dis que je ne pouvois demeurer plus long-temps ; que je m'étois déjà trop arrêtée ; que je lui expliquerois toutes mes raiſons par écrit : & comptez ſur ma parole, ajoutai-je au moment que j'allois prendre la clef pour ouvrir ; je mourrai plutôt que d'être à M. Solmes. Vous ſavez ce que je vous ai promis, ſi je me trouve en danger.

Un mot, Mademoiſelle, hélas ! un ſeul mot, en s'approchant de moi, les bras toujours plîés ; pour me perſuader apparemment qu'il n'avoit aucun deſſein dont je duſſe être alarmée. Rappellez-vous ſeule-

ment que je suis venu ici avec votre participation, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos géoliers & de vos persécuteurs ; dans la résolution, le ciel m'en est temoin, ou puisse-t-il m'abîmer à vos yeux, de vous tenir lieu de pere, d'oncle, de frere, & dans l'humble espérance de joindre tous ces titres à celui de mari, en abandonnant à vous-même le choix du temps & des conditions. Mais puisque je vous trouve si disposée à crier au secours contre moi, c'est-à-dire, à m'exposer aux fureurs de votre famille entiere, je suis content d'en courir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi : je veux vous accompagner dans le jardin & jusqu'au château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. Que cette résolution ne vous étonne pas, Mademoiselle ; j'irai avec vous au devant du secours que vous auriez voulu vous procurer. Je leur ferai face à tous ; mais sans aucun dessein de vengeance, s'ils ne poussent pas l'insulte trop loin. Vous verrez ce que je suis capable de souffrir pour vous : & nous essayerons tous deux si les plaintes, les instances & les procédés de l'honneur, peuvent m'attirer le traitement auquel j'ai droit de la part des honnêtes gens.

S'il m'avoit menacé de tourner son épée contre lui-même, je n'aurois eu que du mépris pour un si misérable artifice. Mais cette résolution de m'accompagner devant mes amis, prononcée d'un air si sérieux & si pressant, me pénétra d'une véritable ter-

reur. Quel deſſein, M. Lovelace! Au nom de Dieu, laiſſez-moi, Monſieur; laiſſez-moi, je vous en conjure.

Pardon, Mademoiſelle; mais diſpenſez-moi, s'il vous plaît, de vous obéir. J'erre, depuis aſſez long-temps, comme un voleur, autour de ces murs. J'ai ſouffert aſſez long-temps les outrages de votre frere & de vos oncles. L'abſence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je ſuis au déſeſpoir. Il ne me reſte à tenter que cette voie. N'eſt-ce pas après demain mercredi? Le fruit de ma douceur eſt d'aigrir leur haine. Je ne changerai pas néanmoins de diſpoſition: vous allez voir, Mademoiſelle, ce que je ſouffrirai pour vous. Mon épée ne ſortira pas du fourreau. Je veux la remettre entre vos mains (il me preſſa effectivement de la prendre). Mon cœur ſervira de fourreau à celles de vos amis. La vie n'eſt rien pour moi, ſi je vous perds. Ce que je vous demande, Mademoiſelle, c'eſt de me montrer la route au travers du jardin. Je vous ſuivrai, au riſque d'y périr; trop heureux, quelque ſort qui m'attende, de trouver devant vous la fin de ma vie & de mes humiliations. Servez-moi de guide, cruelle *Clariſſe!* Venez voir ce que je puis ſouffrir pour vous: & portant la main ſur la clef, il alloit ouvrir; mais la force de mes inſtances lui fit tourner le viſage vers moi.

Quelles peuvent être vos vues, M. *Lovelace?* lui dis-je d'une voix tremblante. Voulez-vous expoſer votre vie? A quoi voulez-

vous m'exposer moi-même ? Est-ce-là ce que vous nommez de la générosité ? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma foiblesse.

Mes larmes commencerent à couler, sans qu'il me fût possible de les retenir.

Il se jetta aussi-tôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contrefaite, & les yeux, si je ne me trompe, aussi humides que les miens ! Quel barbare, me dit-il, soutiendroit un spectacle si touchant ! O divinité de mon cœur ! (en prenant respectueusement ma main, qu'il pressa de ses levres) ordonnez-moi de partir, avec vous, sans vous, pour vous servir, pour me perdre : je jure à vos pieds une aveugle obéissance. Mais j'en appelle à tout ce que vous savez de la cruauté qu'on exerce contre vous, & de la malignité qui s'attaque à moi, & d'une faveur déterminée pour l'homme que vous haïssez ; j'en appelle à tout ce que vous avez souffert, & je vous demande si vous n'avez pas raison de redouter ce mercredi, qui fait ma terreur ! Je vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais renaître une si belle occasion ! Le carrosse à deux pas ; mes amis qui attendent impatiemment l'effet de vos propres résolutions ; un homme tout à vous, qui vous conjure à genoux de demeurer maîtresse de vous-même ; voilà tout, Mademoiselle ; qui ne vous demandera votre estime qu'autant qu'il pourra vous convaincre qu'il en est digne ; une fortune, des alliances, à

l'épreuve de toute objection : ô chere *Clariſſe !* appuyant ſes levres encore une fois ſur ma main, ne laiſſez point échapper l'occaſion. Jamais, jamais, il ne s'en préſentera d'auſſi belle.

Je le priai de ſe lever. Il ſe leva ; & je lui dis que s'il ne m'eût pas cauſé tant de trouble par ſon impatience, j'aurois pu le convaincre que lui & moi, nous avions regardé ce mercredi avec plus de frayeur qu'il ne convenoit. J'allois continuer de lui expliquer mes raiſons ; mais ſe hâtant de m'interrompre : ſi j'avois, me dit-il, la moindre probabilité, une ombre d'eſpérance pour l'événement de mercredi, vous ne me trouveriez que de l'obéiſſance & de la réſignation. Mais la diſpenſe eſt obtenue. Le miniſtre eſt averti : c'eſt ce pédant de *Brandt* qui s'eſt offert. O chere & prudente *Clariſſe !* ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu'une épreuve ?

Quand on ſe propoſeroit les extrêmités les plus terribles, vous ſavez Monſieur, que toute foible que je ſuis, je ne ſuis pas incapable de fermeté. Vous ſavez quel eſt mon courage & comment je ſais réſiſter, lorque je me crois perſécutée avec baſſeſſe ou maltraitée ſans raiſons. Oubliez-vous ce que j'ai déjà ſouffert, ce que j'ai eu la force de ſoutenir, parce que j'attribue tous mes malheurs à des inſtigations peu fraternelles ?

Je dois tout attendre, Mademoiſelle, de la nobleſſe d'une ame qui mépriſe la contrainte. Mais les forces peuvent vous man-

quer. Que ne doit-on pas craindre d'un pere inflexible, qui entreprend de subjuguer une fille si respectueuse? Un évanouissement ne vous sauvera pas; & peut-être ne seront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. A quoi vous serviront les plaintes, après la célébration? L'horrible coup ne sera-t-il pas porté, & toutes les suites dont la seule idée met mon cœur à la torture, ne deviendront-elles pas nécessaires? A quel tribunal appellerez-vous? Qui prêtera l'oreille à vos réclamations, contre un engagement qui n'aura pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcé, & qui seront reconnus pour vos plus proches parents?

J'étois sûre, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J'avois plus d'un moyen pour l'obtenir. Mais rien ne pouvoit nous devenir plus fatal à tous deux, que d'être surpris dans un entretien si libre. Cette crainte m'agitoit mortellement. Il m'étoit impossible de bien expliquer ses intentions, s'il cherchoit à me retenir plus long-temps; & la liberté de me retirer lui donneroit des droits certains sur ma reconnoissance.

Alors s'étant approché lui-même de la porte, pour l'ouvrir & me laisser entrer dans le jardin, il fit un mouvement extraordinaire, comme s'il eût entendu quelqu'un de l'autre côté du mur; & portant la main sur son épée, il s'efforça quelque temps de regarder au travers de la serrure. Je devins si tremblante, que je me crus prête à tomber à ses pieds. Mais il me rassura aussi-tôt.

Il avoit cru, me dit-il, entendre quelque bruit derriere le mur : c'étoit ſans doute, l'effet de ſon inquiétude pour mon repos & ma ſûreté; un véritable bruit auroit été bien plus fort.

Enſuite il me préſenta civilement la clef; ſi vous êtes déterminée, Mademoiſelle..... cependant je ne puis & je ne dois pas vous laiſſer rentrer ſeule. Il faut que votre retour ſoit ſans danger. Pardon, mais je ne puis me diſpenſer d'entrer avec vous.

Eh! quoi Monſieur, ſerez-vous aſſez peu généreux pour vouloir tirer avantage de mes craintes, & du deſir que j'ai de prévenir de nouveaux malheurs? Folle que je ſuis, de m'occuper de la ſatisfaction de tout le monde, tandis que perſonne ne penſe à la mienne!

Très-chere *Clariſſe!* interrompit-il, en retenant ma main lorſque je portois la clef à la ſerrure, c'eſt moi-même qui vais ouvrir la porte ſi vous le ſouhaitez; mais encore une fois, conſidérez qu'en obtenant même ce délai qui fait votre unique eſpérance, vous pouvez être renfermée plus étroitement. Je ſuis informé que vos parents ont déjà délibéré là-deſſus. Toute correſpondance alors ne vous ſera-t-elle pas fermée; avec *Miſs Howe*, comme avec moi? De qui recevrez-vous du ſecours, ſi la fuite vous devient néceſſaire? Réduite à voir le jardin de vos fenêtres, ſans avoir la liberté d'y deſcendre, comment retrouverez-vous l'occaſion que je vous préſente aujourd'hui,

ſi votre haine ſe ſoutient contre *Solmes?* Mais hélas! il eſt impoſſible qu'elle ſe ſoutienne. Si vous rentrez, ce ne peut être que par le mouvement d'un cœur que la réſiſtance fatigue, & qui commence peut-être à chercher des prétextes pour ſe rendre.

Je ne puis ſouffrir, Monſieur, de me voir ſans ceſſe arrêtée. Ne ſerai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement? Les conſéquences ſeront telles qu'il plaira au ciel: je veux rentrer; & l'écartant de la main, je preſentai encore la clef à la ſerrure. Son mouvement fut plus prompt que le mien, pour ſe jetter à genoux entre la porte & moi. Eh! Mademoiſelle, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d'un œil indifférent tous les maux qui peuvent venir à la ſuite? Après les outrages que j'ai eſſuyés, après le triomphe qu'on va remporter ſur moi, ſi votre frere parvient à ſes vues! mon propre cœur frémit quelquefois de tous les malheurs qui peuvent arriver. Je vous ſupplie, très-chere *Clariſſe*, de tourner les yeux de ce côté-là, & de ne pas perdre la ſeule occaſion.... Mes intelligences ne m'apprennent que trop.....

Votre confiance, M. *Lovelace*, va trop loin pour un traître. Vous l'avez placée dans un vil domeſtique, qui peut vous donner de faux avis, pour vous faire payer la corruption plus chere. Vous ne ſavez pas quelles ſont mes reſſources.

J'avois mis enfin la clef dans la ſerrure,

lorſque ſe levant d'un air effrayé, & laiſſant comme échapper une exclamation aſſez forte ; ils ſont à la porte, me dit-il bruſquement ; ne les entendez-vous pas, ma chere ame ? & portant la main ſur la clef, il la tourna quelques moments, comme s'il eût voulu la fermer à double tour. Auſſi-tôt une voix ſe fit entendre avec pluſieurs coups violents contre la porte, qui me parurent capables de l'enfoncer. *Vîte, vîte*, entendis-je prononcer pluſiers fois. *A moi, à moi ; ils ſont ici, ils ſont enſemble : vîte, des piſtolets, des fuſils.* Les coups continuoient en même temps, contre la porte. De ſon côté, il avoit tiré fiérement ſon épée, qu'il mit nue ſous ſon bras : & prenant mes deux mains tremblantes dans la ſienne il me tira de toute ſa force après lui. Fuyez, fuyez, hâtez-vous, chere *Clariſſe ;* vous n'avez qu'un inſtant pour fuir ; votre frere, vos oncles, ce *Solmes* peut-être.... Ils auront forcé la porte en un moment. Fuyez ma très-chere vie, ſi vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais.... ſi vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois meurtres. Fuyez, fuyez, je vous en conjure !

O Dieu ! s'écria la pauvre inſenſée ; au ſecours, au ſecours ; dans un effroi, dans une confuſion qui ne lui permettoient de s'oppoſer à rien ! Mes yeux ſe tournoient en même temps autour de moi, devant, derriere, attendant d'un côté un frere & des oncles furieux, des domeſtiques armés de l'autre, peut-être un pere étincellant de

fureur, plus terrible que l'épée même que je voyois nue, & que toutes celles que j'appréhendois. Je courois auſſi vîte que mon guide ou mon raviſſeur, ſans m'appercevoir de ma courſe. Le tranſport de ma crainte donnoit des aîles à mes pieds, en m'ôtant le pouvoir de la réflexion. Je n'aurois diſtingué, ni les lieux ni les chemins, ſi je n'euſſe été tirée continuellement avec la même force; ſur-tout lorſque ne ceſſant point de tourner la tête, j'apperçus un homme, qui devoit être ſorti par la porte du jardin, & qui nous ſuivoit des yeux, en s'agitant beaucoup, & paroiſſant en appeller d'autres, que l'angle du mur m'empêchoit de voir, mais que mon imagination me faiſoit prendre pour mon pere, mon frere, mes oncles & tous les domeſtiques de la maiſon.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors, quoique tous deux hors d'haleine, *Lovelace* prit mon bras ſous le ſien, ſon épée nue dans l'autre main, & me fit courir encore plus vîte. Ma voix néanmoins contrediſoit mon action. Je ne ceſſai pas de crier, non, non, non, & de m'agiter, & de tourner la tête, auſſi long-temps que je pus voir les murs du jardin & du parc. Enfin j'arrivois au carroſſe de ſon oncle, qui étoit eſcorté par quatre hommes à cheval.

Permettez, ma chere *Miſs Hovve*, que je ſuſpende ici ma relation. A ce triſte endroit de mon récit, j'ai devant les yeux toute

Tom. 5. Pag. 24.

toute mon indiscrétion, qui se présente à moi comme en face. Les pointes de la confusion & de la douleur me paroissent aussi vives que celles d'un poignard, dont j'aurois le cœur percé. Faut-il que j'aie consenti si follement à une entrevue, qui, avec un peu de réflexion sur son caractere & sur le mien, ou simplement sur les circonstances, devoit me faire juger que c'étoit me livrer à ses résolutions, & me mettre hors d'état de soutenir les miennes.

Car ne devois-je pas prévoir, que se croyant avec raison, dans le danger de perdre une personne qui lui avoit coûté tant d'inquiétudes & de peines, il n'épargneroit rien pour empêcher qu'elle ne sortît de ses mains ? que n'ignorant pas l'engagement où je m'étois mise de renoncer à lui pour jamais, à la seule condition dont je faisois dépendre ma réconciliation avec ma famille, il s'efforceroit de m'ôter à moi-même le pouvoir de l'exécuter ; en un mot, que celui qui avoit eu l'artifice de ne pas prendre ma lettre (car il n'y a pas d'apparence, ma chere, que tous ses pas aient été si soigneusement observés) dans la crainte d'y trouver un contr'ordre (comme j'en avois fort bien jugé, quoique par d'autres craintes j'aie mal profité de cette réflexion) manquât d'adresse pour me retenir, jusqu'à ce que la crainte d'être découverte, me mît dans la nécessité de le suivre, pour éviter un redoublement de persécution, & les malheurs qui pouvoient arriver à ma vue.

Mais si je venois à découvrir que l'homme qui s'est fait voir à la porte du jardin, fût le même traître qu'il a corrompu, & qu'il l'eût employé à me jetter dans l'épouvante, croyez-vous, ma chere, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester & de me haïr encore plus moi-même? Je veux me persuader que son cœur n'est pas capable d'une ruse si noire & si basse. Cependant, m'aiderez-vous à expliquer pourquoi je n'ai vu paroître qu'un seul homme hors du jardin; comment cet homme est demeuré à nous regarder, sans nous poursuivre; comment il ne s'est pas hâté de jetter l'alarme dans la maison? Ma frayeur & l'éloignement ne m'ont pas permis de le bien distinguer; mais réellement, plus je me rappelle son air, plus je suis portée à croire que c'étoit ce perfide *Joseph Leman*.

Ah! pourquoi, pourquoi, mes chers amis.... Mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j'étois parvenue à croire moi-même, avec assez de vraisemblance, que cette redoutable épreuve du mercredi pouvoit tourner plus heureusement pour moi que le parti de la fuite, & que dans l'intention de mes proches c'étoit peut-être la derniere que je devois essuyer? Plût au ciel que je l'eusse attendue! Du moins, si j'avois remis jusqu'alors la démarche où je me suis laissée engager, & dans laquelle peut-être, je ne me suis précipitée que par une indigne crainte, je n'aurois pas tant à souffrir du reproche de mon cœur, & ce seroit un

mortel fardeau dont je ſerois ſoulagée!

Vous ſavez, ma chere, que votre Clariſſe a toujours dédaigné de juſtifier ſes erreurs par celles d'autrui. J'implore le pardon du ciel pour ceux qui m'ont traitée cruellement : mais leurs fautes ne peuvent me ſervir d'excuſe : & les miennes n'ont pas commencé d'aujourd'hui, car je n'ai jamais dû entretenir de correſpondance avec M. Lovelace.

O le vil ſéducteur! Que mon indignation s'éleve quelquefois contre lui! Conduire ainſi de mal en mal une jeune créature..... qui a fait, à la vérité, trop de fonds ſur ſes propres forces! Ce dernier pas eſt la ſuite, quoiqu'éloignée, de ma premiere faute; d'une correſpondance, qu'un pere du moins m'avoit défendue. Combien n'aurois-je pas mieux fait, lorſque ſes premieres défenſes tomberent ſur les viſites, d'alléguer à Lovelace une autorité à laquelle je devois être ſoumiſe, & d'en prendre occaſion pour refuſer de lui écrire? Je crus alors qu'il dépendroit toujours de moi d'interrompre ou de continuer ce commerce. Je me ſuppoſai plus obligée que tout autre, de me rendre comme l'arbitre de cette querelle. Aujourd'hui je trouve ma préſomption punie; comme le ſont la plupart des autres déſordres, c'eſt-à-dire, par elle-même!

A l'égard de cette derniere témérité, je vois depuis qu'il eſt trop tard, comment la prudence m'obligeoit de me conduire.

Comme je n'avois qu'une voie pour lui communiquer mes intentions, & qu'il savoit parfaitement où j'en étois avec mes amis, je devois peu m'embarrasser s'il avoit reçu ma lettre, sur-tout après m'être réservé la liberté de me rétracter. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée, il ne m'auroit pas vue répondre au signal, il n'auroit pas manqué de se rendre au lieu qui servoit à notre correspondance; & ma lettre, qu'il y auroit trouvé, l'auroit convaincu par sa date, que c'étoit sa faute s'il ne l'avoit pas reçue plutôt. Mais, gouvernée par les mêmes motifs, qui m'avoient fait consentir d'abord à lui écrire, une folle prévoyance me fit craindre que me voyant manquer à l'entrevue, il ne s'exposât à de nouvelles insultes, qui auroient pu le rendre capable de quelque violence. Il prétend, à la vérité, que ma crainte étoit juste, comme j'aurai occasion de vous l'apprendre: mais ce n'étoit alors qu'une simple crainte; & pour éviter un mal supposé, devois-je me précipiter dans une faute réelle? Ce qui m'humilie le plus, c'est de reconnoître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il faisoit autant de fonds sur ma foiblesse, que j'en faisois sur mes propres forces. Il ne s'est pas trompé dans le jugement qu'il a porté de moi; tandis que l'opinion que j'ai eue de moi-même m'a ridiculement abusée: & je le vois triompher sur un point qui intéresse essentiellement mon honneur! Je ne sais comment je puis soutenir ses régards.

Dites-moi, chere Miſs Hovve, mais dites-moi ſincérement ſi vous ne me mépriſez pas. Vous le devez ; car votre ame & la mienne n'en ont jamais fait qu'une, & je me mépriſe moi-même. La plus légere & la plus imprudente de toutes les filles auroit-elle fait pis, que je n'ai donné lieu de penſer, à ma honte! Le Public apprendra mon crime, ſans être informé de l'occaſion, ſans ſavoir par quelles ruſes j'ai été trahie (comptez, ma chere, que j'ai à faire au plus artificieux de tous les hommes ;) & quelle humiliante aggravation, d'entendre dire qu'on attendoit de moi beaucoup plus que d'un grand nombre d'autres.

Vous me recommandez de ne pas différer mon mariage. Ah ma chere! autre effet charmant de ma folie ; l'exécution de ce conſeil eſt en mon pouvoir à préſent comme j'y ſuis moi-même. Puis-je mettre le ſceau tout d'un coup à ſes artifices! Puis-je me défendre d'un juſte reſſentiment contre un homme qui m'a jouée, & qui m'a fait ſortir en quelque ſorte hors de moi-même! Je lui en ai déjà fait mes plaintes. Mais vous ne ſauriez croire combien je ſuis mortifiée! combien je me trouve rabaiſſée à mes propres yeux! moi qu'on propoſoit pour exemple. Ah! que ne ſuis-je encore dans la maiſon de mon pere, me dérobant pour vous écrire : & mettant tout mon bonheur à recevoir quelques lignes de vous ?

Me voici arrivée à ce mercredi matin,

qui m'a causé tant de terreur, & que j'ai regardé comme le *jour du Jugement* pour moi. Mais c'étoit le lundi qu'il falloit redouter. Si j'étois demeurée, & que le ciel eût permis ce que je concevois de plus terrible dans mes craintes, n'étoient-ce pas mes amis qui auroient été responsables des suites? Aujourd'hui, la seule consolation qui me reste (triste consolation! direz-vous) c'est de les avoir déchargés du blâme, & de l'avoir attiré tout entier sur moi-même.

Vous ne serez pas surprise de voir ma lettre si mal tracée. Je me sers de la premiere plume qui s'est offerte. J'écris par lambeaux, & comme à la dérobée; sans compter que j'ai la main tremblante de douleur & de fatigue.

Les détails de sa conduite & de nos conversations jusqu'à Saint-Alban, & depuis notre arrivée, trouveront place dans la continuation de mon histoire. Il suffira de vous dire aujourd'hui, que jusqu'à présent il est extrêmement respectueux, humble même dans sa politesse; quoiqu'étant si peu satisfaite de lui & de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de sujet de se louer de ma complaisance. En vérité, il y a des moments où je ne puis le souffrir devant moi.

Le logement où je me trouve est si peu commode que je ne m'y arrêterai pas longtemps. Il seroit inutile, par conséquent, de vous y donner mon adresse: & j'ignore quel sera le lieu que je pourrai choisir.

M. Lovelace sait que je vous écris. Il m'a

offert un de ſes gens pour vous porter ma lettre; mais j'ai cru que dans la ſituation où je ſuis, une lettre de cette importance ne pouvoit être envoyée avec trop de précautions. Qui ſait de quoi un homme de ce caractere eſt capable? Cependant je veux croire encore qu'il n'eſt pas auſſi méchant que je l'appréhende. Au reſte, qu'il ſoit tel qu'il voudra, je ſuis perſuadée que les plus belles apparences ne peuvent me conduire à rien de fort heureux. Je me trouve enrôlée néanmoins dans la claſſe des pénitents tardifs, & je ne m'attends à la pitié de perſonne.

Ma ſeule confiance eſt dans la continuation de votre amitié. Que je ſerois malheureuſe en effet, ſi je perdois une conſolation ſi douce!

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXXII.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

Samedi, 8 d'Avril.

ENFIN, mon cher *Joſeph*, votre jeune & chere Demoiſelle conſent *à ſe délivrer elle-même* de la cruelle perſécution qu'elle ſouffre depuis ſi long-temps. Elle ſe rendra au jardin, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y eſt engagée. Elle m'a confirmé cette promeſſe. Graces au ciel, elle me l'a confirmé.

J'aurai un carroſſe à ſix chevaux dans le chemin détourné, qui eſt le plus voiſin du mur, & je ſerai accompagné de pluſieurs de mes amis & de mes gens, bien armés, qui ſe tiendront un peu à l'écart, pour la ſecourir au premier ſigne, ſi l'occaſion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes ſortes d'accidents fâcheux. Vous ſavez que c'eſt toujours mon premier ſoin.

Ma ſeule crainte eſt, qu'au dernier moment, la délicateſſe de ſes principes ne ſoit capable de la faire balancer, & qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique ſon honneur ſoit le mien, comme vous ſavez, & que l'un réponde de l'autre. Si malheureuſement elle refuſoit de partir, je la perdrois pour toujours, & tous vos ſervices paſſés deviendroient inutiles. Elle ſeroit alors la proie de ce maudit *Solmes*, à qui ſa ſordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domeſtique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête *Joſeph*, ni du zele avec lequel vous ſervez un homme d'honneur qu'on outrage, & une jeune Demoiſelle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, ſur-tout dans cette importante occaſion, où votre aſſiſtance peut couronner l'œuvre ; car ſi Mademoiſelle balance, nous aurons beſoin de quelque petite ruſe innocente.

Ainſi faites bien attention aux articles ſuivants. Tâchez de les apprendre par cœur,

Ce ſera probablement la derniere peine que vous prendrez pour moi, juſqu'à notre mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons ſoin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Perſonne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les articles, honnête *Joſeph*.

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, ſous quelque déguiſement, s'il eſt poſſible, & ſans être apperçu de Mademoiſelle. Si le verrou de la porte de derriere eſt tiré, vous connoîtrez par-là que je ſuis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vue ſortir. La porte ne laiſſera pas d'être fermée; mais j'aurai ſoin de mettre ma clef à terre, en dehors, afin que s'il eſt beſoin, vous puiſſiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, juſqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois, *hem, hem*. Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne ſoit reconnu pour un ſignal. Peut-être qu'en m'efforçant de perſuader ma chere compagne, j'aurai l'occaſion de frapper du coude ou du talon contre les ais, pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme ſi vous vouliez ouvrir; vous agiterez fortement le verrou; vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer: enſuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans

la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettrez à crier, comme si vous voyiez paroître quelqu'un de la famille : à moi, vîte à moi, les voici, les voici, vîte, vîte : & mêlez-y les noms d'épées, de pistolets, de fusils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doute alors, quand elle seroit encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le jardin avec elle, & d'aller jusqu'au château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés, & que pour vous le faire connoître, j'élèverai la voix en pressant sa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clef. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'apperçût de la part que vous aurez à cette petite entreprise, par la considération extrême que j'ai pour vous.

Aussi-tôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clef, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne, que vous mettrez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clef qu'on supposera que je lui ai procurée, & que nous ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte. On conclura qu'elle sera partie volontairement ; & dans cette pensée,

qui fera perdre toute espérance, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement vous savez qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clef, que dans la supposition que nous ne soyions interrompus par l'arrivée de personne. Si quelqu'un paroissoit, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes si cette envie leur prend; soit en brisant la porte, soit avec ma clef qu'ils trouveront à terre s'ils veulent prendre la peine de passer par dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, & si vous sortez par le moyen de votre clef, suivez-nous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colere & d'impatience : tantôt avançant, tantôt retournant sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous, mais comme si vous apperceviez quelqu'un qui accourt après vous : criez, au secours, vîte; n'épargnez pas les cris. Nous ne serons pas long-temps à nous rendre au carrosse.

Dites à la famille que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à six chevaux, escorté d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mousqueton à la main, autant que vous en avez pu juger; & que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête Joseph, avec quel

loin je veux éviter les fâcheux accidents.

Observez de garder ue distance qui ne lui permette pas de distinguer votre visage. Faites de grandes enjambées, pour déguiser votre marche, & tenez la tête droite: je réponds, honnête Joseph, qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la contenance des hommes, que dans leurs physionomies. Arrachez un grand pieu dans la palissade voisine, & feignez qu'il résiste à vos efforts, quand il viendroit facilement. Cette vue, si elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, & lui fera juger pourquoi vous ne nous suivez pas plus vîte. Ensuite, retournant au château avec cette arme sur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune Demoiselle ne fût enlevée par un..... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, & me maudire hardiment. Cet air de colere vous fera passer pour un homme courageux, qui se seroit exposé de bonne foi. Vous voyez, honnête Joseph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais risque à me servir.

Mais si notre entretien duroit plus longtemps que je ne le désire, & si quelque personne de la maison cherchoit Mademoiselle avant que j'aie crié deux fois *hem, hem*, alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous

ai déjà recommandé, mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé auſſi, avec votre clef. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être ſans clef, & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite proviſion de gravier, de la groſſeur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la ſerrure: ce qui empêchera que leur clef ne puiſſe tourner. Prudent comme vous êtes, mon cher *Joſeph*, vous ſavez que dans les occaſions importantes il faut avoir pourvu à toutes ſortes d'accidents. Alors, ſi vous appercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au lieu du cri que je vous ai marqué lorſque vous ferez du bruit à la porte, criez, Monſieur, ou Madame, (ſuivant la perſonne que vous verrez venir (hâtez-vous, hâtez-vous; M. *Lovelace*, M. *Lovelace*! & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je ſerai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'étoit *Betty*, & *Betty* ſeule, je n'aurois pas ſi bonne opinion, Monſieur *Joſeph*, de votre galanterie (*) que de votre fidélité, ſi vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuſer, & de lui faire prendre le change.

Vous leur direz que votre jeune Demoiſelle vous a ſemblé courir auſſi légérement que moi. Ce ſera leur confirmer que les pourſuites ſeroient inutiles, & ruiner enfin les eſpérances de *Solmes*. Bientôt vous ver-

(*) On a vu ci-deſſus, que *Joſeph Leman* étoit amoureux de *Betty*.

rez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, & quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux familles. Alors vous serez le favori de tout le monde; & les bons domestiques se croiront honorés, à l'avenir, d'être comparés à l'honnête *Joseph Leman*.

Si Mademoiselle vous reconnoissoit, ou venoit dans la suite à vous découvrir, j'ai déjà pensé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, & qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande, pour la dernière fois, autant de soin & d'attention que de zele. Songez que ce service mettra le comble à tous les autres; & comptez, pour la récompense, sur l'honneur de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec *Betty*. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne sera pas trop mal assortie; quoiqu'elle soit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable, pour guérir l'insolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre *Joseph*; tu seras le maître dans ta maison. Si son humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'espace d'un an; & cela dans toutes les re-

gles de l'honnêteté : ſans quoi le ſecret ne ſeroit pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques arrhes de ma libéralité future.

LETTRE LXXXIII.

A Monſieur ROBERT LOVELACE.

Dimanche, 9 Avril.

MONSIEUR,

(*) JE ſuis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroît bien fort. Dieu me pardonne & vous auſſi, Monſieur, vous m'avez engagé dans une grande affaire ; & ſi la meche étoit découverte..... Mais Dieu aura pitié de mon corps & de mon ame, & vous me promettez de me prendre ſous votre protection, & d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne hôtellerie ; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté auſſi pour notre jeune Demoiſelle, que je recommande à Dieu. Tout le monde

(*) L'Auteur s'attachant à garder les caracteres, pouſſe ici la fidélité juſqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage & d'orthographe, qui ſont ordinaires dans la condition de *Leman*. Mais le goût de notre Nation n'admet point de ſi groſſieres peintures. Il ſuffira de conſerver ici un ſtyle & des traits de ſimplicité, qui puiſſent faire connoître un valet.

n'en doit-il pas avoir pour le beau ſeſque ?

J'exécuterai vos ordres le plus fidélement qu'il me ſera poſſible, puiſque vous dites que vous la perdriez, ſi je ne le faiſois pas, & qu'un homme auſſi avare que M. *Solmes* ſeroit aſſez capable de la gagner. Mais j'eſpere que notre jeune Demoiſelle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je ſuis perſuadé qu'elle tiendra parole.

Je ſerois bien fâché de ne pas vous rendre ſervice, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire du mal à perſonne. J'avois cru, avant que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaiſe. Mais je trouve qu'il en eſt tout autrement. Vous êtes franc comme or fin; & même, autant que je le vois, vous ne ſouhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais auſſi; car, quoique je ne ſois qu'un pauvre domeſtique, j'ai la crainte de Dieu & des hommes, & je profite des bons diſcours & des bons exemples de notre jeune Demoiſelle, qui ne va nulle part ſans ſauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainſi me recommandant à votre amitié, & vous priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous ſervirai bien dans cette eſpérance. Vous en trouverez de reſte, ſi vous cherchez bien; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne ſont pas des héritages; & j'eſpere que vous ne me regarderez pas comme un mal-honnête homme, parce qu'il

peut paroître que je vous ſers contre mon devoir : avec une bonne conſcience, on ne craint pas les mauvaiſes langues. Cependant, je ſouhaiterois, ſi vous avez cette bonté, que vous ne m'appellaſſiez pas ſi ſouvent *honnête Joſeph, honnête Joſeph.* Quoique je me croie fort honnête, comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoiſſent pas mes intentions ; & vous avez auſſi l'humeur ſi facétieuſe, qu'on ne ſait pas ſi vous dites ces choſes-là ſérieuſement. Je ſuis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des Seigneurs : ainſi vous ne ſerez pas ſurpris, ne vous déplaiſe, ſi je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour Mademoiſelle *Betty*, j'ai cru d'abord qu'elle avoit des vues au deſſus de moi. Cependant, je vois qu'elle s'apprivoiſe peu à peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, ſi elle étoit meilleure pour notre jeune Demoiſelle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'eſprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du compte, quoiqu'il ne ſoit pas trop honnête de battre une femme, je ne ſouffrirai jamais qu'elle me mette le pied ſur la gorge. Cette recette, que vous avez la bonté de me promettre, me donnera du courage : & je crois qu'elle ſeroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela ſe paſſe honnêtement, comme vous l'aſſurez, à peu près dans l'eſpace d'une année. Cependant, ſi Mademoiſelle *Betty* ſe tourne bien, je pourrois ſouhaiter que cela dure un

peu plus long-temps : sur-tout lorsque nous aurons à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue & une tête malicieuse ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paroître impertinent avec un Seigneur de votre qualité. C'est vous-même, aussi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour rire ; & puis vous m'avez ordonné de vous écrire familiérement tout ce qui me vient à l'esprit : sur quoi vous demandant pardon, je vous promets encore une fois toute diligence & toute exactitude, & je demeure votre obéissant serviteur, prêt à tous vos commandements, *Joseph Leman*.

LETTRE LXXXIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Saint-Alban, lundi au soir.

TANDIS que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques moments au mien, pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle poursuite : & je t'assure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inspirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie aussi parfaite que la mienne ! Mais laisse-moi jetter les yeux un moment sur ce

qui se passe : l'ange ne seroit-il pas disparu ?

Ah ! non ! pardonne mes inquiétudes. Elle est dans l'appartement voisin du mien. Elle est à moi ! pour toujours à moi. „

„ O transports ! mon cœur, pressé de „ joie & d'amour, cherche à s'ouvrir un „ passage pour sauter dans son sein. „ *

Je savois que toutes les combinaisons de la stupide famille étoient autant de machines qui se remuoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tous pour moi comme de misérables taupes qui s'agitent sous terre ; & plus aveugles que les taupes mêmes, puisqu'ils travailloient pour moi sans le savoir. J'étois le directeur de tous leurs mouvements, qui s'accordoient assez avec la malignité de leurs cœurs, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite ! Non, non : elle est diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée, que je dois plus aux persécutions de ses proches, qu'à son penchant pour moi, ou qu'au moindre sentiment de préférence ? c'est du moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore ! mais je veux écarter cette pensée. Si je m'y abandonnois trop, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait *passé le Rubicon* ; que le retour lui soit devenu impossible ; que suivant les mesures

* Vers d'*Oxney*.

que j'ai prises, ses implacables persécuteurs croient sa fuite volontaire ; & que si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon orgueil, car je ne fais pas difficulté de te l'avouer : si je pouvois croire qu'il restât la moindre incertitude au fond de son cœur sur la préférence qu'elle me doit, je la traiterois sans pitié.

Mardi à la pointe du jour.

Je retourne, sur les ailes de l'amour, au pied de ma charmante, qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvements me font juger qu'elle est déjà sortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil, pendant une heure & demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au dessus de la matiere, pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais pendant la route, & depuis notre arrivée, pourquoi, chere *Clarisse* ! n'ai-je entendu de toi que des soupirs & des marques de douleur ! Poussée par une injuste persécution, ménacée d'une horrible contrainte ; & si vivement affligée, néanmoins après une heureuse délivrance ! garde-toi.... garde-toi bien.... C'est dans un cœur jaloux que l'amour t'éleve un temple.

Cependant, il faut accorder quelque chose aux premiers embarras de sa situation. Lorsqu'elle se sera un peu familiarisée avec les circonstances, & qu'elle me verra religieusement soumis à toutes ses volontés, sa re-

connoiſſance lui ſera mettre quelque diſtinction, ſans doute, entre la priſon d'où elle eſt ſortie, & la liberté qu'elle ſe réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient! Elle vient! Le ſoleil ſe leve pour l'accompagner. Toutes mes défiances ſe diſſipent à ſon approche, comme les ténébres de la nuit à l'aſpect du ſoleil. Adieu, *Belford!* Avec la moitié ſeulement de mon bonheur, tu ſerois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.

LETTRE LXXXV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Mercredi, 12 d'Avril.

JE reprends ma triſte hiſtoire.

Ainſi traînée juſqu'à la voiture, il auroit peu ſervi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma frayeur pour me lever entre ſes bras. A l'inſtant, les chevaux partirent au grand galop, & ne s'arrêterent qu'à Saint-Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus pluſieurs fois prête à tomber ſans connoiſſance. Je levai mille fois les yeux & les mains pour implorer le ſecours du ciel. Grand Dieu! protégez-moi, m'écriai-je ſouvent. Eſt-ce moi? Eſt-il poſſible! Deux torrents de larmes ne ceſſerent pas d'inonder mon viſage;

& mon cœur oppreſſé pouſſoit des ſoupirs auſſi involontaires que ma fuite.

Cruelle différence dans l'air & les diſcours du miſérable, qui triomphoit viſiblement du ſuccès de ſes artifices, & qui dans le raviſſement de ſa joie, m'adreſſoit tous les compliments qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occaſions! Cependant, le reſpect ne l'a pas abandonné dans ſes tranſports. Les chevaux ſembloient voler. Je crus m'appercevoir qu'on leur avoit fait faire un grand circuit, pour déguiſer apparemment nos traces. Je ſuis trompée auſſi, ſi pluſieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles, aux deux côtés du carroſſe, & qui paroiſſoient au deſſus de la condition ſervile, n'étoient pas autant de nouvelles eſcortes, qui avoient été diſpoſées ſur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer; & malgré toutes ſes flatteries, j'étois trop abymée dans mon indignation & ma douleur, pour lui faire la moindre queſtion.

Figurez-vous, ma chere, quelles furent mes réflexions, en deſcendant de la voiture, ſans aucun domeſtique de mon ſexe, ſans autres habits que ceux que j'avois ſur moi, & qui étoient ſi peu convenables à un long voyage, ſans coëffe, avec un ſimple mouchoir ſur le cou, déjà mortellement fatiguée, & l'eſprit encore plus abattu que le corps! Les chevaux étoient ſi couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, me voyant ſortir ſeule du

carroſſe avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de ſa famille. Je ne m'en apperçus que trop, à leur étonnement, aux diſcours qui ſe tenoient à l'oreille, & à la curioſité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La maîtreſſe du logis, à qui je demandai un appartement ſéparé, me voyant prête à m'évanouir, ſe hâta de m'y apporter divers ſecours. Enſuite je la priai de me laiſſer ſeule l'eſpace d'une demi-heure. Je me ſentois le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, ſi j'en avois pu regretter la perte. Auſſi-tôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte, je me jettai dans un fauteuil, & je donnai paſſage à un violent déluge de larmes qui me ſoulagerent un peu.

M. *Lovelace* fit remonter, plutôt que je ne l'aurois ſouhaité, la même femme, qui me preſſa, de ſa part, de recevoir mon frere ou de deſcendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois ſa ſœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon attente, de la maiſon d'un ami, où j'avois paſſé l'hiver, pour rompre un projet de mariage, dans lequel je penſois à m'engager ſans le conſentement de ma famille; & que ne m'ayant pas donné le temps de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainſi, ma chere, votre franche, votre ſincere amie fut forcée d'entrer dans le ſens de cette fable, qui me convenoit, à la vérité d'autant mieux, que n'ayant pu retrouver

de quelque temps le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence & mon abattement durent passer pour un accès de mauvaise humeur.

Je me déterminai à descendre dans une salle basse, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois passer la nuit. L'hôtesse m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi respectueusement, mais avec une politesse qui n'excédoit pas celle d'un frere, dans les lieux du moins où les freres sont polis. Il me nomma sa chere sœur. Il me demanda comment je me trouvois, & si j'étois disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un frere n'avoit eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable! Qu'il lui en coûtoit peu pour soutenir naturellement ce caractere, tandis que j'étois si violemment hors du mien!

Une femme, qui n'est pas capable de réflexion, trouve quelque soulagement dans la petitesse même de ses vues. Elle ne sort point du tourbillon qui l'environne. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne pense point; mais accoutumée, comme je le suis, à méditer, à jetter les yeux devant moi, à peser les vraisemblances, & jusqu'aux possibilités, quel soulagement puis-je tirer de mes réflexions!

Il faut que je trace ici quelque détail de notre conversation, pendant le temps qui précéda & qui suivit notre souper.

Aussi-tôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia;

ſupplia, du ton à la vérité, le plus tendre & le plus reſpectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même, & avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & de tendreſſe qu'il ne m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés. Il me demanda la permiſſion de me propoſer, ſi je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ſes tantes.

Je demeurai en ſilence. J'ignorois également, & ce que je devois faire, & comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander ſi j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voiſinage de ces deux Dames, comme j'en avois eu l'intention?

Mon ſilence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de Milord M..... celle de *Berkshire*, ou celle du Comté où nous étions?

Tout lieu me ſera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y ſoyiez pas.

Il s'étoit engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi, lorſque je ſerois à couvert des pourſuites, & cette promeſſe étoit un lien ſacré. Mais ſi j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroiſſoit la plus ſûre de toutes les retraites. Les Dames de ſa famille ne manqueroient pas de s'y rendre, auſſi-tôt que je ſerois diſpoſée à les recevoir. Sa couſine Charlote Montaigu s'attacheroit particuliérement à moi, & deviendroit ma compagne inſéparable. Je ſerois:

toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez sa tante Lavvrance, qui se croiroit trop heureuse de me voir près d'elle ; il la nommoit plus volontiers que sa tante Sadleir, qui étoit une femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur le champ & dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'en pouvoir si-tôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille; que ma réputation demandoit absolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus simple, & par conséquent le moins suspect, parce qu'on ne pourroit me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur & à ma situation : que la campagne me sembloit propre pour ma retraite, la ville pour la sienne ; & qu'on ne pouvoit savoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En supposant, repliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout d'un coup sa famille, si je lui permettois d'expliquer son opinion, il insistoit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les Provinces, un visage étranger excitoit aussi-tôt de la curiosité. Ma jeunesse & ma figure la rendroient encore plus vive. Les messages & les lettres étoient une autre occasion de se trahir. Il n'avoit pas fait entrer un logement dans ses précautions, parce qu'il avoit supposé que je me déterminerois, soit pour Londres, qui offre à tous moments les commodités de cette nature,

soit pour la maison de l'une ou de l'autre de ses tantes, soit pour la terre de Milord M... dans le comté d'Herfort, où la Concierge, nommée Madame Greme, étoit une femme excellente, à-peu-près du caractere de ma Norton.

Assurément, repris-je, si j'étois poursuivie, ce seroit dans la premiere chaleur de leur passion; & leurs recherches se tourneroient d'abord vers quelque terre de sa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, lorsque je me serois arrêtée à quelque résolution; que ma sûreté faisoit son unique inquiétude; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne pensoit point à me le proposer, parce qu'il comprenoit bien quelles seroient mes objections... Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tous ses efforts à me persuader que rien n'étoit si éloigné de ses idées & même de ses desirs. Il me répéta que mon honneur & ma sûreté l'occupoient uniquement, & que ma volonté seroit sa regle absolue.

J'étois trop inquiéte & trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui sortoit de sa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savois à quoi me déterminer: perdue, sans doute de réputation, sans un seul habit avec lequel je pusse me montrer; mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me

regarder ; & leur faisant juger nécessairement que j'avois été surprise avec avantage, ou que j'en avois donné quelqu'un sur moi, & que dans l'un ou l'autre cas j'avois aussi peu de pouvoir sur ma volonté que sur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même chagrin, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir ; qu'il avoit pris ses mesures sur ma foiblesse, sur la crédulité de mon âge & sur mon défaut d'expérience ; que je ne pouvois me pardonner à moi-même cette fatale entrevue ; que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon pere & ma mere, que je donnerois le monde entier, & toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon pere, à quel traitement que j'y fusse réservée ; qu'au travers de toutes ses protestations, je trouvois quelque chose de bas & d'intéressé, dans l'amour d'un homme qui avoit pu faire son étude d'engager une jeune fille au sacrifice de son devoir & de sa conscience : tandis qu'un cœur généreux doit faire la sienne de l'honneur & du repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écouté attentivement, sans offrir de m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave : & c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé juſqu'au fond du cœur, d'avoir fait ſi peu de progrès dans mon eſtime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, Il me devoit de la ſincérité ; elle ne pouvoit être auſſi bleſſée de la moitié, par la démarche qui me cauſoit tant de regret, que par mon empriſonnement, & par l'injuſte & folle perſécution que j'avois eſſuyée de la part de mes proches. C'étoit le ſujet public des entretiens ! Le blâme tomboit particuliérement ſur mon frere & ma ſœur, & l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir écrit pluſieurs fois ; que mes amis s'attendoient eux-mêmes à me voir ſaiſir quelque occaſion de me délivrer de leurs violences ; ſans quoi auroient-ils jamais penſé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins perſuadé que l'opinion établie de mon caractere, l'emporteroit ſur leur malice, dans l'eſprit de ceux qui me connoiſſoient, qui connoiſſoient les motifs de mon frere & de ma ſœur, & qui connoiſſoient le miſérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que dans les circonſtances, j'en puſſe avoir d'autres que ceux dont j'étois couverte au moment de mon départ ! Toutes les Dames de ſa famille feroient gloire de fournir à mes beſoins préſents ; & pour l'avenir, les plus riches étoffes, non-ſeulement de l'Angleterre, mais du monde entier, ſeroient à ma diſpoſition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit se l'imaginer aussi, n'étoit-il pas en état de m'en offrir? Plût au ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis! Il tenoit un billet de banque, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes; mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-t-il, étoit inexprimable comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il étoit venu à la porte du jardin, suivant mes ordres confirmés (le misérable! me faire ce reproche!) pour me délivrer de mes persécuteurs; fort éloigné de croire que j'eusse pu changer de sentiment, & qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au jardin avec moi, & de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie; mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Actuellement même, à la vue de mon excessive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eût-il dû s'attendre à périr pas l'assassinat, ou à recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'ennemis dans ma famille, le désespoir où je l'aurois jetté par mon retour, l'auroit porté à me suivre jusqu'au château.

Ainſi, ma chere, tout ce qui me reſte eſt de gémir ſur mon imprudence, & de me reconnoître inexcuſable d'avoir accordé cette malheureuſe entrevue à un eſprit ſi audacieux & ſi déterminé. Je doute peu, à préſent, qu'il n'eût trouvé quelque moyen de m'enlever, ſi j'avois conſenti à lui parler le ſoir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la penſée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finiſſant ce diſcours, que ſi je l'avois mis dans la néceſſité de me ſuivre au château, il ſe flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit ſatisfait tout le monde, & lui auroit procuré la permiſſion de renouveller ſes viſites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que ſi je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la reſolution de rendre à ma famille une viſite de cette nature, accompagné, à la vérité, de quelques fideles amis; & qu'elle n'auroit pas été remiſe plus loin que le même jour, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paiſiblement le mercredi, ſans avoir fait tous ſes efforts pour apporter quelque changement à ma ſituation. Quel parti avois-je à prendre, ma chere amie, avec un homme de ce caractere!

Ce diſcours me réduiſit au ſilence. Mes reproches ſe tournoient ſur moi-même. Tantôt je me ſentois effrayée de ſon audace. Tantôt, portant les yeux ſur l'avenir, je ne voyois que des ſujets de déſeſpoir & de

consternation dans les plus favorables perspectives. L'abattement où me jettoient ces idées, lui donna le temps de continuer d'un air encore plus sérieux.

A l'égard du reste, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner; mais il ne pouvoit me dissimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en levant la voix & changeant même de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer que je regrettois de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir en état de récompenser un homme, qui, si je lui permettois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi que j'en avois essuyés pour lui, qui avoit attendu mes ordres, & les *mouvements variables* de ma plume, (pardonnez, Mademoiselle) à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes sortes de temps, avec une satisfaction, une ardeur, qui ne peut être inspirée que par la plus fidelle & la plus respectueuse passion..... (Ce langage, chere Miss Howe, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) & cela, Mademoiselle, dans quelle vue? (Que mon impatience redoubla ici!) dans la seule vue de vous délivrer d'une indigne oppression.....

Monsieur, Monsieur! interrompis-je d'un air indigné... Il me coupa la parole; souffrez que j'acheve, très-chere Clarisse! J'ai le cœur si plein, qu'il demande à se soulager... Et pour fruit de mes adorations, j'ose dire de mes services, il faut entendre de votre

bouche, car vos termes retentiſſent encore à mes oreilles & font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier & toutes vos eſpérances dans cette vie, pour être encore dans la maiſon d'un pere cruel.....*

Pas un mot contre mon pere ! je ne le ſouffrirai jamais.....

A quelque traitement que vous fuſſiez réſervée! Allez, Mademoiſelle, vous pouſſez la crédulité au-delà de toute vraiſemblance, ſi vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai pouſſée *au ſacrifice de votre devoir & de votre conſcience!* Quoi! vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette ? La réſiſtance que vous avez oppoſée juſqu'au dernier moment à vos perſécuteurs, ne met-elle pas votre conſcience à couvert de tous les reproches de cette nature ?

Il me ſemble, Monſieur, que votre délicateſſe eſt extrême ſur les mots. C'eſt une colere fort modérée que celle qui s'arrête aux expreſſions.

En effet, ma chere, j'ai penſé depuis, que ce que j'avois pris d'abord pour une véritable colere, ne venoit point de cette chaleur ſoudaine qu'il n'eſt pas toujours aiſé de réprimer ; mais que c'étoit plutôt une colere de commande, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit : Pardon, Mademoiſelle, j'acheve en deux mots. N'êtes-vous pas perſuadée

vous-même que j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression ? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine & précaire ? N'avez-vous pas exigé (Loi dure ! mais sacrée pour moi), que le terme de mes espérances soit reculé ? Ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir d'accepter mes soins, ou de les rejetter entiérement s'ils vous déplaisent ?

Voyez, ma chere ! de tous côtés ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à présent il dépende de moi de suivre votre conseil, quand je croirois comme vous, que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie ?

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, que vous renonceriez à moi pour jamais, si vos amis faisoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle ? Malgré de si rigoureuses loix, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, Mademoiselle, & j'en fais ma gloire, quand je devrois être assez malheureux pour vous perdre..... comme je n'observe que trop que j'en suis menacé, & par le chagrin où je vous vois, & sur-tout par la condition sur laquelle vos parents peuvent insister. Mais je répéte que ma gloire est de vous avoir rendue maîtresse de vous même. C'est dans cette qualité que j'implore humblement votre faveur, aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance ; & je vous demande pardon avec la même humilité, de vous voir fatiguée

par des explications, qu'un cœur d'auſſi bonne foi que le mien, n'auroit pu renfermer ſans une extrême violence.

Le fier perſonnage avoit mis un genou à terre, en prononçant la fin de ſon diſcours. Ha ! levez-vous, Monſieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce ſoit celle qui vous a tant d'obligations. Cependant je vous demande en grace de ne pas continuer ſur le même ton. Vous avez pris ſans doute beaucoup de peine en ma faveur ; mais ſi vous m'aviez fait plutôt connoître que vous vous propoſiez des récompenſes aux dépens de mon devoir, je me ſerois efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne penſe à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos ſervices, vous me permettrez de vous dire, que ſi vous ne m'aviez pas engagée malgré moi dans une correſpondance, où je me ſuis toujours flattée que chaque lettre ſeroit la derniere, & que je n'aurois pas continuée ſi je n'avois cru que vous aviez reçu de mes amis quelques ſujets de plainte, il n'auroit jamais été queſtion pour moi ni d'empriſonnement ni d'autres violences, & mon frere n'auroit pas eu de fondement ſur lequel ſa mauvaiſe volonté pût s'exercer.

Je ſuis fort éloignée de croire que ſi j'étois demeurée chez mon pere, ma ſituation fût auſſi déſeſpérée que vous vous l'imaginez. Mon pere m'aima du fond du cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir, &

celle de me faire entendre. Un délai étoit la moindre grace, que je me promettois de l'épreuve dont j'étois menacée.

Vous vantez votre mérite, Monsieur. Oui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissois toucher par d'autres motifs, au désavantage de Solmes, ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même : & si c'étoit par d'autres vues que vous vous crussiez préférable au pauvre Solmes, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maison de mon pere ; mais je vous le dis nettement, la cause de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres, que je puisse approuver ; sans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, semblables ici à nos premiers peres, moi du moins qui suis malheureusement chassée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez souffert & de ce que vous avez mérité : de *toutes vos heures*, de *toutes vos fortes de temps*. Comptez qu'aussi long-temps que je vivrai, ces grands services seront présents à ma mémoire ; & que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne.

Prenez le carroſſe pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le beſoin de votre aſſiſtance ou de votre protection, je vous le ferai ſavoir, &, je vous devrai de nouveaux remerciements.

Il m'avoit écoutée, avec une attention qui le rendoit immobile. Vous vous échauffez, ma chere vie! me dit-il enfin; mais, en vérité, c'eſt ſans ſujet. Si j'avois des vues indignes de mon amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations; & recommençant à prendre le ciel à témoin, il alloit s'étendre ſur la ſincérité de ſes ſentiments; mais je l'arrêtai tout court. Je vous crois ſincere, Monſieur. Il ſeroit bien étrange que toutes ces proteſtations me fuſſent néceſſaires pour prendre cette idée de vous: (ce langage parut le faire rentrer un peu en lui-même, & le rendre plus circonſpect.) Si je croyois qu'elles le fuſſent, je ne ſerois pas, je vous aſſure, aſſiſe ici près de vous, dans une hôtellerie publique; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'eſt-à-dire, Monſieur, par des artifices dont le ſeul ſoupçon m'irrite contre vous & contre moi-même; mais c'eſt ce qu'il n'eſt pas temps d'approfondir. Apprenez-moi ſeulement, Monſieur, (en lui faiſant une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaiſe humeur) ſi votre deſſein eſt de me quitter, ou ſi je ne ſuis ſortie d'une priſon que pour entrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici ! *Que je vous apprenne*, Mademoiselle, si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans une autre ! En vérité je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avoit en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise, vraie ou contrefaite.) Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles ? vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Eh ! qui vous empêcheroit de l'être ? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition : permettez que je vous supplie d'y consentir : c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveller une promesse que vous avez déjà faite volontairement : *volontairement*, sans quoi je n'aurois pas la présomption de vous la demander ; mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promesse, Mademoiselle, c'est que dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde & que je ne prendrai pas d'autre engagement ; à moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet de déplaisir.

Je n'hésite pas, Monsieur, à vous le confirmer, & dans les termes que vous m'allez dicter vous-même. De quelle maniere souhaitez-vous que je m'explique ?

Je ne desire, Mademoiselle, que votre parole.

Eh bien, Monsieur, je vous la donne

Là-dessus, il eut la hardiesse (j'étois en son pouvoir, ma chere) de me dérober un baiser, qu'il nomma le sceau de ma promesse. Son mouvement fut si prompt, que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colere. Cependant, je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un esprit si audacieux & si entreprenant. Il dut s'appercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui étoit capable de le mortifier : c'est assez, c'est assez, très-chere Clarisse ! Je vous conjure seulement de bannir cette sérieuse inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, & de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma lettre précédente ; mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtellerie me procura un messager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à Madame Greme, concierge de

Milord M.... dans son château de Hérefordshire. La crainte d'être poursuivis nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, dans le dessein de changer le carrosse de son oncle, pour une chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jettai les yeux sur le fonds de mes richesses, & je ne trouvai dans ma bourse que sept guinées & quelque monnoie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyois posséder, lorsque ma sœur m'a reproché l'usage que je faisois de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Entr'autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, & ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous; de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue-main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mere m'eût accordé sa protection; & je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-dessus, qu'il parloit de bonne foi.

Comptez, chere Miſs Hovve, qu'il y a quantité de petites bienſéances auxquelles une jeune perſonne eſt forcée de renoncer, loſqu'elle eſt réduite à ſouffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me ſemble que je pourrois donner à préſent vingt raiſons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apportées, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui eſt capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, & que l'homme qui l'y pouſſe doit paſſer à ſes yeux pour le plus vil & le plus intéreſſé des ſéducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtellerie vint m'avertir que mon frere m'attendoit dans la ſalle d'en-bas, & que le déjeûner étoit prêt. Je deſcendis, le cœur auſſi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôteſſe, quantité de remerciements & de félicitations ſur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même (car à quoi pouvoit-il me ſervir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorſqu'elle m'étoit néceſſaire?) de m'acheter un chapeau de velours & un mantelet fort riche, ſans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôteſſe & ſes filles, de ſe récompenſer de ſes ſoins, & d'embraſſer ſon aimable ſœur, quoiqu'un peu chagrine. Le ruſé perſonnage prit ſa récom-

penſe, & ſe vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'aſſurant du même ton, que je n'avois rien à redouter de mes parents, qui m'aimoient avec une tendreſſe extrême. Quel moyen d'être complaiſante, ma chere, pour un homme de cette eſpece?

Auſſi-tôt que nous fûmes en marche, il me demanda ſi j'avois quelque répugnance pour le château de Milord M.... dans Hertfordshire? Milord, me dit-il, étoit dans ſa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portoit point à paroître ſitôt dans ſa famille; que ce ſeroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, & que je le priois de ſe tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre ce que mes amis auroient penſé de ma fuite. Dans ces circonſtances, ajoutai-je, je me flattois peu d'une prompte réconciliation: mais s'ils apprenoient que je me fuſſe jettée ſous ſa protection, ou, ce qu'ils regarderoient du même œil, ſous celle de ſa famille, il falloit renoncer à toute eſpérance.

Il me jura qu'il ſe gouverneroit entiérement par mes inclinations. Cependant, Londres lui paroiſſant toujours l'aſyle qui me convenoit le mieux, il me repréſenta que ſi j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit ſe retirer chez M. *Hall*. Mais lorſque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il ceſſa de me preſſer.

Il me propoſa, & j'y conſentis, de deſ-

tendre dans une hôtellerie voiſine de *Median*; c'eſt le nom du château de ſon oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, & je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avois commencé à Saint-Alban. J'écrivis auſſi à ma ſœur dans la double vue d'informer ma famille que j'étois en bonne ſanté, ſoit qu'elle y prenne intérêt ou non, & de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, & les cinquante guinées que j'ai laiſſées dans mon tiroir. M. Lovelace, à qui je ne déguiſai pas le ſujet de ma ſeconde lettre, me demanda ſi j'avois penſé à marquer mon adreſſe à ma ſœur. Non aſſurement, lui répondis-je; j'ignore encore..... Je l'ignore de même, interrompit-il; & c'eſt le haſard qui m'y a fait penſer (la bonne ame, ſi je l'en voulois croire;) Mais, Mademoiſelle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes abſolument déterminée contre le ſéjour de Londres, il ne laiſſe pas d'être à propos que votre famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'eſpérance de vous trouver. Marquez à votre ſœur qu'on peut adreſſer ce qui ſera deſtiné pour vous à M. *Oſgood*, place de *Soho*. C'eſt un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; & cette voie eſt très-propre à les amuſer.

Les amuſer, ma chere! Amuſer! qui? Mon pere, mes oncles! Mais c'eſt un mal

néceſſaire. Vous voyez qu'il a des expédients tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude eſt de ſavoir quelle réponſe je recevrai : ou ſi l'on daignera me faire une réponſe. En attendant, c'eſt une conſolation de penſer, que de quelques duretés qu'elle puiſſe être remplie, & fût-elle de la main de mon frere, elle ne ſauroit être plus rigoureuſe que les derniers traitements que j'ai reçus de lui & de ma ſœur.

M. Lovelace s'abſenta l'eſpace d'environ deux heures ; & rentrant dans l'hôtellerie, ſon impatience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois, que j'étois occupée ; & pour la derniere que je ne ceſſerois pas de l'être juſqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il ? celui de le faire avancer : je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grace contre le cuiſinier & les domeſtiques.

C'eſt une autre de ſes perfections. Je haſardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre ſon valet de chambre, dont il étoit content d'ailleurs : c'eſt une triſte profeſſion, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas ſi triſte, je m'imagine. Quoi ? Mademoiſelle, croyez-vous qu'une profeſſion où l'on mange & l'on boit aux dépens d'au-

trui, je parle des hôtelleries un peu diſtinguées, ſoit un état fort à plaindre ?

Ce qui me le fait croire, c'eſt la néceſſité où l'on s'y trouve de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart ſont des ſcélérats abandonnés. Bon Dieu ! continuai-je, quels termes j'entendois à l'inſtant, d'un de ces braves défenſeurs de la patrie, qui s'adreſſoit, autant que j'en ai pu juger par la réponſe, à un homme fort doux & fort modeſte ? Le proverbe me paroît juſte, *jurer comme un ſoldat.*

Il ſe mordit la levre, il fit un tour ſur ſes talons ; & s'aprochant du miroir, je crus lire ſur ſon viſage les marques de ſon embarras. Oui, Mademoiſelle, me dit-il, c'eſt une habitude militaire. Les ſoldats ſont des jureurs effrénés : je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un ſévére châtiment, repliquai-je, car ce vice eſt indigne de l'humanité ; celui des imprécations ne me paroît pas moins odieux. Il marque tout à la fois de la méchanceté & de l'impuiſſance ; celui qui s'y livre ſeroit une *furie*, s'il avoit le pouvoir d'exécuter ſes deſirs.

Charmante obſervation, Mademoiſelle ! Je m'engage à dire au premier ſoldat que j'entendrai jurer, qu'il n'eſt qu'un miſérable.

Madame Greme vint me rendre ſes devoirs, comme il a plu à M. Lovelace de nommer ſes civilités. Elle me preſſa beau-

coup d'aller au château, en s'étendant sur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, non-seulement à Milord M...., mais à ses deux nieces & à toute la famille, & sur l'espérance dont ils se flattoient depuis long-temps de recevoir un honneur qu'elle ne croyoit plus éloigné. Ses discours me causerent quelque satisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. Lovelace m'avoit dit.

A l'occasion d'un logement, sur lequel je jugeai à propos de la consulter, elle me recommanda sa belle-sœur, qui demeuroit à sept ou huit milles de-là, & chez laquelle je suis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui de son propre mouvement lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaise, tandis que montant à cheval avec deux hommes à lui, & un écuyer de Milord M...., il nous servit d'escorte jusqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais je crois vous avoir dit, dans ma lettre précédente, que les logements n'y sont pas commodes. M. Lovelace, peu satisfait, ne dissimula point à Madame *Grême* qu'il les trouvoit au-dessous de la peinture même qu'elle nous en avoit tracée; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât sitôt à cette distance de moi, dans la crainte de quelques accidents contre lesquels nous n'étions point

encore raſſurés ; & que les chambres néanmoins ſe touchoient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi. Vous vous perſuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans ſa bouche.

Pendant cette marche, j'eus dans la chaiſe une longue converſation avec Madame *Greme*. Ses réponſes à toutes mes queſtions furent libres & naturelles ; je lui trouvai un tour d'eſprit ſérieux, qui me plut beaucoup. Par degrés je la conduiſis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'intendant congédié, auquel mon frere s'étoit adreſſé ; & j'en conclus que tous les domeſtiques ont à peu près la même opinion de M. Lovelace.

„ Elle me dit qu'au fond c'étoit un homme „ généreux ; qu'il n'étoit pas aiſé de déci- „ der s'il étoit plus redouté que chéri de „ toute la maiſon de Milord M..... uue „ ce ſeigneur avoit un extrême affection „ pour lui ; que ſes deux tantes n'en avoient „ pas moins ; que ſes deux couſines Mon- „ taigu étoient deux jeunes perſonne du „ meilleur naturel du monde. Son oncle & „ ſes tantes lui avoient propoſé différents „ partis, avant qu'il m'eût rendu des ſoins, „ & même depuis, parce qu'ils déſeſpé- „ roient de mon conſentement & de celui „ de ma famille. Mais elle l'avoit entendu „ répéter fort ſouvent qu'il ne penſoit point „ à ſe marier, ſi ce n'étoit avec moi. Tous „ ſes proches avoient été fort choqués des „ mauvais traitements qu'il avoit reçus des

„ miens: cependant ils avoient toujours ad-
„ miré mon caractere; & loin de se refroidir
„ pour notre alliance, ils m'auroient pré-
„ férée, sans un sou, à toutes les femmes
„ du monde, dans l'opinion que jamais
„ personne n'auroit tant d'ascendant sur ses
„ inclinations, & tant d'influence sur son
„ esprit. On ne pouvoit disconvenir que
„ M. Lovelace ne fût un homme fort dissipé;
„ mais c'étoit une maladie qui se guériroit
„ d'elle-même. Milord faisoit ses délices de
„ la compagnie de son neveu, lorsqu'il
„ pouvoit se la procurer; ce qui n'empêchoit
„ pas qu'ils ne se querellassent souvent; &
„ c'étoit toujours l'oncle qui se voyoit forcé
„ de prendre le parti de la soumission. Il
„ avoit comme peur de lui: aussi se confor-
„ moit-il à toutes ses volontés. Cette bonne
femme regrettoit beaucoup que son jeune
maître, c'est ainsi qu'elle le nommoit, ne
fît pas un meilleur usage de ses talents.
„ Cependant, me dit-elle, avec de si belles
„ qualités il ne falloit pas désespérer de sa
„ réformation: un heureux avenir feroit
„ oublier le passé; & tous ses proches en
„ étoient si fort convaincus, qu'ils ne sou-
„ haitoient rien avec tant d'ardeur que de
„ le voir marié. „

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frere dit de lui.

Les personnes qui occupent cette maison paroissent des gens d'honneur; la ferme est en bon état & ne manque de rien. Madame *Sorlings*,

Sorlings, belle-sœur de Madame *Greme*, est une veuve qui a deux grands fils, sages & laborieux, entre lesquels je vois une sorte d'émulation pour le bien commun, & deux jeunes filles fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs freres que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je pourrai m'arrêter ici plus long-temps que je ne l'avois espéré à la premiere vue.

J'aurois du vous dire plutôt que j'ai reçu votre obligeante lettre avant que d'arriver ici: tout est charmant de la part d'une amie si chere. Je conviens que mon départ a dû vous causer beaucoup d'étonnement, après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée. Vous avez vu jusqu'ici combien j'en suis étonnée moi-même.

Tous les compliments de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ses protestations; il me dit de trop belles choses; il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincere & la véritable estime ne consistent pas dans le choix des termes. Ce n'est point par des paroles que les sentiments s'expriment. L'humble silence, les regards timides, l'embarras même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que *Shakespear* nomme les *bruyantes saillies d'une audacieuse éloquence.* Cet homme ne parle que de transports & d'extases: ce sont deux de ses mots favoris; mais je sais trop, pour ma confusion, à quoi je dois véritablement les attribuer; à son triomphe, ma chere,

je le dis en un mot, qui ne demande pas d'autre explication. En desirer davantage, ce seroit tout à la fois blesser ma vanité & condamner ma folie.

Nous avons été fort alarmés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur une lettre de *Joseph Leman*. Que le changement des circonstances nous fait juger différemment d'une action! On la condamne, on la sanctifie, suivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel soin par conséquent ne devroit-on pas se former des principes solides, des distinctions entre le bien & le mal, qui soient indépendantes de l'intérêt propre? J'ai traité de bassesse, la corruption d'un domestique de mon pere; aujourd'hui je ne suis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à M. Lovelace, ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la maniere dont mes amis on pris ma fuite. Elle doit sans doute leur paroître concertée, téméraire, artificieuse. Quel malheur pour moi! Dans la situation où je suis néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclaircissements.

Il me dit qu'ils sont vivement pénétrés, mais que jusqu'à présent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage; qu'il a peine à se modérer, en apprennant les injures & les menaces que mon frere vomit contre lui. Vous jugez bien qu'ensuite il me fait valoir sa patience.

Quelle satisfaction ne me suis-je pas

dérobée, ma très-chere amie, par cette imprudente & malheureuſe fuite! je ſuis en état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offenſent & ceux qui ſont offenſés. Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire, qu'on me fait injuſtice & que je n'en fais à perſonne! que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, & que je ſuis fidelle à mes loix pour ceux à qui je dois du reſpect & de la ſoumiſſion?

Je ſuis une miſérable, d'avoir pu me réſoudre à voir mon ſéducteur! Quelque bonheur qui puiſſe m'arriver à préſent, je me ſuis préparée une ſource de remords pour le reſte de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'eſt que chaque fois qu'il faut le revoir, je ſuis plus embarraſſée que jamais de ce que je dois penſer de lui. J'obſerve ſa contenance; je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me ſemble que ſes regards ſignifient plus qu'ils n'étoient accoutumés. Cependant, ils ne ſont pas plus ſérieux, ni moins gais. Je ne ſais pas véritablement ce qu'ils ſont: mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Cependant, je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à préſent avec une ſorte de crainte, parce que je connois le pouvoir que mon indiſcrétion lui a donné ſur moi. Il peut ſe croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorſqu'il me voit dépouillée de

ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, qui, sentant désormais son infériorité, se reconnoît vaincue, & comme soumise à son nouveau protecteur.

Le porteur de cette lettre sera un porte-balle du canton, qui ne peut faire naître aucun soupçon, parce qu'on est accoutumé à le voir tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à M. *Knolles*, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose qui regarde mon pere & ma mere, & l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes amis, vous auriez la bonté de m'en instruire en deux mots; du moins si vous pouvez être avertie que le messager attend votre réponse.

Je crains de vous demander, si la lecture de mon récit me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXXVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi & Mercredi, 11 & 12 d'Avril.

TU veux que j'exécute ma promesse, & que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma déesse & moi. Il est vrai que jamais un plus beau sujet n'exerça ma

plumé. D'ailleurs j'ai du temps de reſte. Si j'en croyois toujours *la Dame de mes affections*, l'accès me ſeroit auſſi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble eſclave auprès d'un Monarque de l'Orient. Il ne me manqueroit donc que l'inclination, ſi je refuſois de te ſatisfaire; mais notre amitié, & la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *cerf-blanc*, me rendroit inexcuſable.

Je te quittai, toi & nos camarades, avec la ferme réſolution, comme tu ſais, de vous rejoindre ſi mon rendez-vous manquoit encore, pour nous rendre enſemble chez le ſombre pere des Harlove, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractere; pour tenter en un mot, par des voies honnêtes, de lui inſpirer de meilleures idées, & le porter à traiter ſa fille avec moins de barbarie, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raiſons qui m'avoient empêché de prendre la lettre de ma déeſſe. Je ne me trompois pas. J'y aurois trouvé un contre-ordre: & le rendez-vous auroit manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'inſiſterois pas ſur ſa promeſſe, & que je ne trouverois pas le moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de ſoins à l'y engager?

Auſſi-tôt que j'entendis remuer le verrouil du jardin, je me crus ſûr d'elle. Ce mouvement me fit treſſaillir; mais lorſqu'il fut ſuivi de l'apparition de ma Charmante, qui

m'environna tout d'un coup d'un déluge de lumiere, je marchai sur l'air, & je me regardai à peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la description de ce spectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, & tel que j'eus ensuite le temps de le mieux observer. Tu sais quel critique je suis, pour tout ce qui regarde l'agrément, la figure & l'ajustement des femmes. Cependant, il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en est ornée. N'attends donc qu'une foible esquisse & de sa personne & de sa parure.

L'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, pour tirer le verrouil, ayant comme épuisé sa hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussi-tôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournoit en langueur. Je la vis trembler. Je jugeois que la force lui manquoit, pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet elle étoit prête à s'évanouir, & je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment! Que mon cœur, qui battoit si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion!

Son habillement m'avoit fait juger, au premier coup d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je tenois dans les miennes, pour la

tirer doucement après moi. Ici commença une disputе, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaindrois, cher ami, si tu savois combien cette aventure m'a couté. Je priai, je conjurai. Je priai & je conjurai à genoux. Je ne sais si quelques larmes n'eurent point part à la scene. Heureusement que, sachant fort bien à qui j'avois à faire, mes mesures étoient prises pour toutes les suppositions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il est sûr que j'aurois manqué mon entreprise: mais il ne l'est pas moins que renonçant à ton secours, & à celui de tes camarades je serois entré dans le jardin, j'aurois accompagné la belle jusqu'au château; & qui sait qu'elles auroient été les suites?

Mon honnête agent entendit mon signal, quoiqu'un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, & joua fort habilement son rôle. Ils viennent, ils viennent! Fuyez; vîte, vîte, ma très-chere ame, m'écriai-je en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avois été résolu d'en tuer une centaine; & reprenant ses mains tremblantes, je la tirai si légérement après moi, qu'à peine étois-je aussi prompt avec les ailes de l'amour, qu'elle avec l'aiguillon de la crainte. Que veux-tu de plus? Je devins son monarque.

Je te ferai ce détail, la premiere fois que nous nous verrons. Tu jugeras de mes peines, & de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme

si pénétrante, & si réservée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce passage d'un amour à l'autre? Fuir de amis qu'on étoit résolu de ne pas quitter, pour suivre un homme avec lequel on étoit résolu de ne pas partir. Tu ne ris pas, *Belford?* dis-moi donc, connois-tu rien de si comique? O sexe! sexe! charmante contradiction! Tiens, l'envie de rire me prend. Je suis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me satisfasse, tandis que je suis dans l'accès.

Ma foi, *Belford*, je suis trompé, si mes coquins de valets ne me croient fou! J'en viens d'appercevoir un qui a passé la tête à ma porte, pour voir avec qui je suis, ou quelle manie m'agite. L'infame m'a surpris dans un éclat de rire, & s'est retiré en riant lui-même. Oh! l'aventure est trop plaisante. J'en veux rire encore..... si tu pouvois te la représenter comme moi, tu serois forcé d'en rire aussi; & je t'assure, mon ami, que si nous étions ensemble, nous en ririons une heure entiere.

Mais, vous, charmante personne! n'ayiez pas regret, je vous prie, aux petites ruses par lesquelles vous soupçonnez que votre vigilance a pu se laisser surprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres, qui pourroient être plus dignes de vous. Si votre monarque a résolu votre chûte, vous tomberez. Quelle imagination, ma chere, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous soyiez

convaincue de ma réformation? Ne craignez rien; si tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous même. Mais au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront généreusement la place, sortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre sexe & tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagêmes & votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue ni forcée plus noblement.

Il me semble que je t'entends dire: quoi! vouloir rabaisser une divinité de cet ordre, à des termes indignes de ses perfections! Il est impossible, Lovelace, que tu aies jamais eu dessein de fouler aux pieds tant de serments & de protestations solemnelles.

C'est un dessein que je n'ai pas eu: tu as raison. Que je l'aie même aujourd'hui, mon cœur, le respect que j'ai pour elle ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon aversion pour toutes sortes d'entraves? N'est-elle pas au pouvoir de son monarque?

Et seras-tu capable, Lovelace, d'abuser d'un pouvoir que tu dois....

A quoi? nigaud. Oseras-tu dire à son consentement?

Mais ce pouvoir, me diras-tu; je ne l'aurois pas, si elle ne m'avoit estimé plus que tous les autres hommes. Ajoute, que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avois aimée plus que toute

autre femme. Juſques-là, *Belford*, nos termes ſont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel? S'il eſt mutuel, ne dois-il pas renfermer une mutuelle confiance? Et quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle? Tu ſais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom, & je ſuis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de ſa part: les plus abjectes humiliations de la mienne: obligé de prendre un air de réformation, que tous autant que vous êtes, vous avez craint de me voir adopter ſérieuſement. Toi-même, n'as-tu pas ſouvent obſervé qu'après m'être approché du jardin de ſon pere à la diſtance d'un mille, & ſans avoir eu l'occaſion de la voir, je ne retournois pas de bonne grace à nos plaiſirs ordinaires? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine? Réduire un honnête homme à l'hypocriſie, quelle tyrannie inſupportable!

D'ailleurs tu ſais fort bien que la fripponne m'a joué plus d'une fois, & qu'elle n'a pas fait ſcrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'a-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai reſſentie? N'ai-je pas juré dans mes emportements, d'en tirer vengeance? & parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à ſon attente ou en ſuivant mes inclinations; ne ſuis-je pas en droit de dire comme Cromwel: „Il

„ s'agit de la tête du Roi ou de la mienne, „ & le choix eſt en mon pouvoir; puis-je „ héſiter un moment? „

Ajoute encore que je crois appercevoir, dans ſa circonſpection & dans ſa triſteſſe continuelle, qu'elle me ſoupçonne de quelque mauvais deſſein, & je ſerois fâché qu'une perſonne que j'eſtime fût trompée dans ſon attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit penſer ſans remords à ſe rendre coupable de la moindre offenſe, contre une créature ſi noble & ſi relevée? Qui n'auroit pas pitié... Mais, d'autre part, ſi lente à ſe fier à moi, quoi qu'à la veille de ſe voir forcée de prendre un homme, dont la ſeule concurrence eſt une diſgrace pour ma fierté! & d'une humeur ſi chagrine, à préſent qu'elle a franchi le pas! Quel droit a-t-elle donc à ma pitié; ſur-tout à une pitié dont ſon orgueil ſeroit infailliblement bleſſé?

Mais je ne prends pas de réſolution. Je veux voir à quoi ſon inclination ſera capable de la porter, & quel mouvement je recevrai auſſi de la mienne. Il faut que le combat ſe faſſe avec égalité d'avantage. Malheureuſement pour moi, chaque occaſion que j'ai de la voir me fait ſentir que ſon pouvoir augmente, & que le mien s'affoiblit.

Cependant, quelle folle petite créature, de vouloir attendre, pour m'accorder ſa main, que je ſois un homme réformé; & que ſes implacables parents deviennent trai-

tables, c'eſt-à-dire, qu'ils changent de nature!

Il eſt vrai que lorſqu'elle m'a preſcrit toutes ces loix, elle ne penſoit guere que ſans aucune condition mes ruſes la *feroient ſortir hors d'elle-même*. C'eſt l'expreſſion de cette chere perſonne, comme je te le raconterai dans un autre lieu. Quelle eſt ma gloire, de l'avoir emporté ſur ſa vigilance & ſur toutes ſes précautions! J'en ſuis plus grand de la moitié, dans ma propre imagination. Je laiſſe tomber mes regards ſur les autres hommes, du haut de ma grandeur & d'un air de ſupériorité ſenſible; ma vanité approche de l'extravagance. En un mot, toutes les facultés de mon ame ſont noyées dans la joie. Lorſque je me mets au lit, je m'endors en riant. Je ris, je chante à mon réveil. Cependant, je ne ſaurois dire que j'aie rien en vue de fort proche: & pourquoi? parce qu'on ne me trouve point encore aſſez réformé.

Je t'ai dit dans le temps, ſi tu t'en ſouviens, combien cette reſtriction pouvoit tourner au déſavantage de la belle, ſi je pouvois l'engager une fois à quitter la maiſon de ſon pere, & ſi je me trouvois diſpoſé à la punir, tout enſemble & des fautes de ſa famille, & des peines infinies que je l'accuſe elle même de m'avoir cauſées. Elle ne s'imagine guere que j'en aie tenu le compte; & que lorſque je me ſentirai trop attendri en ſa faveur, je n'ai qu'à jetter les yeux ſur mon mémoire, pour m'endurcir

autant qu'il ſera convenable à mes vues.

O charmante Clariſſe! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, ne crois pas que ta ſincérité te puiſſe tenir lieu d'excuſe. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguiſements affectés de ton ſexe te puiſſent ſervir beaucoup, avec un cœur auſſi fier & auſſi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille ſont raſſemblés ſur ta tête.

Mais, Belford! lorſque je vais revoir ma déeſſe, lorſque je me retrouverai ſous les rayons brulants de ſes yeux, que deviendront toutes ces vapeurs, qui ſe forment de l'incertitude de mes idées & de la confuſion de mes tyranniques ſentiments?

Quelles que puiſſent être mes vues, ſa pénétration m'oblige d'avancer *à la ſappe*. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle ſera ma femme, quand je le voudrai: c'eſt un pouvoir que je ne ſaurois perdre. Les premieres études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au college, font diſtinguer la différence de leur génie, & découvrir d'avance le juriſconſulte, le théologien, le médecin. Ainſi la conduite de ma belle me fera décider, ſi c'eſt en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penſerai au mariage, lorſque je ſerai réſolu de me réformer. Il ſera temps alors pour l'un, dit la belle; moi, je dis pour l'autre.

Où s'égare mon imagination? C'eſt le maudit effet d'une ſituation, dans laquelle en vérité je ne ſais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à meſure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour & le contre; mais il me ſemble qu'étant ſi loin de mon ſujet, il eſt trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occaſion pourra m'offrir; & je trouverai, par intervalles, le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'attends pas à beaucoup d'exactitude & de liaiſon dans mon ſtyle. Il te ſuffit d'y reconnoître ma volonté ſuprême, & le ſceau de ton chef.

LETTRE LXXXVII.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Mardi au ſoir, 12 d'Avril.

VOTRE récit, ma chere, ne me laiſſe rien à deſirer. Vous êtes toujours cette ame noble qui ne mérite que de l'admiration; ſupérieure au déguiſement, à l'art, au deſir même de diminuer ou d'excuſer ſes fautes. Votre famille eſt la ſeule au monde, qui ſoit capable d'avoir pouſſé une fille telle que vous à de telles extrêmités.

Mais je trouve de l'excès dans votre

bonté pour ces indignes parents. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tant de franchise & si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A présent que je suis informée du détail, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant.... On vient m'interrompre.

Vous avez résisté avec plus de force & plus long-temps.... J'entends encore une mere jalouse, qui veut savoir de quoi je suis occupée.

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans l'origine? A l'égard de votre premiere faute, qui est d'avoir répondu à ses lettres, vous étiez la seule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la votre, lorsque son *héros* s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre mere, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun?

Pardon encore une fois, ma chere..... j'entends arriver ce stupide mortel, votre oncle Antonin; un petit esprit, le plus entêté, & le plus décisif.....

Il vint hier, d'un air bouffi, soufflant, s'agitant; & jusqu'à l'arrivée de ma mere, il fut un quart d'heure à frapper du pied dans la salle. Elle étoit à sa toilette. Ces veuves sont aussi empesées que les vieux

garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le voir en déshabillé. Que peut signifier cette affectation?

Le motif qui amenoit M. Antonin Harlove étoit de l'exciter contre vous, & de vomir devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau voulut entretenir ma mere à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermerent soigneusement, la clef tournée sur eux: fort près l'un de l'autre; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctément, quoiqu'ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé pourquoi il ne m'étoit pas permis d'entrer; mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison étoit à ma mere. J'aurois proposé sans doute, de chasser ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement! pour accabler d'injures ma chere, mon innocente amie! & ma mere y prêter une longue attention! Tous deux apparemment pour se justifier; l'un d'avoir contribué au malheur de ma chere amie; l'autre de lui avoir refusé un asyle passager, qui auroit pu produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit desirer, & pour laquelle ma mere,

avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'employer sa médiation! Comment aurois-je conservé de la patience?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette visite. Aussi-tôt que le *vieux masque* fut sorti (vous devez me permettre tout, ma chere,) les premieres apparences, du côté de ma mere, furent un air de réserve, dans le goût des Harloves: qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mere s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes; car, la nuit & le jour, ma chere, vous m'êtes également présente.

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effet que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; & je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce: mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner, dans sa disgrace, une amie telle que vous. Je mourrois plutôt..... aussi l'ai-je déclaré à ma mere; je l'ai priée de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours,

comme elle s'eſt accoutumée depuis quelque temps à le deſirer. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la Betty-Harlove, pour la faire veiller ſur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ſes forces, s'eſt entremis ſi ardemment en votre faveur, & ſans ma participation, qu'il ne s'eſt pas acquis peu de droits ſur ma reconnoiſſance.

Il m'eſt impoſſible de vous répondre aujourd'hui ſur tous les points, ſi je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma mere. Ce ſont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne ceſſent point, quoique j'y aie répondu vingt fois. Bon Dieu! quelle doit avoir été la vie de mon pere? Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce ſinge toujours actif & mal-faiſant, ce Lovelace, a pu pouſſer l'artifice..... Mais voici ma mere qui m'appelle. Oui, maman, oui; mais de grace, un inſtant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des ſoupçons. Vous ne pouvez me gronde. que de vous avoir fait attendre. Oh! pour grondée, je ſuis ſûre de l'être: c'eſt un ton que M. Antonin Harlove vous a fort bien appris..... Dieu! quelle impatience!... Il faut abſolument, ma chere, que je quitte le plaiſir de vous entretenir.

Le charmant dialogue que je viens d'avoir avec ma mere! il s'eſt reſſenti, je vous aſſure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de deſcendre. Mais vous aurez une lettre

qui se ressentira aussi de tant de fâcheuses interruptions; vous l'aurez, c'est-à-dire, lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A présent que vous m'avez donné votre adresse, M. Hickman me trouvera des messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la Harlove, comme sa trop patiente maîtresse.

Jeudi, 13 d'Avril.

Il m'arrive deux bonheurs à la fois; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins observée par mon argus de mere.

Chere amie! que je me représente vivement votre embarras; une personne de votre délicatesse! un homme de l'espece du vôtre!

Votre homme est un fou, ma chere, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances & tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant, son esprit fécond en inventions me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez Milady Lawrance: mais je ne sais quel conseil vous donner. Je hasarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils sont implacables, & je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mere doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait

réponſe, j'oſe dire qu'elle vous en donnera de triſtes confirmations.

Quel beſoin aviez-vous de me demander ſi votre récit rendoit votre conduite excuſable à mes yeux ? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte ; & je répéte que tous vos chagrins & toutes les perſécutions conſidérées, je vous crois exempte de blâme, plus exempte du moins qu'aucune jeune perſonne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chere amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuſer. Cette démarche n'eſt pas de vous. Pouſſée d'un côté, peut-être trompée de l'autre.... Qu'on me nomme ſur la terre une perſonne de votre âge, qui, dans les circonſtances où je vous ai vue, ait réſiſté ſi long-temps, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la ſéduction ; je lui pardonne tout le reſte.

Vous jugez avec raiſon que toutes vos connoiſſances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns alléguent à la vérité, contre vous, les admirables diſtinctions de votre caractere : mais perſonne n'excuſe & ne peut excuſer votre pere & vos oncles : tout le monde paroît informé des motifs de votre frere & de votre ſœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque réſolution extrême, quoiqu'avec peu d'eſpérance de ſuccès. Ils ſavoient que ſi vous rentriez en grace, l'affection ſuſpendue en

reprendroit plus de force, & que vos aimables qualités, vos talents extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruses. Aujourd'hui j'apprends qu'ils jouissent de leur malignité.

Votre pere est furieux, & ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devroit tourner sa rage. Toute votre famille vous accuse de l'avoir jouée avec un profond artifice, & paroît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la derniere.

Votre mere avoue qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue: mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra: ils ne laissent pas de convenir que le ministre devoit être présent; que M. Solmes se feroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services; & que votre pere auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles: autant d'inventions romanesques, qui me paroissent sorties de la tête insensée de votre frere. Il y a beaucoup d'apparence que s'il eût été capable, lui, & Bella, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait si long-temps leur étude.

A l'égard de leurs premiers mouve-

ments, lorſqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les repréſenter. Il paroît que votre tante Hervey fut la premiere qui ſe rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la viſite de votre chambre étoit finie. Betty la ſuivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles prirent vers la caſcade, où vous aviez fait entendre que vous aviez deſſein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrerent un domeſtique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit Joſeph Leman), qui revenoit en courant vers le château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit pourſuivi longtemps M. Lovelace, & qu'il vous avoit vue partir avec lui.

Si ce domeſtique n'étoit autre que Leman, & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du miſérable avec qui vous êtes! Fuyez, ma chere, ſi ce ſoupçon eſt confirmé pour vous; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui, ou ſi vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il eſt clair que lorſque votre tante & tous vos amis reçurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant, ils s'aſſemblerent tous, ils coururent vers la porte du jardin; & quelques-uns, ſans s'arrêter, juſqu'aux traces du carroſſe. Ils ſe firent raconter,

dans le lieu même, toutes les circonſtances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expreſſions de la douleur & de la rage, ſuivant les caracteres & le fond des ſentiments. Enfin, ils revinrent comme des fous, ainſi qu'ils étoient partis.

Votre frere demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous pourſuivre. Solmes & votre oncle Antonin devoient être de la partie. Mais votre mere & Madame Hervey combattirent ce deſſein, dans la crainte d'ajouter mal ſur mal, & perſuadées que Lovelace n'auroit pas manqué de prendre des meſures pour le ſoutien de ſon entrepriſe; ſur-tout lorſque le domeſtique eut déclaré qu'il vous avoit vue fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de diſtance le carroſſe étoit environné de cavaliers bien armés.

J'ai eu l'obligation de l'abſence de ma mere à ſes ſoupçons. Elle s'eſt défiée que les Knollis prêtoient la main à notre correſpondance; & ſur le champ elle s'eſt déterminée à leur rendre une viſite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choſes à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune lettre de nous, ſans ſa participation.

M. Hickman a mis dans nos intérêts un laboureur nommé *Filmer*, aſſez voiſin de notre maiſon, qui nous rendra plus fidelement le même ſervice. C'eſt-là que vous

adreſſerez déſormais vos lettres, ſous enveloppe, *à M. Jean Soberton*; Hickman ſe chargera lui-même de les prendre & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occaſion de me rendre un ſi grand ſervice. Il en paroît déjà fier. Qui ſait s'il n'en prendra pas droit de ſe donner bientôt d'autres airs? Il feroit mieux de conſidérer qu'une faveur à laquelle il aſpiroit depuis long-temps, le met dans une ſituation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut déſobliger auſſi. Mais il eſt heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenſer.

Je prendrai patience quelque temps, ſi je le puis, pour voir ſi tous ces mouvements de ma mere s'appaiſeront d'eux-mêmes: mais je vous jure que je ne ſouffrirai pas toujours la maniere dont je ſuis traitée. Je ſuis quelquefois tentée de croire que ſon deſſein eſt de me chagriner volontairement, pour me faire ſouhaiter plutôt un mari. Si j'en étois ſûre; & ſi je venois à découvrir qu'Hickman fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruſe que je ſoupçonne le vôtre, plût au ciel que vous fuſſiez mariée; c'eſt-à-dire, en état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite! Je vous conjure de ne pas manquer la premiere occaſion qui pourra s'offrir honnêtement. Voici

Voici les importunités de ma mere qui recommencent.

Nous nous ſommes vues d'un air aſſez froid, je vous aſſure. Je lui conſeille de ne pas prendre long-temps avec moi cet air d'Harlove. Je ne le ſouffrirai pas.

Que j'ai de choſes à vous écrire ! A peine ſais-je par où commencer. J'ai la tête ſi pleine, que mon eſprit ſemble rouler ſur tant de ſujets. Cependant j'ai pris le parti, pour être libre, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces meres ! S'imaginent-elles que c'eſt par leurs ſoupçons, par leur vigilance & leur mauvaiſe humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'eſt mis dans la tête? Elles réuſſiront bien mieux par la confiance. Une ame généreuſe ſeroit incapable d'en abuſer.

Le rôle que vous avez à ſoutenir avec votre Lovelace, me paroît extrêmement délicat. Il n'a ſans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains ! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes : cependant, j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il ſoit capable d'abuſer de votre confiance, je ſuis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas diſpoſée à prendre ſitôt le parti du mariage, j'approuve la réſolution de vous fixer dans quelque lieu qui ſoit hors de ſes atteintes. Tant mieux,

encore, s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que sans la crainte que vos parents ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage. Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me sera facile de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas de tirer un scheling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, & tout à la fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derriere vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel sens, ma chere, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous; qui se le persuadera jamais! Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé, contre ses propres lumieres, au moment de l'entrevue;

quelle apparence de vérité ! Dire que vous avez été trompée, forcée par la ruſe ; le dire, & trouver de la diſpoſition à le croire ; comment cette excuſe s'accordera-t-elle avec votre réputation ! Et demeurer avec lui ſans être mariée ; avec un homme d'un caractere ſi connu ; où cette idée ne conduit-elle pas la cenſure du public ! Mon impatience eſt extrême, de ſavoir quel tour vous avez donné à tout cela, dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de ſatisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répéte, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous cauſer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainſi ne faites pas difficulté d'accepter le ſecours que je vous offre. Que ferez-vous avec ſept guinées ? Je trouverai auſſi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les néceſſités préſentes. Je me flatte, ma très-chere Miſs Harlove, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe, ſur le pied de Lovelace, en refuſant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occaſion, je ſerai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi ; & j'aurai de l'embarras à concilier ce ſentiment avec votre délicateſſe ſur d'autres points.

Informez-moi ſoigneuſement de tout ce qui ſe paſſe entre vous & lui. Mes alarmes continuelles, quoique ſoulagées par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font

ſouhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelque choſe que vous cruſſiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quelque répugnance que vous ayez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux meſures de M. Hickman, pour la sûreté de vos lettres, ſongez qu'un ſpectateur juge mieux du combat que celui qui eſt dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les perſonnes d'importance, vont rarement ſeules; & leur cortege fait quelquefois leur grandeur, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont accompagnées d'une multitude de petites cauſes & de petits incidents, qui peuvent devenir conſidérables par les ſuites.

Tout conſidéré, je ne crois pas qu'il vous ſoit libre à préſent de vous défaire de lui quand vous le ſouhaiterez. Je me ſouviens de vous l'avoir prédit. Je répéte donc qu'à votre place, je voudrois ſeindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, auſſi long-temps qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicateſſe dont vous êtes, tout ce qui ſera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut ſe dérober à vos obſervations.

S'il en faut croire votre oncle Antonin, qui s'en eſt ouvert à ma mere, vos parents s'attendent que vous vous jetterez ſous la protection de Milady Lawrance, & qu'elle offrira ſa médiation pour vous. Mais ils proteſtent que leur réſolution eſt de fermer l'oreille à toute propoſition d'accommode-

ment qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter, & de toute autre; car je suis sûre que votre frere & votre sœur ne leur laisseront pas le temps de se refroidir: du moins jusqu'à ce que vos oncles, & peut-être votre pere même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma premiere adresse, je vous l'envoie par un ami de M. Hickman, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de Madame Sorlings. Il connoît même cette femme; & son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le temps vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, & vous jetter dans la nécessité de changer vos desseins & votre situation.

J'entends, du lieu où je suis assise, ma mere qui appelle autour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va, sans doute, me demander bientôt où j'étois, & quel emploi j'ai fait de mon temps. Adieu, ma chere. Que le ciel veille à votre conservation! Et du côté de l'honneur comme de celui des sentiments, puisse-t-il vous rendre sans tache aux embrassements de votre fidelle amie!

ANNE HOWE.

LETTRE LXXXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Jeudi 15 d'Avril, après midi.

JE ne vous cacherai pas, ma très-chere & très-obligeante amie, que je me reproche, avec une douleur extrême, cette mauvaiſe intelligence entre votre mere & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occaſion. Hélas! combien d'infortunés j'ai faits à la fois!

Si je n'avois pour ma conſolation le témoignage de mon cœur, & la penſée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderois comme la plus miſérable de toutes les femmes. Avec cette ſatisfaction même, que je ſuis rigoureuſement punie par la perte de ma réputation, qui m'eſt plus précieuſe que ma vie! & par les cruelles incertitudes, qui ne ceſſant point de combattre mes eſpérances, déchirent mon ame, & la rempliſſent de trouble & d'affliction!

Il me ſemble, ma chere amie, que vous devez obéir à votre mere, & rompre tout commerce avec une ſi malheureuſe créature. Prenez-y garde, vous allez tomber dans le même déſordre qui eſt la ſource de mon infortune. Elle a commencé par une correſpondance défendue, que je me ſuis crue

libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaisir à faire usage de ma plume; & ce goût m'a peut-être aveuglée sur le danger. A la vérité j'avois aussi des motifs qui me paroissoient louables; & pendant quelque temps, j'étois autorisée par la permission & les instances mêmes de tous mes proches.

Je me sens donc quelquefois prête à discontinuer un commerce si cher, dans la vue de rendre votre mere plus tranquille. Cependant, quel mal peut-elle craindre d'une lettre, que nous nous écrirons par intervalles? lorsque les miennes ne seront remplies que de l'aveu & du regret de mes fautes; lorsqu'elle connoît si bien votre prudence & votre discrétion; enfin, lorsque vous êtes si éloignée de suivre mon malheureux exemple!

Je vous rends graces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je vouluſſe avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace seroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je pense à lui donner cette sorte de droit sur ma reconnoissance. Mais j'espére, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes habits & la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne seront point assez considérés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger; mais quand ils me feroient attendre longtemps cette grace, je ne suis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme

vous le jugez bien, devoir disputer avec M. Lovelace pour la dépense du voyage & des logements, jusqu'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette espece même d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon oncle a rendue à votre mere, pour l'exciter contre une niece qu'il a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de ressentiment & d'obstination? Leur colere doit leur paroître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, & qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haine. Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi, pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage; surtout pendant que je vois M. Lovelace si fidele à toutes mes conditions, qu'il appelle mes loix. D'ailleurs, les sentiments de mes amis, que vous me représentez si déclarés contre la médiation de sa famille, ne me disposent pas à chercher la protection de Milady Lavvrance. Je suis portée à me reposer uniquement sur M. Morden. En m'établissant dans un état supportable d'indépendance, jusqu'à son retour d'Italie, je me promets une heureuse fin par cette voie.

Cependant, si je ne puis engager M. Lovelace à s'éloigner, quels termes de réconciliation proposer à mes amis? S'il me quitte, & qu'ils emploient la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feroient, s'ils le craignoient moins, leurs plus séveres traitements, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma faute? & tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée? Quoi! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du public, il faudra donc que j'observe les favorables dispositions de cet homme-là?

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre nous. Jusqu'à présent je n'ai rien remarqué dans sa conduite, qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne saurois dire que le respect qu'il me marque, soit un respect aisé, libre, naturel, quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a sans doute un fond d'arrogance & de présomption dans son caractere. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'attendre de sa naissance, de son éducation & de ses autres avantages. En un mot, ses manieres sont celles d'un homme, qui a toujours été trop accoutumé à suivre sa propre volonté, pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quel-

ques marques de confiance. Je ſerai toujours diſpoſée à ſuivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais trompée, comme je ſoupçonne de l'avoir été par ſes ruſes, non-ſeulement malgré mes réſolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on eſpérer pour lui, que je le traite ſi-tôt avec autant de complaiſance, que ſi je me connoiſſois obligée à ſon zele, pour m'avoir enlevée. Ce ſeroit lui donner lieu de penſer que j'ai uſé de diſſimulation avant mon départ, ou que j'en uſe depuis.

Ah! ma chere, je m'arracherois volontiers les cheveux, lorſque relifant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devois, je conſidere que j'ai été le jouet d'un vil artifice, & vraiſemblablement par le miniſtere de ce miſérable Leman! Quelle noirceur dans leur méchanceté! & que cet odieux attentat doit avoir été médité à loiſir! Ne ſeroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractere! Cependant quelle vie pour un eſprit auſſi ouvert, auſſi naturellement éloigné du ſoupçon que le mien?

Je dois les plus vifs remerciments à M. Hickman, pour l'aſſiſtance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a ſi peu d'apparence qu'il ait beſoin de cette occaſion pour augmenter ſes progrès dans le cœur de la fille, que je ſerois extrême-

ment fâchée qu'elle pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mere.

Je suis dans un état de dépendance & d'obligation. Ainsi, je dois demeurer contente de tout ce que je ne saurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger ! ce pouvoir autrefois si précieux pour moi ! Ce que je veux dire, ma chere, c'est que mon indiscrétion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé de vous dire ce que je pense de votre conduite, sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc que malgré la rigueur de votre mere, pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable; sans parler, pour cette fois, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en suis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes & les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pous l'amour de moi. Votre mere peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien-aimée, & cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre, une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, & que vous souhaitez de lire. Observez que, sans demander formellement ma terre, & sans m'adresser à mes curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promesse, si l'offre que je renouvelle étoit acceptée! Je m'imagine que par quantité de raisons, vous jugerez, comme moi, qu'il ne convenoit pas d'avouer que j'ai été entraînée contre mon inclination.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXXIX.

A Miss ARABELLE HARLOVE.

A Saint-Alban, Mardi 11 d'Avril.

MA CHERE SOEUR,

JE ne disconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes le apparences d'une action indiscrete & contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcusable à moi-même si j'avois été traitée avec moins de rigueur, & si je n'avois eu de trop fortes raisons de me croire sacrifiée à un homme dont je ne pouvois soutenir l'idée. Mais ce qui est fait n'est plus en mon pouvoir. Peut-être souhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon pere & de mes oncles; sans

autre motif néanmoins que mon respect infini pour eux. Aussi suis-je disposée à retourner, si l'on me permet de me retirer dans ma ménagerie; & je me soumets à toutes les conditions que j'ai déjà proposées.

Dans une occasion si décisive, je demande au ciel de vous inspirer pour moi les sentiments d'une sœur & d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chere que ma vie, est exposée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, & faire passer nos disgraces domestiques pour une mésintelligence passagere. Autrement, je n'envisage pour moi qu'une tache éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même & pour mon frere, qui m'avez poussée dans le précipice, par considération pour toute la famille, n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappellant le passé, que mon départ mérite ce nom; & n'exposez point à des maux sans remede une sœur qui ne cessera jamais d'être avec affection, votre &c.

CL. HARLOVE.

P.S. On me feroit une très-grande faveur de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clef. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres de morale,

& quelques mêlanges qui ſont dans la ſeconde tablette de ma petite bibliothéque; on y ajoutera mes diamants, ſi l'on juge à propos de m'accorder cette grace. L'adreſſe ſous mon nom, chez M. *Oſgood*, place de *Soho*, à Londres.

LETTRE LXXXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

M. Lovelace, *pour continuer le récit qu'il a commencé dans ſa derniere lettre, raconte à ſon ami tout ce qui s'eſt paſſé entre* Clariſſe *& lui, dans le voyage & dans les hôtelleries, juſqu'à leur arrivée chez Madame Sorlings. Mais comme ce détail n'ajoute rien à celui de Miſs* Clariſſe, *l'Editeur Anglois a retranché ce qui auroit l'air de répétition, & n'a conſervé que ce qui peut ſervir à développer de plus en plus les deux caracteres.*

Ainſi, en deſcendant le lundi au ſoir à l'hôtellerie de Saint-Alban, M. Lovelace peint les circonſtances dans ces termes.

Quantité de gens, qui s'aſſemblerent autour de nous, ſembloient marquer, par leur viſage allongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune perſonne, d'une figure charmante & de l'air le plus majeſtueux, arriver ſans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux &

fuer les valets. J'obſervai leur curioſité, & l'embarras de ma déeſſe. Elle jetta un coup d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confuſion; & quittant ma main aſſez bruſquement, elle ſe hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoſes. Sur le champ, je la transformai aux yeux de l'hôteſſe, en une petite ſœur, auſſi chagrine qu'aimable, que je ramenois malgré elle, & par ſurpriſe, de la maiſon d'un parent, où elle avoit paſſé l'hiver, pour l'empêcher de ſe marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis) que ſon pere, ſa mere, ſa ſœur aînée, & tous ſes chers oncles, ſes tantes & ſes couſines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaiſe humeur de ma belle; ſon dépit contre moi, s'il duroit encore; & ſon habillement, qui n'étoit pas propre au voyage; ſans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juſte aſſurance de mes vues honorables.

Sur le débat qu'il eut avec elle, particuliérement à l'occaſion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir pouſſée au ſacrifice de ſon devoir & de ſa conſcience; il écrit:

Elle ajouta quantité de choſes encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en ſilence. Mais lorſque mon tour fut venu, je plaidai, je raiſonnai; je m'efforçai de lui répondre; & m'appercevant que l'humilité ne ſuffiſoit

pas, j'élevai la voix, je fis briller dans mes yeux un air de colere, dans l'eſpérance de tirer avantage de cette douce poltronerie, qui a tant de charmes dans ce ſexe (quoiqu'elle ne ſoit ſouvent qu'une affectation,) & qui avoit peut-être ſervi plus que tout le reſte à me faire triompher de cette fiere beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup, comme ſi ma réponſe n'eût ſervi qu'à l'irriter. Mais lorſqu'un homme eſt aux mains avec une femme ſur des affaires de cette nature, quelque reſſentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se reſſent-elle trop vivement de quelque expreſſion hardie, il en ſera quitte pour deux ou trois autres hardieſſes, qu'il doit prononcer avec la même fermeté; ſauf à les adoucir enſuite, par des interprétations favorables.

A l'occaſion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eu d'abord à lui écrire, voici ſes réflexions :

J'en conviens, ma précieuſe! & vous deviez ajouter, que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez ſouhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée: & peut-être regretterez-vous auſſi tant de jolis dédains; tels que de m'avoir aſſuré „ que ce n'eſt point en „ ma faveur que vous rejettez Solmes; que „ ma gloire, ſi je m'en fais une de vous „ avoir emmenée, tourne à votre honte;

„ que j'ai plus de mérite à mes propres yeux
„ qu'aux vôtres ou à ceux de toute autre ;
„ (quel fat elle fait de moi, Belford !) que
„ vous ſouhaiteriez de vous revoir dans la
„ maiſon de votre pere, quelles qu'en
„ puſſent être les ſuites.... „ Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces ſouhaits, ces mépris, je ne ſerai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, ſon air & ſes regards, pendant toute cette diſpute, marquoient une eſpece d'indignation majeſtueuſe, qui ſembloit venir de l'opinion de ſa ſupériorité ſur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as ſouvent entendu badiner ſur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorſque ſa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement plus de ſens que lui. Je pourrois t'apporter mille raiſons qui ne me permettent pas de penſer à prendre Clariſſe Harlove pour ma femme ; du moins, ſans être ſûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence, que je dois attendre d'elle en l'épouſant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes réſolutions. Ennemi comme je l'ai toujours été des entraves du mariage, que je retombe aiſément dans mon ancien préjugé ! Puiſſe le ciel me donner le courage d'être honnête ! Voilà une priere, Belford. Si malheureuſement elle n'eſt pas écoutée, l'aventure ſera fâcheuſe pour la plus admi-

rable de toutes les femmes. Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prieres, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée ?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, & de la carriere qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue & le stratagême. Est-ce ma faute, si mes talents naturels sont tournés de ce côté-là ? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe, si j'ai le bonheur d'en subjuguer l'ornement? Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu ? Ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle ? Crois-tu, Belford, que j'eusse fait quartier au bouton de rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs ? sa grand'-mere me demanda grace. Il n'y a que l'opposition & la résistance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable personne emploie-t-elle tant de soins à me convaincre de sa froideur ? Pourquoi son orgueil entreprend-il d'humilier le mien ? Tu as vu dans ma derniere lettre avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas souffert pour elle, & que n'ai-je pas même souffert d'elle ? Aurai-je la foiblesse de m'entendre dire qu'elle me mépriſera, si je m'estime plus que ce mépriſable Solmes ?

Dois-je supporter aussi qu'elle m'interdise toutes les ardeurs de ma passion? Lui jurer de la fidélité, c'est lui faire connoître que j'en doute moi-même, puisque j'a

besoin de me lier par des ſerments. Maudit tour qu'elle donne à toutes ſes idées! Sa cenſure eſt la même aujourd'hui qu'auparavant. Etre en mon pouvoir, n'y être pas : elle n'y met aucune différence. Ainſi mes pauvres ſerments ſont étouffés, avant qu'ils oſent ſe préſenter ſur mes levres : & que diable un amant peut-il dire à ſa maîtreſſe, s'il ne lui eſt permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques petites ruſes, qui ne m'ont pas mal réuſſi. Lorſqu'elle m'a preſſé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, ſur un point qu'elle ne pouvoit me refuſer ; & j'ai affecté une reconnoiſſance auſſi vive, que s'il eût été queſtion d'une faveur de la plus haute importance : c'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne ſeroit la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurois point d'autre engagement & que je ne lui donnerois aucun juſte ſujet de plaintes: Promeſſe inutile, comme tu vois, puiſqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour ſe plaindre, & qu'elle demeure ſeule juge de l'offenſe. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de juſtice & de raiſon dans mes eſpérances, & lui marquer en même temps que je ne penſois point à la tromper.

Auſſi ne ſe fit-elle pas preſſer. Elle me demanda quelle ſûreté je deſirois. Sa parole, lui dis-je ; ſa ſeule parole. Elle me la

donna ; mais je lui dis que cette promeſſe avoit beſoin d'un ſceau ; & ſans attendre ſon conſentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuſer, je la ſcellai ſur ſes levres. Tu me croiras ſi tu veux, Belford, mais je te jure que c'eſt la premiere fois que je me ſuis échappé à cette hardieſſe ; & qu'une liberté ſi ſimple, priſe avec autant de modeſtie que ſi j'étois vierge moi-même, (afin qu'une autrefois elle croie n'avoir rien à redouter,) me parut mille fois plus délicieuſe que tout ce que j'ai jamais goûté de plaiſir avec les autres femmes. Ainſi le reſpect, la crainte, l'idée du péril & de la défenſe, ſont le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frere, lundi au ſoir, devant l'hôteſſe de Saint-Alban. Je demandai pardon à ma chere ſœur de l'avoir amenée contre ſon attente & ſans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que ſon retour alloit cauſer à mon pere, à ma mere, à tous nos amis ; & je pris tant de plaiſir à m'étendre ſur les circonſtances, que d'un regard, qui me pénétra juſqu'au fond de l'ame, elle me fit connnoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuſes, lorſque je me trouvai ſeul avec elle. Mais il me fut impoſſible de découvrir ſi mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je ſuis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver preſqu'en poſſeſſion de mon tréſor, me dévoilent le cœur & le tiennent comme à découvert. C'eſt ce diable

de ſexe, qu'on ne peut guérir de ſa diſſimulation. Si je pouvois engager ma belle à parler auſſi naturellement que moi.... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réſervé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent; mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il eſt poſſible, & je crois que tu m'entends aſſez) pour lui offrir les plus riches étoffes & toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette propoſition. Cependant mon agent m'aſſure que ſon implacable famille eſt réſolue de lui cauſer toutes ſortes de chagrins.

Il paroît que ces miſérables ont enragé de bon cœur, depuis le moment de ſa fuite; & qu'ils continuent d'enrager, graces au ciel; & que, ſuivant mes eſpérances, leur rage ne ceſſera pas ſi-tôt. Enfin mon tour eſt venu! Ils regrettent amérement de lui avoir laiſſé la liberté de viſiter ſa voliere & de ſe promener au jardin. C'eſt à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occaſion qu'elle a trouvée, (quoiqu'ils ne puiſſent deviner comment) de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, diſent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorſque je les ai mecacés de la ſécourir, s'ils entreprenoient de la conduire malgré elle à la citadelle de ſon oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que de ſon conſentement

ou ſans ſa participation, je ne priſſe le parti de l'enlever dans leur propre maiſon. Mais l'honnête Joſeph, qui m'avoit informé de leur deſſein, me rendit un ſervice admirable. Je l'avois inſtruit à faire croire aux Harloves que j'ai autant d'ouvertures pour mes gens, que leur ſtupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvements par mon valet de chambre; & l'ayant chargé d'obſerver auſſi ſa jeune maîtreſſe, toute la famille dormit tranquillement ſur la foi d'un miniſtre ſi fidele. Nous étions tranquilles, avec un peu plus de raiſon, ma charmante & moi.

Il m'étoit venu à l'eſprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bûcher, qui eſt aſſez éloigné du château. Cette entrepriſe auroit infailliblement réuſſit, avec ton ſecours & celui de tes camarades; & l'action étoit digne de nous; mais la conſcience de Joſeph, comme il l'appelle, fut d'abord un obſtacle, qui ſe réduiſit enſuite à lui faire craindre qu'on ne découvrît la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire ſurmonter ce ſcrupule qu'un grand nombre d'autres, ſi je n'avois compté, dans le même-temps, ſur un rendez-vous de ma belle, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; &, dans d'autres temps ſur les bons offices memes de la ſpirituelle famille, qui ſembloit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs, j'étois sûr que James &

Arabelle ne finiroient pas leurs folles épreuves & leurs perſécutions, qu'à force de la fatiguer, ils n'en euſſent fait la femme de Solmes, ou qu'ils ne lui euſſent fait perdre la faveur de ſes deux oncles.

LETTRE CXXXXI.

M. LOVELACE au même.

IL me ſemble que j'ai beaucoup obligé ma chere compagne, en amenant Madame Greme pour l'accompagner, & en ſouffrant que, ſur le refus qu'elle a fait d'aller à Médian, cette bonne femme ſe chargeât de lui procurer un logement. Elle obſerve ſans doute, que toutes mes vues ſont honorables, puiſque je lui laiſſe le choix de ſa demeure. J'ai remarqué ſenſiblement le plaiſir que je lui faiſois, lorſque j'ai mis Madame Greme dans la chaiſe avec elle, & que j'ai pris le parti de l'eſcorter à cheval.

Un autre ſe ſeroit alarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de Madame Greme. Mais comme la droiture de mes intentions eſt connue de toute ma famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, qu'ayant toujours été fort au-deſſus de l'hypocriſie, je ne cherche point à paroître meilleur que je ne ſuis réellement. Quelle néceſſité d'être hypocrite, lorſque je me ſuis apperçu, juſqu'à préſent, que la qualité

de libertin ne m'a pas nui dans l'esprit des femmes ? Ma déesse elle - même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parents eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étois un ? Pourquoi prendre un nouveau caractere, qui seroit au fond pire que l'autre ? D'ailleurs, Madame Greme est une pieuse matrône, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le ciel pour ma reformation, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute quelle continue cette bonne pratique; car son maître, mon très-honoré oncle, ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre ; hommes, femmes & enfans. Ce cher oncle, comme tu sais, manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, Belford, du respect; & pourquoi non, je te prie ? Tous les devoirs ne sont - il pas réciproques ? Pour Madame Greme, la bonne ame ! lorsque son maître est attaqué de la goutte dans son château de Médian, & que l'Aumônier ne se trouve point, c'est elle qui fait la priere ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel étoit donc le danger de laisser une si bonne espece de femme avec ma charmante ? Je me suis apperçu que leur entretien étoit fort animé pendant la marche; & je m'en suis même ressenti ; car je ne sais pourquoi il m'est monté une charmante rougeur au visage.

Je

Je te répète, Belford, que je ne déſeſpere pas d'*être honnête*. Mais comme il nous arrive quelquefois, foibles mortels que nous ſommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle Clariſſe dans une parfaite confiance, juſqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maiſon que tu ſais, ou dans quelqu'autre lieu qui ne ſoit pas moins ſûr. Si je lui donnois auparavant le moindre ſujet de ſoupçon; ou ſi j'entreprenois de contraindre ſes volontés, elle pourroit implorer des ſecours étrangers & ſuſciter contre moi tout le canton, ou ſe jetter peut-être dans les bras de ſes parents, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui impoſer: & ſi j'étois capable à préſent de la perdre, ne ſerois-je pas indigne, mes enfants, de la qualité de votre chef? Oſerois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon viſage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déeſſe n'oſe avouer qu'elle ſoit partie contre ſon inclination, & j'ai pris ſoin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à ſon conſentement.

Elle a reçu la réponſe de miſs Howe, à une lettre qu'elle lui avoit écrite de Saint-Albans. J'en ignore le ſujet: mais j'ai vu ſes beaux yeux couverts de larmes, & l'orage enſuite eſt tombé ſur moi.

Miſs Howe eſt auſſi une créature charmante: mais d'une pétulance & d'une fierté ſinguliere. Je la redoute. A peine ſa mere

eſt-elle capable de la contenir. Il faut que par l'entremiſe de mon honnête Joſeph je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, ſur la mere de cette dangereuſe fille, pour la menager ſuivant mes vues, & réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. Madame Hovve ne peut ſouffrir de contradiction. Sa fille n'eſt pas plus patiente. Une jeune perſonne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'eſt pas fort à l'aiſe ſous l'empire d'une mere. Belle carriere pour un intrigant! Une mere, qui fait l'importante; une fille, vive, ſenſible à l'excès; & leur Hickman, qui n'eſt en vérité rien; une bonne & épaiſſe machine. Si je n'avois pas des vues plus relevées..... Il eſt malheureux ſeulement que les deux jeunes perſonnes euſſent leur demeure ſi près l'une de l'autre, & qu'elles fuſſent liées d'une ſi étroite amitié: qu'il auroit été charmant de pouvoir les menager toutes deux à la fois!

Mais un ſeul homme ne ſauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque choſe. Conviens que c'eſt grand dommage néanmoins.... lorſque l'homme eſt tel que ton ami.

LETTRE XCII.

M. LOVELACE au même.

NOUS ne quittons pas la plume, la belle Clariſſe & moi. Jamais deux amants n'eurent tant de goût pour l'écriture; & jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à ſe cacher mutuellement ce qu'ils écrivent! Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre: je lui en donnerois de plus agréables, pour peu qu'elle voulût s'y prêter; mais je ne ſuis point aſſez réformé pour un mari. *La patience eſt une vertu*, dit Milord M... *Apas lents, mais sûrs*, eſt une autre de ſes ſentences. Si je n'avois pas une bonne doſe de cette vertu, je n'aurois pas attendu le temps de la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à ſon amie tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce jour entr'elle & moi. Je donnerai peut-être une belle matiere à ſa plume, ſi ſon goût eſt pour le détail comme le mien.

Je ne ſerois point aſſez barbare, pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la Dame Hovve contre elle, ſi je ne redoutois les conſéquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes perſonnes de ce caractere:

l'une si vive, toutes deux si prudentes, qui ne se feroit pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, & de les faire tourner autour du doigt ?

Ma charmante s'est hâtée d'écrire à sa sœur, pour lui demander ses habits, de l'argent, & quelques livres. Dans quel livre apprendroit-elle quelque chose qu'elle ignore? C'est de moi qu'elle apprendra mille choses. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout son orgueil, elle n'en sera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miss Howe, à la vérité ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins : mais je doute qu'elle le puisse sans la participation de sa mere, qui est l'avarice même ; & l'agent de mon agent, l'oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la mere, qui la tiendront en garde contre les subsides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réserve, je puis faire inspirer à Madame Hovve de l'emprunter. Ne blâmez pas, Belford, des ruses qui n'ont que ma générosité pour fondement. Tu me connois. Je donnerois la moitié de mon bien pour le plaisir d'avoir obligé ce que j'aime. Milord M.... m'en laissera plus que je ne desire ; ma passion n'est pas pour l'or, que je n'estime, au contraire, qu'autant qu'il est utile à mes plaisirs & qu'il m'assure de l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chere novice, pour mon intérêt comme

pour le ſien, dans la crainte que ſes adreſſes de lettres ne fiſſent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ſes habits; du moins ſi l'on ſe détermine à lui accorder une demande ſi juſte. Je ne ſuis point tranquille là-deſſus. Si la réponſe eſt favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, & je ſerai forcé de méditer une ou deux ruſes pour la prévenir: je puis ajouter auſſi, pour éviter les fâcheux accidents; car c'eſt un grand point pour moi, comme j'en ai toujours aſſuré l'honnête Joſeph.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis; qu'en penſes-tu? Mais tous les libertins ne ſont-ils pas autant de démons? & toi, dans la ſphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, tu es plus méchant que moi; car je t'aſſure que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai propoſé, & la belle conſent, que tout ce qui lui viendra de ſa famille ſoit adreſſé chez ton couſin Oſgood. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un meſſager, qui m'apporte ſur le champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à tranſporter, tu m'en donnerois avis; mais je te jure hardiment que ſes proches ne te cauſeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens ſi certain que je ſuis tenté de les abandonner à eux-mêmes. Un eſprit juſte connoît les

bornes de ſa défiance, & n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a beſoin.

Mais tandis que j'y penſe, rappelle ton attention pour deux choſes qui en demandent beaucoup : l'une eſt de m'écrire déſormais en chiffre, comme je t'écrirai moi-même. Savons-nous entre les mains de qui nos lettres peuvent tomber ; & ne ſeroit-il pas horrible de nous voir ſauter par une traînée de notre propre poudre ? Le ſecond point que tu ne dois pas oublier, c'eſt que j'ai changé de nom, changé, te dis-je, ſans me ſoucier d'être autoriſé par un acte de Parlement. Je me nomme à préſent *Robert Huntingfort*. Ecris-moi ſous cette adreſſe, *à Hertfort*, pour prendre à ſa poſte.

Lorſque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel eſt ton caractere. Je t'en ai donné un, beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant, je lui ai dit que tu avois l'air aſſez épais ; afin que s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es pour la figure. Au fond, ton épaiſſeur apparente ne t'eſt pas trop déſavantageuſe. Si tu avois la phyſionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi lorſqu'on vient à t'entretenir : au lieu que te prenant d'abord pour un ours, on eſt ſurpris de te trouver quelque choſe qui reſſemble à l'eſpece humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui ſont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent

Tom. 5. pag. 127.

une distinction que tu ne pourrois espérer autrement.

La maison, qui nous sert aujourd'hui de logement, n'est par fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre, parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairoit point à ma belle; & je lui ai dit que si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la mettrois dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parvieus point à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison & les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre hôtesse, qui se nomme Madame *Sorlings*. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple adoration. Que ce sexe est avide de louanges! La plus jeune, que j'ai vue travailler à la laiterie, m'a causé tant de satisfaction par sa propreté & son adresse, que j'ai cédé à la tentation de lui donner un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté*, par une profonde révérence; elle a rougi, & je me suis apperçu à d'autres marques de son embarras qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agréments. Sa sœur étant survenue, l'impression de ce qui s'étoit passé l'a fait rougir encore, avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire

une excuse pour elle. Mademoiselle *Kitty*, ai-je dit à son ainée, j'ai pris tant de plaisir à voir votre laiterie si propre, que je n'ai pu m'empêcher de dérober un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr; ainsi vous m'accorderez, s'il vous plaît, la même grace. Les bons naturels! Elles me plaisent toutes deux. L'ainée m'a fait une révérence comme sa sœur. J'aime les caracteres reconnoissants. Pourquoi ma Clarisse n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante!

Je pense à prendre une de ces deux filles, pour servir ma charmante à son départ. La mere fait un peu l'importante; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'apperçois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher Belford. Mais réellement, mon cœur est fixé. Je ne puis penser, dans la nature, qu'à mon adorable Clarisse.

LETTRE XCIII.

M. LOVELACE au même.

C'Est aujourd'hui mercredi ; ce jour terrible, où j'étois menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel est mon triomphe! Avec quelle satisfaction & quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, & mordant leur frein au château d'Harlove! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux, qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui sait de quoi ils étoient menacés, si j'étois entré dans le jardin avec elle; ou si, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables Thessaliens?*

Mais supposons que je fusse entré avec elle, sans autre escorte que mon courage; je m'imagine qu'il y auroit eu peu de danger pour moi. Tu sais que les esprits de la trempe des Harloves, qui sont délicats sur la réputation, & qui se contiennent par politique dans les bornes des loix, peuvent être comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant, & qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; au lieu que s'il y tombe une sotte mouche, qui n'a ni la force ni le courage de se defendre, elles

accourent audacieuſement ; elles tournent autour du pauvre inſecte ; elles l'engagent dans leurs liens ; & lorſqu'il n'eſt plus en état de remuer les jambes ni les ailes, elles triomphent de leur avantage ; & tantôt s'avancant ſur lui, tantôt ſe retirant, elles le dévorent à loiſir. Que dis tu de cette comparaiſon ? Mais, attends, Belford, il me ſemble qu'elle ne conviendroit pas mal, non plus, aux filles qui ſe laiſſent prendre dans nos pieges. Mieux encore, ſur ma foi. L'araignée repréſente fort bien les héros tels que nous. Commence par l'araignée ou par la mouche, tu trouveras l'idée aſſez juſte.

Mais, pour revenir à mon ſujet, tu n'auras pas manqué d'obſerver, comme moi, que les eſprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offenſive, avec des extravagants de notre eſpece, qui ſe mettent au deſſus des loix, & qui dédaignent de ſe couvrir du maſque de la réputation. Tu rendrois aiſément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute, que dans la querelle que j'ai avec les Harloves, toute la famille n'ignore pas que je ſuis l'injurié. Dans leur propre égliſe, la peur ne les raſſembla-t-elle pas comme un troupeau de moutons, lorſqu'ils me virent entrer ? Ils ne furent qui devoit riſquer de ſortir le premier, lorſque le ſervice fut fini. James, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a ſur le viſage une ſorte d'audace, qui décele de l'effroi dans le cœur. Telle

auroit été l'enſeigne de James, ſi j'avois pris le parti de leur rendre une viſite. Lorſque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme & ſerein, & j'ai laiſſé à ſes amis le ſoin d'appaiſer des emportements qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeller tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie; ou du moins de ſupportable, ſi tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me ſois pas d'un grand ſecours, pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été ſi méchant que depuis que je te connois. Tâche néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puiſſes te ſouvenir? Cherche dans ta mémoire, Belford. Il revient quelque choſe à la mienne: mais vois ſi tu peux te rappeller quelque trait que j'ai oublié.

Je crois pouvoir dire aſſez hardiment que la plus grande tache de mon écuſſon vient de ce ſexe, de ce maudit ſexe, qui fait le charme & le tourment de ma vie! Il n'eſt pas beſoin que tu me faſſes ſouvenir du Bouton de roſe. L'aventure m'eſt préſente; & je t'apprendrai même que j'ai eu l'adreſſe d'en faire paſſer les plus flatteuſes circonſtances aux oreilles de ma belle, par le miniſtere de l'honnête Joſeph; quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois eſpéré pour l'augmentation de mon crédit. C'eſt le diable, mon cher ami; & telle a toujours été la rigueur de mon ſort. Ai-je

fait quelque chose de bien? On dit sèchement que j'ai fait mon devoir; tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il juste, Belford? La balance ne devroit-elle pas être égale? Que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte? Cependant, je dois convenir aussi que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. Sérieusement, „ une jolie femme est un joyau, qui „ n'est pas fait pour pendre au cou d'un „ misérable „ (*).

Conviens à ton tour que si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, & je les en remercie de bon cœur: à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font engager par-ci par-là, & qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient de me voir à elles exclusivement.

Où je m'égare! Tu m'as dit plus d'une fois que tu aimois mes excursions. Compte que j'aurai le temps de satisfaire ton goût; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, & j'aurai besoin probablement d'une longue patience avant que je frappe le grand coup, si je me détermine à le frapper. Adieu, cher Belford.

(*) Deux vers d'une Comédie Angloise.

LETTRE XCIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE, *à Miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir, 13 d'Avril.

MA ſituation me donne le temps de vous écrire, & vous expoſe peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu avec M. Lovelace un nouveau débat, & des plus vifs, à la ſuite duquel eſt venue l'occaſion que vous m'avez conſeillé de ne pas négliger lorſqu'elle ſe préſenteroit honnêtement. Il eſt queſtion de ſavoir ſi je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laiſſée ſans effet.

L'impatient perſonnage m'a fait demander pluſieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma derniere lettre; ſans avoir rien de particulier à me dire, & pour me donner apparemment le plaiſir de l'entendre. Il ſemble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité de ſa langue, & que lorſqu'il a fait ſa proviſion de termes agréables, il ait beſoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant, il prend un ſoin ſuperflu. Je ne lui fais pas ſouvent la grace de louer ſon éloquence, ou d'en marquer autant de ſatisfaction qu'il le deſire.

Après avoir fini ma lettre, & dépêché l'homme de M. Hickman, j'allois me retirer

dans la chambre que j'occupe ; mais il m'a suppliée de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer ; mais des plaintes, des reproches, d'un air & d'un ton qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus souvent, & si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-dessus je suis entrée avec lui dans une chambre voisine, assez irritée, pour ne vous rien dissimuler ; & d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ.

Notre chagrine conférence a commencé aussi-tôt. Il a continué de m'irriter, & je lui ai répété quelques-uns des propos les plus ouverts que je lui eusse déjà tenus. Je lui ai dit particuliérement que d'heure en heure j'étois plus mécontente & de moi-même & de lui ; qu'il me paroissoit de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus, & que je n'aurois pas l'esprit en repos tandis qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le surprendre : mais réellement il m'a paru tout-à-fait décontenancé ; hésitant, & n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser ses airs impérieux, lorsqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois & qu'on attendoit ma lettre. Enfin, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation ; après lui avoir déclaré que je voulois être maîtresse de mes actions

& de mon temps.... ſans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, juſqu'à la premiere occaſion qu'il a trouvée de me revoir ; & lorſque je n'ai pu me diſpenſer de le ſouffrir, il s'eſt préſenté de l'air le plus humble & le plus reſpectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même, & que ſans avoir aucun reproche à ſe faire du côté de l'intention, il ſentoit que ſon impatience avoit pu bleſſer ma délicateſſe ; que faiſant profeſſion d'une extrême franchiſe, il n'avoit pas obſervé juſqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoit pas toujours avec la véritable politeſſe, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatterie & d'hypocriſie, pour leſquelles il me connoiſſoit beaucoup d'averſion : que déſormais je trouverois dans toute ſa conduite, le changement qu'on devoit attendre d'un homme qui ſe reconnoiſſoit d'autant plus honoré de ma compagnie, que perſonne n'avoit plus d'admiration pour la délicateſſe de mon eſprit & de mes ſentiments.

J'ai répondu à ce compliment, que je lui devois peut-être des félicitations ſur la découverte qu'il venoit de faire, & que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politeſſe & la franchiſe doivent s'accorder toujours : mais qu'un mauvais ſort m'ayant jettée dans ſa compagnie, je regrettois, avec raiſon, que cette connoiſſance lui fût venue ſi tard, parce qu'avec

de la naiſſance & de l'éducation il me paroiſſoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit aſſez mal pour avoir mérité une réprimande ſi ſévere.

Peut-être lui faiſois-je injuſtice, ai-je repliqué. Mais s'il en étoit perſuadé, mes reproches pouvoient lui ſervir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon avantage : avec tant de raiſon d'être content de lui même, il devoit me trouver bien peu généreuſe, non-ſeulement de ne pas paroître plus ſenſible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyoit peut-être ſe rabaiſſer, mais d'être prête en vérité à le prendre au mot.

Comme il étoit en défenſe contre des traits auxquels il s'étoit attendu, ſa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avoit toujours admiré, avec une ſatisfaction infinie, mes talents ſupérieurs, & une ſageſſe qui lui paroiſſoit étonnante à mon âge que malgré la mauvaiſe opinion que j'avois de lui, il étoit diſpoſé à trouver juſte tout ce qui ſortoit de ma bouche ; & qu'à l'avenir, il ne propoſeroit point d'autre regle que mon exemple & mes avis.

Je lui ai dit qu'il ſe trompoit s'il me croyoit capable des illuſions ordinaires de l'amour propre ; que s'attribuant tant de franchiſe, il devoit commencer par être fidele à la vérité lorſqu'il me parloit de moi-même ; & qu'en ſuppoſant d'ailleurs

que je méritasse une partie de ses éloges, il n'en avoit que plus de raison de s'applaudir de ses artifices, qui avoient précipité une jeune personne de mon caractere dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chere, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie? Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il étoit surpris de m'entendre! Il ne revenoit pas de son étonnement! Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me donnât une meilleure idée de ses principes! Il me supplioit du moins de lui apprendre comment il pouvoit se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence: qu'il ne paroissoit pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre: que s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes desirs, & de plus convenable à ma réputation.

C'étoit son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, aussi-tôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, ai-je répliqué, lorsque vous n'y serez plus pour troubler mon repos, & pour resserrer trop mon logement.

Il ne croyoit pas cette maison assez sûre.

Comme je n'avois pas eu deſſein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris ſoin de recommander le ſecret à ſes gens, ni à Madame Greme lorſqu'elle m'avoit quittée ; ſans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avoit dans le voiſinage trois ou quatre bonnes maiſons, où ſes gens s'étoient déjà liés avec les domeſtiques. Il ne pouvoit penſer à me laiſſer ſeule dans un lieu ſi mal gardé ; mais je n'avois qu'à choiſir, dans toute l'Angleterre, une demeure ſûre & tranquille ; & lorſqu'il m'y verroit établie, il choiſiroit la ſienne dans l'endroit du Royaume, le plus éloigné, ſi ce ſacrifice étoit néceſſaire à mon repos.

Je lui ai confeſſé nettement que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir vu à la porte du jardin, ni à lui de m'avoir miſe dans la néceſſité de le ſuivre ; que mes regrets ne faiſoient qu'augmenter ; que je croyois ma réputation bleſſée, ſans apparence qu'elle pût jamais ſe rétablir ; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & ma douleur ; que tout ce que j'avois à deſirer étoit qu'il me laiſſât le ſoin de moi-même ; & que lorſqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à quelle réſolution je devois m'arrêter, & quelle retraite je devois choiſir.

Ce diſcours a paru le jetter dans des réflexions plus profondes. Il auroit ſouhaité, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, que ſans m'offenſer, & ſans être ſoupçonné de vouloir s'écarter des loix que je lui avois

imposées, il lui eût été permis de me faire une humble proposition.... Mais le respect sacré qu'il avoit pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant de l'occasion qu'il avoit eue de me servir, lui lioit la langue; à moins que je ne promisse de lui pardonner, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une seconde préface, comme si ma permission même ne l'eût pas rassuré; & baissant les yeux, avec un air de modestie qui lui sied assez mal, il m'a proposé de ne pas différer la célébration. „ Elle „ rétablira tout, s'est-il hâté d'ajouter. Les „ deux ou trois premiers mois, que vous „ êtes menacée de passer dans l'obscurité & „ dans la crainte, nous les passerons agréa„ blement à visiter toute ma famille & à „ recevoir des visites. Nous verrons Miss „ Howe; nous verrons qui vous voudrez „ voir; & rien n'ouvrira mieux le chemin „ à la réconciliation que vous avez tant à „ cœur. „

Il est certain, ma chere amie, que votre conseil m'est revenu alors dans toute sa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ses raisons, & dans la vue présente de ma triste situation; mais que pouvois-je répondre? J'aurois eu besoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvois agir tout d'un coup, comme si le temps des délicatesses eût été passé. Je n'avois pu supposer que cette proposition dût arriver si-tôt.

Il s'eſt fort bien apperçu qu'elle ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en ſuis ſûre, je ſuis demeurée muette; & je m'imagine que j'avois l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je me fuſſe rendue au premier mot? Son ſexe ne regarde-t-il pas le ſilence du nôtre comme une marque de faveur? D'un autre côté, ſortie depuis trois jours du château d'Harlove, après lui avoir déclaré par mes lettres que je ne penſerois point au mariage ſans l'avoir fait paſſer en quelque ſorte par un état d'épreuve; quel moyen de l'encourager tout d'un coup par des ſignes d'approbation, ſur-tout immédiatement après les vivacités auxquelles je venois de m'emporter? Je n'en aurois pas été capable, quand il auroit été queſtion de la vie.

Il m'a regardée d'un œil fixe, malgré ſa modeſtie étudiée, comme s'il eût voulu pénétrer mes diſpoſitions; tandis qu'à peine oſois-je lever mes regards ſur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de reſpect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeaſſe pas digne d'une autre réponſe qu'un ſilence mépriſant. Le véritable amour craint toujours d'offenſer. (Prenez garde, Lovelace, ai-je penſé, qu'on ne juge du vôtre par cette regle.) Il auroit obſervé inviolablement mes loix, ſi je ne lui avois permis.....

Je n'ai pas voulu l'entendre plus longtemps. Je me ſuis levée, avec des marques très-viſibles de confuſion, & je l'ai laiſſé faire à lui-même ſes compliments inſenſés.

Ce que je puis ajouter, ma chere Miss Hovve, c'eſt que s'il ſouhaite réellement la cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus belle occaſion pour preſſer mon conſentement; mais il l'a manquée, & l'indignation a ſuccédé. Mon étude à préſent ſera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOVE.

LETTRE XCV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

QUE faire avec une femme qui eſt au-deſſus de la flatterie, & qui mépriſe les louanges, lorſqu'elles ne ſont point approuvées de ſon propre cœur!

Mais pourquoi cette admirable créature preſſe-t-elle ſa deſtinée? Pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle eſt abſolument dépendante? Pourquoi ſouhaiter, devant moi, de n'avoir jamais quitté la maiſon de ſon pere? Pourquoi me refuſer ſa compagnie, juſqu'à me faire perdre patience & me mettre dans le cas d'exciter ſon reſſentiment? Enfin, pourquoi, lorſqu'elle eſt offenſée, porte-t-elle ſon indignation au plus haut point où jamais une beauté mépriſante, dans le fort de ſon pouvoir & de ſon orgueil, ait pu la porter?

Trouves-tu que dans ſa ſituation il y ait de la prudence à me dire, & à me répéter,

„ que d'heure en heure elle eſt plus mécon-
„ tente & d'elle-même & de moi ; que je
„ ne ſuis pas de ces hommes qui gagnent à
„ être mieux connus ; (cette hardieſſe,
„ Belford, te plairoit-elle dans la bouche
„ d'une captive ?) qu'un mauvais ſort l'a
„ jettée dans ma compagnie ; que ſi je la
„ crois digne des chagrins que je lui donne,
„ je dois m'applaudir des artifices par leſ-
„ quels j'ai précipité une perſonne ſi extraor-
„ dinaire dans le plus grand excès de folie :
„ qu'elle ne ſe pardonnera jamais à elle-
„ même de s'être rendue à la porte du jardin,
„ ni à moi de l'avoir forcée de me ſuivre (ce
„ ſont ſes propres termes) ; qu'elle veut
„ prendre ſoin d'elle-même ; que mon ab-
„ ſence lui rendra la maiſon de Madame
„ Sorlings plus agréable ; & que je puis aller
„ à Berks, à Londres, ou dans tout autre
„ lieu, au Diable, je ſuppoſe, où elle
„ m'envoie de tout ſon cœur ! „

Qu'elle entend mal ſes intérêts ! Tenir ce langage à un eſprit auſſi vindicatif que le mien ! A un libertin, tel qu'elle me croit ! au pouvoir duquel elle eſt actuellement ! J'étois indéterminé, comme tu ſais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi ſon penchant pourroit la conduite, & quelles ſeroient mes propres inclinations. Tu vois comment les ſiennes ſe déclarent. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes ? Ses fautes n'étoient-elles pas en aſſez grand nombre ? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arriere ?

Je veux examiner cette grande affaire à tête repoſée, & je t'informerai du réſultat.

Si tu ſavois, ſi tu pouvois voir quel vil eſclave elle a fait de moi! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*; mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour; qui lui faiſoient connoître que je ne pouvois vivre hors de ſa préſence. Elle s'en eſt vengée néanmoins. Elle a pris plaiſir à me mortifier. Elle m'a traitée avec un dédain.... par ma foi, Belford, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défenſe. J'ai honte de te dire à quel ſot elle m'a fait reſſembler; mais dans un autre lieu, où je ne déſeſpere pas encore de la conduire, & dans d'autres circonſtances, j'aurois pu ſur le champ humilier ſon orgueil.

C'eſt donc à ce temps, où je compte qu'elle ne ſera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, & l'eſſai de mes grandes inventions; tantôt humble, tantôt fier; tantôt attendant, ou demandant; tantôt me réduiſant à la complaiſance & à la ſoumiſſion; juſqu'à ce qu'elle ſoit fatiguée de la réſiſtance. Je t'en dis aſſez. Je pourrai m'expliquer davantage, à meſure que je me confirmerai dans mes deſſeins. Si je la vois obſtinée à faire revivre ſes mécontentements; ..... ſi ſes hauteurs, ... mais briſons. Ce n'eſt pas encore le temps des menaces.

LETTRE XCVI.

M. LOVELACE, au même.

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurai beſoin que de patience pour arriver au pouvoir ſuprême? Qu'aurons-nous à dire ſi toutes ces plaintes d'une réputation bleſſée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces reſſentiments qui ne s'éteindront jamais; ces ordres chagrins de m'éloigner, ne ſignifient que le mariage; & ſi la véritable cauſe de tant de pétulance & d'inquiétude n'eſt que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article.

Il m'étoit arrivé une fois de l'effleurer: mais je m'étois cru obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon ſujet auſſi-tôt qu'on s'étoit apperçu de mon intention; dans la crainte qu'on ne me reprochât d'abuſer des circonſtances, ſurtout après la défenſe qu'on m'avoit faite de remuer cette corde ſans avoir donné des preuves de ma réformation, & ſans avoir tenté une réconciliation avec les Harloves: Aujourd'hui que je me vois maltraité, injurié, & ſi fortement preſſé de la quitter, qu'il ne me reſte aucun prétexte pour la retenir s'il lui prenoit envie de m'échapper; ſans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourroit ſe jetter ſous quelqu'autre protection, ou retourner peut-être

au

au château d'*Harlove* & ſe livrer à *Solmes*; j'ai parlé ouvertement, & j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, & même avec un air d'embarras, (de peur qu'elle n'en fût offenſée, *Belford*) des raiſons qui devoient la faire conſentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ſes regards baiſſés, ſon ſilence accompagné d'un tremblement de levres, & l'éclat redoublé de ſon teint, m'ont appris éloquemment que l'offenſe n'étoit pas mortelle!

Charmante créature, ai-je dit en moi-même, (garde-toi, *Belford*, de découvrir mon triomphe à d'autres perſonnes de ce ſexe) en ſuis-je donc ſi-tôt à ce point? Suis-je déjà maître de la deſtinée *de Clariſſe Harlove?* Suis-je déjà cet homme réformé, que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement? Eſt-ce ainſi que plus vous me connoiſſez, moins vous trouvez de raiſons de prendre du goût pour moi? Et comment l'art entre-t-il dans un eſprit ſi céleſte? Me bannir, inſiſter ſi rigoureuſement ſur mon abſence, dans la vue de m'approcher plus près de vous & de rendre apparemment le plaiſir plus cher? Vos petites ruſes juſtifient merveilleuſement les miennes, & m'excitent à déployer ſur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en ſuppoſant même, que vos délits ſoient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance

que vous avez eue à partir avec moi ; dans une crise, où votre départ étoit nécessaire pour éviter un engagement forcé avec un misérable, que vous devez haïr si vous rendez plus de justice à votre mérite qu'au mien.

Je suis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne sont pas au dessous de vous pour le rang, quoique je n'en connoisse point dont le mérite soit égal au vôtre. Deviendrois-je le mari d'une femme, qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans son estime? Non, mon très-cher amour. J'ai tant de respect pour vos saintes loix, que je ne puis souffrir qu'elles soient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence & votre rougeur suffisent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de l'inquiétude sur vos motifs ; c'est-à-dire, du doute, si c'est amour ou nécessité qui vous inspire cette condescendance.

Sur ces principes, *Belford*, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer son silence comme une marque de mécontentement? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portoit à la croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon respect seroit inviolable pour ses volontés, & que je lui prouverois par toute ma conduite qu'un véritable amour craint toujours de déplaire & d'offenser.

Et qu'a-t-elle pû répondre? Je m'imagine, *Belford*, que c'est ta demande.

Répondre? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, incertaine, autant que j'en ai pu juger, si sa colere devoit tomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'est tournée, comme pour cacher une larme qui lui échappoit malgré elle: elle a poussé un soupir, diviſé en trois ou quatre parties; chacune avec la force qu'il falloit pour se faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer: & sortant enfin, elle m'a laissé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compassion. Les forces ne sont-elles pas égales? L'avantage n'est-il pas même de son côté? Ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour? N'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer que sa haine pour *Solmes* ne venoit d'aucune considération pour moi? Et que dois-je penser du chagrin qu'elle ressent de se voir hors de ses atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du jardin!

Songes-tu quel seroit le triomphe des orgueilleux *Harlove*, si je prenois le parti de l'épouser à présent? Une famille inférieure à la mienne! Nul d'entr'eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle! Un bien considérable, dans lequel je sais me renfermer pour éviter toutes sortes d'obligations & de dépendances! Des espérances si relevées! Ma personne, mes talents, qui ne sont pas mépriſables, assurément, & qui n'ont obtenu que le mépris des *Harlove*! obligé de

rendre des soins furtifs à leur fille, tandis que deux maisons des plus considérables du royaume me faisoient des propositions auxquelles je fermois l'oreille, soit pour l'amour d'elle; soit parce que détestant d'ailleurs le mariage, je suis résolu de n'avoir jamais d'autre femme: me voir forcé de la dérober, non-seulement à eux, mais à elle-même. Et ne faut-il pas que je me réduise encore à implorer le pardon de sa famille? à demander d'être reconnu pour le fils d'un sombre tyran, qui n'a que ses richesses à vanter; pour le frere d'un misérable, qui a conçu contre moi une haine immortelle; & d'une sœur indigne de mon attention (sans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, & sûrement avec mille fois moins de peine que de sa sœur, qu'elle a barbarement outragée;) enfin pour le neveu de deux oncles, qui n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquise, en prendroient droit de m'insulter, ou voudroient me voir rampant dans l'attente de leur faveur? Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendants, qui n'en est pas assurément le plus méprisable, s'abaisse, rampe, baise la poussiere, pour devenir *l'esclave d'une femme!*

Je reprendrai tantôt la plume.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE LXXXXVII.

M. LOVELACE, au même.

MAIS cette femme, n'eſt-ce pas la divine *Clariſſe ?* (ſupprimons le nom d'*Harlove*, que je mépriſe dans tout autre qu'elle.) N'eſt-ce pas ſur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces ? Si la vertu eſt la véritable nobleſſe, que *Clariſſe* eſt ennoblie par la ſienne ! & qu'une alliance avec elle ſeroit capable auſſi d'ennoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle eſt ſortie, & qu'elle préfere à moi !

Cependant, marchons la ſonde en main. N'y a-t-il rien eu de répréhenſible juſqu'à préſent dans elle-même ! & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions ſur le paſſé ne me rendront-elles pas malheureux, auſſi-tôt que la nouveauté ſera dépouillée de ſes charmes, & que je ſerai en poſſeſſion du bonheur où j'aſpire ? Un libertin, capable de délicateſſe, la pouſſe plus loin que les autres hommes. Comme il eſt rare qu'il trouve les réſiſtances de la vertu dans les femmes avec leſquelles il ſe lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui réſiſte à la perſévérance d'un amant, lorſqu'il ſait proportionner l'attaque aux inclinations : c'eſt-là comme tu ſais, le premier article du *ſymbole* des libertins.

Eh quoi ; *Lovelace ?* t'entends-je demander avec surprise : peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes ! Doutes-tu de la vertu de *Clarisse ?*

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour : ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil ? De qui est-elle fille ? De quel sexe est-elle ? Si *Clarisse* est impeccable, d'où lui vient son privilege ? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abattu ? Connois-tu des hommes ou des femmes, qui soient capables de résister à l'infortune & à l'humiliation ? Humilie particuliérement une femme ; & tu verras, avec très-peu d'exceptions, que l'abaissement passe jusqu'à l'ame. *Miss Clarisse Harlove* est-elle donc le modele de la vertu ? Est-ce la vertu même ? Tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on ; tous ceux qui la connoissent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'est-à-dire, que le bruit commun est en sa faveur ! Mais le bruit commun établit-il la vertu ? La sienne est-elle éprouvée ? Où est l'audacieux qui ait osé mettre la vertu de *Clarisse* à l'épreuve ?

Je t'ai dit, *Belford*, que je voulois raisonner avec moi-même ; & je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être apperçu. Poussons-la jusqu'à la rigueur.

Je sais que tout ce qui m'est échappé jusqu'ici, & tout ce qui va sortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant; mais en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure & triomphante? Ecartons pour un moment toutes les considérations qui peuvent naître d'une foiblesse; à laquelle quelques-uns donneroient assez mal à propos le nom de *gratitude*, & qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévere épreuve; dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe, que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme; ce qu'on attend d'elles; &, si elles ont à faire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse, si tu veux) combien elles doivent apporter de soin, par une conduite réguliere & constante, à ne pas lui donner occasion de juger désavantageusement de leur caractere par des faveurs hazardées, qui seront toujours traitées de foiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme? & ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, *Belford*, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait, encore une fois, puisque je suis

tombé sur cette importante question : savoir, si je dois prendre une femme ; & si ce doit être une femme de la premiere ou de la seconde main ? L'examen sera de bonne foi. Je rendrai, à cette chere personne, non-seulement une sévere, mais une généreuse justice ; car mon dessein est de la juger par ses propres regles, aussi-bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi ; c'est-à-dire, avec un homme d'un caractere fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, & qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : Quels ont été ses motifs pour cette correspondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnables, pourquoi se les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? L'a-t-elle été d'y persister ? N'importe qui étoit le Tentateur ou quelle étoit la tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son pere ? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eut-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle ? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse ? Qu'en ai-je dû penser dans le temps ? Quelles espérances en ai-je dû concevoir ?

On dira que la principale vue étoit de prévenir des accidents redoutables, entre ſes proches & l'homme qu'ils inſultoient de concert.

Fort bien ; mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la ſûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes ? D'ailleurs la fameuſe rencontre n'étoit-elle pas arrivée ? Une perſonne de vertu devoit-elle connoître des raiſons aſſez fortes, pour la faire paſſer ſur un devoir évident, ſur-tout lorſqu'il n'étoit queſtion que de prévenir un mal incertain ?

Je crois t'entendre encore : quoi *Lovelace !* c'eſt le tentateur qui devient aujourd'hui l'accuſateur !

Non, mon ami ; je n'accuſe perſonne. Je ne fais que raiſonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je juſtifie & je révere cette fille divine. Mais laiſſe-moi chercher néanmoins ſi c'eſt à la vérité qu'elle doit ſa juſtification, ou à ma *foibleſſe*, qui eſt le véritable nom de l'amour.

Lui ſuppoſerons-nous un autre motif ? Ce ſera, ſi tu veux, l'amour ; motif que tout l'univers jugera excuſable, non parce qu'il le penſe, pour te le dire en paſſant, mais parce que tout l'univers ſent qu'il peut être égaré par cette fatale paſſion.

Que ce ſoit donc l'amour. Mais l'amour de qui !

D'un *Lovelace*, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un *Lovelace* au monde ? Combien de *Lovelace* peuvent avoir ſenti

l'impreſſion d'une ſi charmante figure, & de tant d'admirables qualités ? C'eſt ſa réputation qui a commencé ma défaite ; c'eſt ſa beauté & l'excellence de ſon eſprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce ſont toutes ces forces enſemble, qui forment un lien comme invincible, & qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il eſt donc vrai qu'il ſe trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché ſous ſon ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou ſi tu veux de l'orgueil ?

Que réſulte-t-il ? la divine *Clariſſe* ſeroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle ſeroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement : & s'il y a de la vérité dans ces trois ſuppoſitions, la divine *Clariſſe* ne ſeroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuſer un amant tel que le ſien ; le faire trembler, lui qui s'eſt fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter ſi elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde ; & n'avoir pas eu ſur elle-même un juſte empire, dans des occaſions qu'elle croit de la plus haute importance pour ſon honneur ? (Tu vois *Belford*, que je la juge

par ſes propres idées.) Mais s'être laiſſée *piquer* par l'injuſtice d'autrui, juſqu'à promettre d'abandonner la maiſon de ſon pere, & de partir avec un homme dont elle connoiſſoit le caractere; en ſtipulant même de faire dépendre ſon mariage de pluſieurs ſuppoſitions éloignées & ſans vraiſemblance! Quand le ſujet de ſes plaintes auroit été capable de juſtifier toute autre femme, une *Clariſſe* devoit-elle ouvrir l'entrée de ſon cœur à des reſſentiments, dont elle ſe condamne aujourd'hui d'avoir été ſi touchée?

Mais voyons cette chere créature qui prend la réſolution de révoquer ſa promeſſe; qui ne s'en détermine pas moins à ſe trouver au rendez-vous avec ſon amant, homme dont elle connoît la hardieſſe & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la diſpoſition de recueillir le fruit de ſes ſervices, c'eſt-à-dire, réſolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enleve actuellement, & qui en devient le maître abſolu. Ne peut-il pas ſe trouver, je le répére, d'autres *Lovelaces*, d'autres mortels audacieux & conſtants qui lui reſſemblent; quoiqu'ils puiſſent ne pas conduire tout-à-fait leur deſſein par les mêmes voies!

Eſt-il donc vrai qu'une *Clariſſe* ait été fragile, ſuivant ſes propres regles! fragile ſur des points de cette importance! & ne ſe peut-il pas qu'elle le devienne encore

plus, qu'elle le ſoit ſur le plus grand point, vers lequel toutes ſes autres fragilités ſemblent l'acheminer naturellement ?

Ne me dis pas que pour nous comme pour ce ſexe, la vertu eſt une faveur du ciel ; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir ſur ſes ſens : & ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuſe aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puiſſent être ſoupçonnées ? Vains arguments, puiſque les fautes d'une femme ſont plus injurieuſes pour ſon mari, que celles d'un mari ne le ſont pour ſa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux déſordre les premieres jetteroient dans la ſucceſſion des familles ? Le crime ne ſauroit être égal. D'ailleurs j'ai lu quelque part que la femme eſt faite pour l'homme : cette dépendance entraîne une obligation plus indiſpenſable à la vertu.

Toi, *Lovelace !* (me dirois-tu peut-être, ſi je te connoiſſois moins.) Toi, demander tant de perfection dans une femme !

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand Céſar ! ſais-tu qu'il répudia ſa femme, ſur un ſimple ſoupçon ? Céſar étoit auſſi libertin que *Lovelace*, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme, qui ait tant approché que ma *Clariſſe* de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle con-

damne elle-même? des démarches, dont le public & sa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ses plus chers parents, ne veulent pas lui pardonner? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentimens. Les persécutions & les tentations ne font-elles pas l'épreuve des ames vertueuses! Il n'y a point d'obstacles ni de ressentiments, qui autorisent la vertu à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu que celui qui a pu la mener si loin ne soit pas encouragé, par le succès, à marcher en avant? Il n'est question que d'un essai, *Belford*. Qui s'alarmera d'un essai, pour une femme toute divine? Tu sais que je me suis quelquefois plû à faire des essais, sur de jeunes personnes de mérite & d'un assez beau nom. C'est une chose étrange, que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-temps pour épuiser mon invention. J'en ai tiré des conclusions fâcheuses; & si je n'en découvre aucune dont la vertu soit incorruptible, tu vois que je serai en état de prêter serment contre tout le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est celle, qui connoissant *Clarisse*, ne mît pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espece? Que celle qui le refuseroit s'avance, & soutienne l'engagement à sa place.

Je t'assure, cher ami, que j'ai des idées

prodigieusement hautes de la vertu, comme de toutes les graces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractere.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier pere à de rudes épreuves; & c'est à la conduite que ce bon homme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réparation de son honneur & les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis?

Renauld, dans l'*Arioste*, éloigna de lui la coupe du Chevalier *Mantuan*, sans vouloir tenter l'expérience. (*) L'Auteur lui prête de fort bonnes raisons. „ Pourquoi „ chercherois-je ce que je ferois au déses„ poir de trouver? Ma femme est d'un sexe „ fragile. Je ne puis avoir meilleure opi„ nion d'elle. Si je trouve des raisons de „ l'estimer moins, la disgrace sera pour „ moi-même. „ Mais Renauld n'eût pas refusé de mettre la Dame à l'épreuve avant qu'elle eût été sa femme, & lorsqu'il auroit pu tirer avantage de ses lumieres.

Pour moi, je n'aurois pas rejetté la coupe, quoique marié; n'eût-ce été que pour

(*) Voyez Roland le furieux. Liv. 43.

me confirmer dans la bonne opinion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chere moitié. J'aurois voulu ſavoir ſi j'avois une colombe ou un ſerpent dans mon ſein.

En un mot, que penſer d'une vertu qui redouteroit les épreuves; & par conſéquent d'une femme qui voudroit les éviter? Je conclus que pour établir parfaitement l'honneur d'une ſi excellente créature, il eſt néceſſaire qu'elle ſoit éprouvée: & par qui, ſi ce n'eſt par celui qu'elle accuſe de l'avoir déjà fait mollir ſur des points de moindre importance? Son propre intérêt le demande? Non-ſeulement parce qu'il a déjà fait quelque impreſſion ſur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire préſumer qu'elle ſera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que ſa ſituation préſente eſt un peu à ſon déſavantage; mais la victoire lui en ſera plus glorieuſe.

Ajoutons qu'une ſeule épreuve ne ſuffiroit pas; pourquoi? Parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi ſans doute auſſi. Les femmes, diras-tu, ne paſſeroient pas mal leur temps, ſi tous les hommes s'aviſoient de les mettre à l'épreuve. Mais, *Belford*, ce n'eſt pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne ſuis pas ami du libertinage dans autrui; excepté dans toi & tes camarades. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuſe diſcuſſion: „ Les petites fripon-

„ nes, qui n'ont pas de goût pour l'épreu-
„ ve, doivent faire un choix qui réponde
„ à leurs dispositions. Elles doivent hono-
„ rer de la préférence de bons & sages mâ-
„ les, qui ne sont point accoutumés à la
„ ruse; qui les prendront sur le pied qu'el-
„ les se donnent; & qui ne trouvant rien
„ d'absolument mauvais dans eux-mêmes,
„ ne se portent pas aisément à soupçonner
„ les autres „.

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la belle, si la victoire ne se range pas sous ses étendards? Que veux-tu? Une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour toujours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir, pour un ennemi du mariage, de vivre avec une fille du mérite de *Clarisse*, sans cette incommode formalité qui oblige les femmes à changer réellement de nom, & qui entraîne tant d'autres sujets de dégoût!

Mais si *Clarisse* est toujours divine, si *Clarisse* sort glorieuse de l'épreuve!

Eh bien! je l'épouserai alors, n'en doute pas. Je benirai mon étoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? Ne me refusera-t-elle pas peut-être.... Non, non *Belford*. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles

à faire valoir. Ma réſolution n'eſt-elle pas *juſtifiée* par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même ? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation ?

Finiſſons cette grave & éloquente lettre. Toi-même, que je ſuppoſe dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit ſur mon eſprit, pour me perſuader de courber la tête ſous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter ſi je pourrai la réduire au rang des mortelles ; d'eſſayer, ſi dans cette fleur de jeuneſſe, avec tant de charmes, avec une ſanté ſi parfaite, elle eſt véritablement inflexible, & ſupérieure aux foibleſſes de la nature ?

Je veux commencer à la premiere occaſion. Je veillerai ſur tous ſes pas ; j'obſerverai chaque moment, pour ſaiſir celui que je cherche, d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui ſe préſente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si *Clariſſe* eſt une femme, ſi *Clariſſe* m'aime, je la ſurprendrai une fois en défaut. L'amour eſt un traître pour ceux qui le logent. L'amour au dedans, *Lovelace* au dehors : elle ſera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, ſi je ne ſors pas victorieux.

A préſent, *Belford*, tu es informé de mes

desseins, *Clarisse* est à moi, elle m'appartiendra plus encore. Quoique le mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je ne puis être son vainqueur autrement? Si je manque de succès, sa gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, & ma confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *cabale* (*) est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation, & si je puis conduire la Belle à Londres, quelqu'une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

(*) Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.

LETTRE XCVIII.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

(En réponse aux lettres 8 & 14.)

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chere amie, sur les petits différents qui

s'élevent entre ma mere & moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mere ne m'avoit pas pour exercer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur un autre: & moi, ne suis-je pas une fille très-bizarre? Otez-nous cette occasion, il nous en renaîtroit mille pour une. Vous m'avez souvent entendu dire que c'est une ancienne habitude entre nous: & vous ne le savez que de moi-même; car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'instruction & de douceur, qui fait nécessairement impression sur un caractere généreux. La méthode de ma mere est différente: „ Je „ le veux. Je vous l'ordonne: entendez-„ vous, Ne sais-je pas mieux que vous ce „ qui vous convient? Je ne souffrirai point „ qu'on me désoblige. „ Quel moyen, pour une fille un peu formée, de soutenir continuellement ce langage, & de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéissance!

Ne me conseillez pas, ma chere, d'obéir à ma mere lorsqu'elle m'interdit toute correspondance avec vous. Cette défense n'est pas raisonnable, & je suis sûre que ce n'est pas son propre jugement qu'elle consulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les visites sont plus fréquentes que jamais, poussé par votre frere & votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de

vous, la bouche de ma mere eſt une eſpece de porte-voix, par lequel ils ſe font entendre. Encore une fois, cette défenſe ne peut venir de ſon cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger pour une fille de mon âge, d'écrire à une perſonne de ſon ſexe? Que le chagrin & l'inquiétude ne vous cauſent pas trop d'abattement, ma très-chere amie, & ne vous faſſent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous ſervir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occaſions, & pour vous écrire & malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne ſoient pas remplies non plus de reproches & d'accuſations contre vous-même. C'eſt une injuſtice. Je ſouhaiterois que votre Anne *Hovve*, qui n'a pas quitté la maiſon de ſa mére, fût auſſi bonne de la moitié que *Miſs Clariſſe Harlove*, qu'on a chaſſée de celle de ſon pere.

Je ne dirai rien de votre lettre à *Bella*, juſqu'à ce que j'en aie vu les effets. Vous eſpérez, dites-vous, malgré mes craintes, qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je ſuis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conſeil s'eſt aſſemblé à l'occaſion de votre lettre; & que votre mere, la ſeule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppoſitions qu'elle n'a pu vaincre. Ainſi j'exige abſolument que vous acceptiez mes offres; & que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'eſpoir d'une réconciliation, qu'il vous faſſe négliger l'occaſion de vous aſſurer d'un protecteur, tel que ſeroit votre *Lovelace*, avec la qualité de mari. Je m'imagine du moins, que ſi vous aviez quelque inſulte à craindre alors, ce ne ſeroit que de lui. Quelles peuvent être ſes vues, lorſqu'il laiſſe échapper des circonſtances, dont on ne ſauroit le ſoupçonner de n'avoir pas connu le prix? Ce n'eſt pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre ſilence & votre rougeur, lorſque cet inſenſé s'eſt retranché dans ſa ſoumiſſion pour des loix que vous lui avez impoſées dans une autre ſituation. Mais, comme je le diſois quelques lignes plus haut, vous inſpirez réellement de la crainte.... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma derniere lettre; le rôle que vous avez à ſoutenir eſt extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais quand l'amant eſt exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il eſt naturellement fier & inſolent. Je ne ſais ſi vous ne devriez pas engager ſon orgueil, qu'il nomme ſon honneur; & s'il n'eſt pas à propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez vous, & d'autres plaintes fuſſent ſupprimés. Que ſervent les regrets, ma chere? Il ne les ſupportera point; vous ne devez pas eſpérer qu'il les ſupporte.

Cependant mon propre orgueil eſt mortellement bleſſé, qu'un miſérable de ce ſexe puiſſe obtenir cette eſpece de triomphe ſur une perſonne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorſque la douceur eſt convenable; tant de fermeté, lorſque la fermeté eſt néceſſaire; quelle grandeur d'ame!

Mais je ſuis portée à juger que dans les circonſtances où vous êtes, un peu de réſerve & de politique ne ſeroit pas d'un mauvais uſage. L'humilité, dont il paroît ſe revêtir lorſqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui eſt pas naturelle. Je me le repréſente, héſitant, décontenancé, comme vous le peignez, ſous la ſupériorité de vos corrections. Mais *Lovelace* n'eſt rien moins qu'un ſot. Ne vous expoſez point au mêlange du reſſentiment & de l'amour.

Vous êtes très-ſérieuſe, ma chere, dans la premiere de vos deux lettres, ſur ce qui touche M. *Hickman* & ma mere. A l'égard de ma mere, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne ſommes pas toujours bien enſemble, dans d'autres temps nous ne ſommes pas trop mal. Auſſi long-temps que je ſuis capable de la faire ſourire, au milieu de ſes plus grands accès d'humeur, (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher) c'eſt un fort bon ſigne; un ſigne que ſa colere n'eſt pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-temps. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adreſſe à

ſon favori, met toujours l'un en extaſe & rend l'autre d'une humeur ſupportable. Mais votre ſituation me pénétre le cœur; &, malgré ma légéreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne ceſſera qu'avec l'incertitude de votre ſort; ſur-tout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection, qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la néceſſité.

ANNE HOVVE.

LETTRE XCIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOVVE.

VOus me répétez, ma chere, que mes habits, & la petite ſomme que j'ai laiſſée derriere moi, ne me ſeront point envoyés. Cependant l'eſpérance ne m'abandonne point encore. La plaie eſt récente. Lorſque leurs paſſions viendront à ſe refroidir, ils conſidéreront les choſes d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec une avocate, telle que ma chere & mon excellente mere? Charmante indulgence! Hélas! que mon cœur a ſaigné, & qu'il ſaigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte ſur une réconciliation! Non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les

obſtacles. Mais puis-je empêcher que ce ne ſoit le plus cher de mes deſirs? A l'égard de cet homme, que puis-je de plus? Quand je ſerois diſpoſée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas abſolument de moi.

Vous dites qu'il eſt fier & inſolent. Il l'eſt ſans doute. Mais votre opinion peut-elle être, qu'il ſe propoſe jamais de me réduire au niveau de ſon orgueil? Et qu'entendez-vous, ma chere amie, lorſque vous me conſeillez d'*écarter un peu plus le voile?* Il me ſemble, en vérité, que je n'en ai jamais eu. Je vous aſſure hardiment que ſi j'apperçois dans M. *Lovelace* quelque apparence qui reſſemble au deſſein de m'humilier, ſon inſolence ne me fera jamais découvrir une foibleſſe indigne de votre amitié; c'eſt-à-dire, également indigne & de moi & de mon ancien caractere.

Mais, comme je ſuis ſans autre protection que la ſienne, je ne le crois pas capable d'abuſer de ma ſituation. S'il a ſouffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuſe, s'il lui plaît, ſon propre caractere, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frere. Je ne lui ai pas caché là-deſſus mes ſentiments. D'ailleurs, me ſuis-je jamais engagée avec lui par quelque promeſſe? Mon affection s'eſt-elle jamais déclarée pour lui? Ai-je jamais deſiré la continuation de ſes ſoins? Si la violence de mon frere n'avoit

pas

précipité les choſes dans l'origine, n'eſt-il pas fort vraiſemblable que mon indifférence auroit rebuté cet eſprit fier, & l'auroit fait retourner à Londres, qui eſt ſa demeure ordinaire? Alors toutes ſes eſpérances & ſes prétentions ſe ſeroient évanouies, parce qu'il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de ſon départ auroit fini notre correſpondance; &, croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, ſans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, inſenſée que j'étois! & nullement pour le mien. Penſez-vous, & peut-il penſer lui-même, que cette correſpondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que paſſagere, & ſur laquelle vous ſavez que ma mere fermoit les yeux, eût abouti à cette malheureuſe fin, ſi je n'avois été pouſſée d'un côté & trompée de l'autre? Quand vous me ſuppoſeriez dans ſa dépendance abſolue, quel prétexte auroit-il pour ſe venger ſur moi des fautes d'autrui, dont il eſt certain d'ailleurs qu'il a ſouffert moins que moi? Non, chere Miſs Hovve, il n'eſt pas poſſible qu'il me donne ſujet de craindre de lui tant de noirceur & ſi peu de généroſité.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différents qui s'élevent entre votre mere & vous. Puis-je n'en être pas fort touchée, lorſqu'ils s'élevent à mon occaſion? Et n'eſt-ce pas un ſurcroît de douleur, qu'ils ſoient ſuſcités par mon oncle & par mes autres parents? Mais ſouffrez que j'obſerve, avec trop d'affectation peut-être, pour les

circonſtances où je ſuis, que les plaintes modeſtes que vous faites de votre mere tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine : *Je le veux, je l'ordonne, je prétends être obéie*, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ſes volontés ?

J'obſerverai encore, par rapport à notre correſpondance qui vous paroît ſans danger avec une perſonne de votre ſexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me ſuis permiſe avec M. Lovelace. Mais ſi l'obéiſſance eſt un devoir, la faute conſiſte à le violer, quelles que puiſſent être les circonſtances. Ce ne ſera jamais une action louable de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il eſt vrai, au contraire, qu'elle merite d'être punie, vous voyez que je le ſuis ſévérement ; & c'eſt ſur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant, j'en demande pardon au ciel, mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis ſi contraire à mes intérêts ; & de bonne foi, je n'ai pas la force de le ſuivre moi-même ; mais s'il n'arrive point de changement dans mon ſort, je ferai là deſſus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conſeils ſur la conduite que je dois tenir avec mon hôte ; & j'eſſayerai peut-être de m'y conformer, à l'exception de la politique, qui ne ſera jamais, ma très-chere Miſs Howe, le caractere ni le rôle de votre ſincere & fidelle amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE C.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

VOus ne ſauriez douter, ma chere Miſs Howe, que les circonſtances de ma fuite, & les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'aient laiſſé de cruelles inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la ſeule penſée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité! Chaque fois qu'il s'eſt préſenté à mes yeux, mon indignation s'eſt réveillée avec cette idée; d'autant plus que j'ai cru remarquer ſur ſon viſage une ſorte de triomphe, qui me reprochoit ma crédulité & ma foibleſſe. Peut-être n'eſt-ce au fond que la même vivacité & le même air d'enjouement, qu'il porte naturellement dans ſa phyſionomie.

J'étois réſolue de m'expliquer avec lui ſur cet important article, la premiere fois que je me ſentirois aſſez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de l'artifice, qui me piquoit exceſſivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des excuſes & des évaſions qui devoient m'irriter encore plus; & s'il déſavouoit mes ſoupçons, je prévoyois que ſon déſaveu me laiſſeroit des doutes, qui nourriroient mon inquiétude, & qui augmenteroient

mes dégoûts & mes ressentiments à la moindre offense.

L'occasion que je desirois s'est présentée, & je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour, dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrace; & m'accusant de je ne sais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que son chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin, il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occasion de reconnoître ses fautes & de les corriger; ou celle de justifier sa conduite, & de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement: Eh bien, M. Lovelace, je vais m'ouvrir avec une franchise qui convient peut-être à mon caractere plus qu'au vôtre (il se flattoit que non, m'a-t-il dit,) & vous déclarer un soupçon qui me donne fort mauvaise opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

J'écoute, Mademoiselle, avec la plus vive attention.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous, aussi long-temps que la voix qui s'est fait entendre du jardin, & qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré

tant d'avantage, demeure ſans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi ſincérement le fond de cette circonſtance, & celui de vos intrigues avec ce vil Joſeph Leman. La bonne foi que vous aurez ſur ce point, ſera ma regle à l'avenir, pour juger de vos proteſtations.

Comptez, très-chere Clariſſe, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout ſans le moindre déguiſement. J'eſpere que la ſincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offenſant dans l'action.

„ Je ne connoiſſois pas ce Leman, & „ j'aurois dédaigné l'infame méthode de „ corrompre les domeſtiques d'autrui pour „ découvrir les ſecrets d'une famille, ſi je „ n'avois pas été informé qu'il s'efforçoit „ d'engager un de mes gens à lui rendre „ compte de tous mes mouvements & de „ toutes mes intrigues ſuppoſées; en un mot, „ de toutes les actions de ma vie privée. Ses „ motifs ne demandoient pas d'éclairciſſe- „ ment. J'ordonnai à mon valet de cham- „ bre, car c'étoit à lui-même que les offres „ étoient adreſſées, de me faire entendre la „ premiere converſation qu'il auroit avec „ lui; & prenant le moment où j'entendis „ propoſer une ſomme aſſez conſidérable „ pour une information qu'on demandoit „ particuliérement, avec promeſſe d'une „ récompenſe encore plus forte après le „ ſervice; je me préſentai bruſquement, „ j'affectai de faire beaucoup de bruit; & „ demandant un couteau pour couper les

„ oreilles du traître, dont je tenois déjà
„ l'une, dans la vue, lui dis-je, d'en faire
„ un préſent à ceux qui l'employoient, je le
„ forçai d'apprendre leur nom.

„ Votre frere, Mademoiſelle, & votre
„ oncle Antonin, furent les deux perſonnes
„ qu'il nomma.

„ Il ne me fut pas difficile, après lui avoir
„ fait grace, en lui repréſentant l'énormité
„ de ſon entrepriſe & mes honorables inten-
„ tions, de l'engager dans mes intérêts par
„ l'eſpoir d'une groſſe récompenſe, ſur-tout
„ lorſque je lui eus fait concevoir qu'il pou-
„ voit conſerver en même-temps la faveur
„ de votre frere & de votre oncle, & que je
„ ne deſirois ſes ſervices que par rapport à
„ vous & à moi, pour nous garantir des
„ effets d'une mauvaiſe volonté, dans
„ laquelle il me confeſſa que lui & vos
„ autres domeſtiques trouvoient beaucoup
„ d'injuſtice.

„ C'eſt par cette voie, je vous l'avoue,
„ Mademoiſelle, que j'ai ſouvent fait tour-
„ ner ſes maîtres ſur le pivot que je tenois à
„ la main, ſans qu'ils aient pu s'en défier.
„ Mon agent, qui ne ceſſe pas de ſe donner
„ pour honnête homme, & qui me rappelle
„ toujours à ſa conſcience, s'eſt trouvé
„ d'autant plus à l'aiſe que je l'ai aſſuré
„ continuellement de la droiture de mes
„ vues, & qu'il a reconnu par lui-même que
„ ſes ſoins avoient prévenu plus d'un
„ fâcheux accident.

„ Ce qui a ſervi encore à me les rendre

„ plus agréables, permettez que je le recon-
„ noiſſe devant vous, Mademoiſelle, c'eſt
„ que ſans votre participation, ils vous ont
„ procuré conſtamment la liberté d'aller au
„ jardin & au bûcher, qu'on ne vous auroit
„ peut-être pas laiſſée ſi long-temps. Il s'étoit
„ chargé auprès de la famille, d'obſerver
„ toutes vos démarches; & ſon attention
„ étoit d'autant plus empreſſée, qu'elle ſer-
„ voit à écarter tous les autres domeſtiques.

Ainſi, ma chere, il ſe trouve que ſans le ſavoir, j'avois obligation moi-même à ce profond politique.

Je ſuis demeurée muette d'étonnnement. Il a continué.

„ A l'égard de l'autre circonſtance, qui
„ vous a fait prendre, Mademoiſelle, une
„ ſi mauvaiſe opinion de moi, je confeſſe
„ ingénument que votre réſolution de partir
„ m'étant un peu ſuſpecte, & la mienne
„ étant de ne rien épargner pour vous ſou-
„ tenir dans votre premiere idée, la crainte
„ de ne pas avoir aſſez de temps pour vous
„ faire goûter mes raiſons, m'avoit fait
„ ordonner à Leman d'éloigner tous ceux
„ qui ſe préſenteroient, & de ſe tenir lui-
„ même à peu de diſtance da la porte. „

Mais, Monſieur, ai-je interrompu, comment vous eſt-il arrivé de craindre que je ne changeaſſe de réſolution? Je vous avois écrit, à la vérité pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma lettre; & comme je m'étois réſervé le droit d'abandonner mon premier deſſein, avez-vous pu ſavoir ſi ma

famille ne s'étoit pas laissée fléchir, & si je n'avois pas de bonnes raisons pour demeurer.

„ Je serai sincere, Mademoiselle. Vous „ m'aviez fait espérer que, si vous changiez „ de résolution, vous m'accorderiez une „ entrevue, pour m'en apprendre les motifs. „ Je trouvai votre lettre; mais n'ignorant „ pas que vos amis étoient inébranlables „ dans leurs idées, & ne doutant pas néan„moins que vous ne m'écrivissiez pour sus„pendre votre résolution, & probablement „ pour éviter aussi l'entrevue, je pris le parti „ de laisser votre lettre, dans l'espérance „ de vous engager du moins à me voir; & „ n'étant pas venu sans quelque préparation, „ j'étois résolu, quelles que fussent vos nou„velles vues, de ne vous pas laisser retourner „ au château. Si j'eusse pris votre lettre, „ il auroit fallu s'en tenir à ces nouveaux „ ordres, du moins jusqu'à d'autres événe„ments; mais ne l'ayant pas reçue, & vous „ croyant bien persuadée que dans une „ situation si désespérée, j'étois capable de „ rendre une visite à vos amis, je comptai „ absolument sur l'entrevue que vous m'a„viez fait espérer. „

Méchant esprit que vous êtes! lui ai-je dit, c'est mon chagrin, de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si justes pour abuser de ma foiblesse. Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille?

Oui, Mademoiselle. J'avois quelques

„ amis prêts à m'accompagner ; & ſi les „ vôtres avoient refuſé de me voir & de „ m'entendre, je ſerois allé directement „ chez Solmes avec le même cortege. „

Qu'auriez-vous donc fait à M. Solmes ?

„ Pas le moindre mal, s'il nous eût reçus „ de bonne grace.

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçu de bonne grace, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait ? Cette queſtion a paru l'embarraſſer. Pas le moindre mal dans ſa perſonne, m'a-t-il répété. Je l'ai preſſé de s'expliquer mieux.

„ Si je lui permettois de le dire, il s'étoit „ propoſé ſeulement d'enlever ce pauvre „ miſérable, & de le tenir enfermé l'eſpace „ d'un ou deux mois. C'étoit une entrepriſe „ dont l'exécution étoit jurée, quelles qu'en „ puſſent être les ſuites. „

A-t-on jamais rien entendu de ſi horrible ! J'ai pouſſé un profond ſoupir, & je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.

„ J'avois ordonné à Leman de ſe tenir „ à peu de diſtance de la porte ; &, s'il „ entendoit quelque diſpute entre nous, ou „ s'il voyoit paroître quelqu'un dont l'arri- „ vée pût nous troubler, de pouſſer les cris „ que vous avez entendus ; & cela, dans la „ double vue de le mettre à couvert des „ ſoupçons de notre famille, & d'être averti „ qu'il étoit temps pour moi de vous enga- „ ger, s'il étoit poſſible, à partir ſuivant „ votre promeſſe. J'eſpere, Mademoiſelle,

„ que si vous considérez toutes les circonf-
„ tances & le danger où j'étois de vous
„ perdre sans retour, l'aveu que je vous fais
„ de cette invention, & de celle qui regarde
„ Solmes, ne m'attirera point votre haine.
„ Supposez que vos parents fussent arrivés,
„ comme nous pouvions nous y attendre tous
„ deux; n'aurois-je pas été le plus mépri-
„ sable de tous les hommes, si je vous avois
„ abandonnée aux insultes d'un frere & de
„ toute une famille, qui vous ont traitée si
„ cruellement, sans avoir le prétexte que
„ notre entrevue leur auroit fourni? „

Que d'horreurs! me suis-je écriée. Mais, Monsieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités; s'il est venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vu que Leman à la porte? Pourquoi nous a-t-il suivis seul, & à tant de distance?

Il est fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu, en mettant la main dans une de ses poches, & puis dans une autre.... J'espere que je ne l'ai pas jettée... Elle est peut-être dans l'habit que je portois hier. Je pensois peu qu'il seroit nécessaire de la produire.... Mais je suis bien aise d'en venir à la démonstration, quand l'occasion s'en présente.... Je puis être un étourdi.... Je puis être un négligent..... & je suis, en vérité, l'un & l'autre. Mais par rapport à vous, Mademoiselle, jamais un cœur ne fut plus sincere.

Il s'est levé là-dessus; & s'avançant vers la porte, il s'est fait apporter le dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a tiré une lettre

chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte : la voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joyeux.

Elle étoit datée lundi au soir, & de la main de Joseph Leman, „ qui lui demandoit „ pardon d'avoir crié trop tôt. La crainte „ d'être soupçonné lui avoit fait prendre le „ bruit d'un petit chien, qui le suit toujours „ & qui avoit traversé la charmille, pour le „ mouvement de quelqu'un de ses maîtres. „ Lorsqu'il s'étoit apperçu de son erreur, „ il avoit ouvert la porte avec sa propre „ clef ; & sortant avec précipitation, il „ avoit voulu lui apprendre que sa seule „ frayeur l'avoit fait crier. Mais bientôt, „ ajoutoit-il, plusieurs personnes de la mai- „ son avoient pris l'alarme ; & les recherches „ étoient commencées à son retour „ (*).

J'ai branlé la tête, après cette lecture. Ruses, ruses, ai-je dit ; c'est ce que je puis penser de plus favorable. Ah ! Monsieur Lovelace, que le ciel vous pardonne & qu'il aide à votre réformation ! Mais je ne vois que trop par votre propre récit, que vous êtes un homme rempli d'artifice.

„ L'amour, ma très-chere vie, est une „ ingénieuse passion. Nuit & jour j'ai mis „ ma stupide cervelle à la torture (quelle „ stupidité ! ai-je dit en moi-même) pour „ trouver le moyen de prévenir un odieux

(*) On a vu, dans une lettre de M. Lovelace, qu'il avoit promis à Leman de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

„ ſacrifice, & tous les malheurs qui ſeroient
„ venus à la ſuite. Si peu d'aſſurance de vo-
„ tre affection ! Une antipathie ſi injuſte de
„ la part de vos amis ! Un danger ſi preſſant
„ de vous perdre par cette double raiſon !
„ Je n'avois pas fermé l'œil depuis quinze
„ jours ; & je vous avoue, Mademoiſelle,
„ que ſi j'avois négligé quelque choſe pour
„ empêcher votre retour au château, je ne
„ me le ſerois pardonné de ma vie. „

Je ſuis revenue à me blâmer moi-même d'avoir conſenti à le voir ; & mes remords ſont juſtes ; car ſans cette malheureuſe entrevue, toutes ſes méditations de quinze jours ne lui auroient ſervi de rien ; & peut-être n'en ſerois-je pas moins échappée à M. Solmes.

Cependant, s'il eût exécuté la réſolution de ſe préſenter à ma famille, & s'il en eût reçu quelque inſulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir, à quels déſaſtres ne falloit-il pas s'attendre !

Mais que penſer de ce deſſein formé d'enlever le pauvre Solmes, & de le tenir priſonnier pendant deux mois ! O ma chere ! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au lieu de Solmes !

Je lui ai demandé s'il croyoit que des énormités de cette nature, & cette audace à braver les loix de la ſociété, puſſent demeurer impunies ?

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoiſſez, qu'il n'avoit eu que ce moyen pour arrêter la malice de ſes ennemis & pour me

garantir d'un mariage forcé : que ces entrepriſes déſeſpérées lui cauſoient peu de plaiſir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la perſonne de Solmes ; qu'il ſe ſeroit expoſé, ſans doute à la néceſſité de quitter ſon pays, du moins pour quelques années ; mais que s'il avoit été réduit à l'exil, parti d'ailleurs qu'il auroit embraſſé volontairement après avoir perdu l'eſpérance d'obtenir mon cœur, il ſe ſeroit procuré un compagnon de voyage, de ſon ſexe & de ma famille, auquel je ne penſois guere.

A-t-on jamais rien vu d'approchant ! Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frere !

Voilà donc, Monſieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif reſſentiment, l'uſage que vous faites de votre agent corrompu ?...

Mon agent, Mademoiſelle ! il eſt celui de votre frere comme le mien. Vous ſavez, par mes aveux ſinceres, qui a commencé la corruption. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que je me ſuis échappé à bien des choſes, en qualité de repréſailles, dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reſte à dire là-deſſus, M. Lovelace, c'eſt que ce miſérable agent à double face, ayant cauſé probablement de grands maux de part & d'autre, & paroiſſant continuer ſes viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel ſerpent ils nourriſſent dans leur ſein.

Oh ! par rapport à lui, Mademoiſelle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; le temps de ſes ſervices touche à ſa fin. Le coquin en

a tiré bon parti. Son deſſein n'eſt pas de vieillir dans ſa condition. Il eſt actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le ſommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la Betty de votre ſœur; & cela, par mon conſeil. Ils doivent ſe marier, lorſque Leman ſera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée ſoubrette, de toutes les inſolences que vous avez eſſuyées d'elle, & de l'en faire repentir juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Que de miſérables projets, Monſieur! Comment ne craignez-vous pas de trouver auſſi quelque vengeur, pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable? Je pardonne de tout mon cœur à Betty. Elle n'étoit point à moi; &, ſuivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéiſſance; avec plus de ſoumiſſion que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu; peut-être, ma chere, dans la vue de m'effrayer. „ Le „ décret étoit prononcé. Il falloit que Betty „ portât la peine de ſon inſolence; & ſi je „ croyois que Leman ne méritât pas moins „ d'être puni, il me promettoit que dans „ ſon plan, qui étoit double, l'un & l'autre „ auroient part à ſa vengeance. Le mari & „ la femme ne devoient pas ſouffrir ſépa- „ rément. „

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, Monſieur, lui

ai-je dit, avec quel homme je ſuis condamnée à vivre; & me retirant, je l'ai laiſſé dans un état, que j'aurois pris dans un autre, pour de l'embarras & de la confuſion.

LETTRE CI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à Miſs HOWE.

LA franchiſe avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorſque j'ai revu M. Lovelace, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ſes idées, pour ſes manieres, & pour ſes diſcours, paroiſſent l'avoir un peu rappellé à lui-même. Il veut tourner en plaiſanterie les menaces auxquelles il s'eſt échappé contre mon frere & M. Solmes. „ Il „a, dit-il, trop de ménagement à garder „dans ſa Patrie, pour s'abandonner à des „projets de vengeance, qui le mettroient „dans la néceſſité de la quitter. Il prétend „d'ailleurs, qu'il a permis à Leman de rapporter de lui mille choſes, qui n'ont & „qui ne peuvent avoir aucune vérité; dans „la ſeule intention de ſe rendre formidable „aux yeux de quelques perſonnes, & de „prévenir de grands déſordres par cette „voie. C'eſt un malheur pour lui d'avoir „quelque réputation d'eſprit & de vivacité; „on lui attribue ſouvent ce qu'il n'a pas dit „ou ce qu'il n'a pas fait, & plus encore: „on juge de lui ſur quelques diſcours

„ échappés, qu'il oublie, comme dans „ cette occasion, aussi-tôt qu'ils ont passé „ ses levres. „

Il se peut, ma chere, qu'il soit de bonne foi dans une partie de ses excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractere, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ses compagnons, tous riches, intrépides, & capables des entreprises dont j'ai le malheur d'être un exemple, me paroît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique est une autre de ses excuses. Je la trouve très-mauvaise. Que peut espérer une femme, d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation? Ces agréables libertins peuvent amuser une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut desirer la société pour tous les moments de la vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connoît aucune loi morale, dans le doute s'il daignera remplir de son côté les obligations conjugales, & la traiter du moins avec les égards de la politesse?

Avec ces principes, ma chere, avec ces réflexions, me jetter moi-même à la tête d'un homme.... Plût au ciel.... Mais que servent à présent les regrets! A quelle protection recourir, quand je serois libre de renoncer à la sienne?

LETTRE CII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 Avril.

JE ne connois rien de si insensé que tous ces Harloves. Que veux-tu que je te dise, Belford? Il faut que la belle tombe, eût-elle tous les génies immortels pour sa garde; à moins que se rassemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras, pour l'enlever avec eux dans la région éthérée. Ma crainte, ma seule crainte, c'est qu'une fille qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offre à son pere des conditions qui pourroient être acceptées; telles que de m'abandonner, pour être délivrée de Solmes. Je cherchois le moyen de me garantir d'une si cruelle espece de danger. Mais les Harlove paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde! N'est-ce pas un génie bien fin que ce frere, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie, sur-tout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa perfidie? Toi-même Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions!

(Il lui raconte ici la converſation qu'il a eu avec Clariſſe, ſur les cris de ſon agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Les circonſtances ſont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Enſuite il continue :)

N'admires-tu pas l'habileté de de ton ami pour les glorieuſes impoſtures? Vois combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en fuis écarté, qu'en aſſurant que le bruit s'étoit fait ſans ordre, & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, ſon orgueil mortifié de ſe voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le haſard avoit fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me ſeroit inutile. Je renverſerois tous mes ennemis par la ſeule force de mes ſtratagêmes, en faiſant retomber tous leurs deſſeins ſur leur tête.

Mais que dis-tu de ces peres & de ces meres?....Que le ciel les prenne en pitié! Si la providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la diſcrétion, ſauveroient-ils une de leur filles? James & Arabelle peuvent avoir leurs motifs; mais que dire d'un pere, à qui le bon ſens a manqué dans une affaire de cette importance? Que dire d'une mere, d'une tante, de deux oncles? qui peut penſer ſans impatience à cette troupe d'imbécilles?

Ma charmante apprendra bientôt juſqu'où leur reſſentiment va contre elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance à moi. C'eſt alors que je ſerai ja-

loux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur desire, & que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour & de la reconnoissance. Alors, alors, je serai libre de prendre un baiser sur ses levres; & je ne ressemblerai point *à un pauvre affamé, qui voit devant lui un morceau delicieux, auquel il n'ose toucher sur sa vie* (*).

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide! cependant qui connoît ce sexe mieux que moi? C'est, sans doute, par cette raison même, que je le connois si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, Belford, qu'un homme de mon caractere a dans l'ame quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme Tiresias, il est capable de connoître leurs pensées & leurs inclinations presqu'aussi bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, & moi, nous sommes à peu près au même point; avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que moi, & dans leurs pensées & dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée? C'est que nous autres libertins *nous* ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme; tandis que les femmes modestes, j'entends celles qui affectent de le paroître, préfèrent toujours un homme impudent.

(*) Deux vers d'une Comédie Angloise.

D'où cela viendroit-il, ſi ce n'étoit d'une véritable reſſemblance dans le fond de la nature ? C'eſt apparemment ce qui a fait dire au Poëte, *que toute femme eſt un libertin dans le cœur.* C'eſt à elles de prouver, ſi elles le peuvent, la fauſſeté de cette imputation.

Je me ſouviens auſſi d'avoir lu dans quelque Philoſophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme.* Peux-tu me dire, Belford, de qui eſt ce bon mot ? N'eſt-ce pas de Socrate ? Sa femme étoit un diable. Seroit-ce de Salomon (*) ? Le Roi Salomon ! Tu as, ſans doute, entendu parler d'un Roi de ce nom. Ma mere, qui étoit une femme ſimple, m'avoit appris dans mon enfance, à répondre Salomon, lorſqu'elle me demandoit qui étoit le plus ſage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venoit la partie de ſa ſageſſe qui n'étoit pas inſpirée.

Ma foi, Belford, nous ne ſommes pas ſi méchants, toi & moi, qu'on ne puiſſe l'être encore plus. Il n'eſt queſtion que de ſavoir nous arrêter au point où nous ſommes.

(*) M. Lovelace ne devinoit pas plus juſte en citant Salomon, que Socrate. Ce paſſage eſt de l'Eccléſiaſtique, Chap. 25.

Fin du Tome cinquieme.

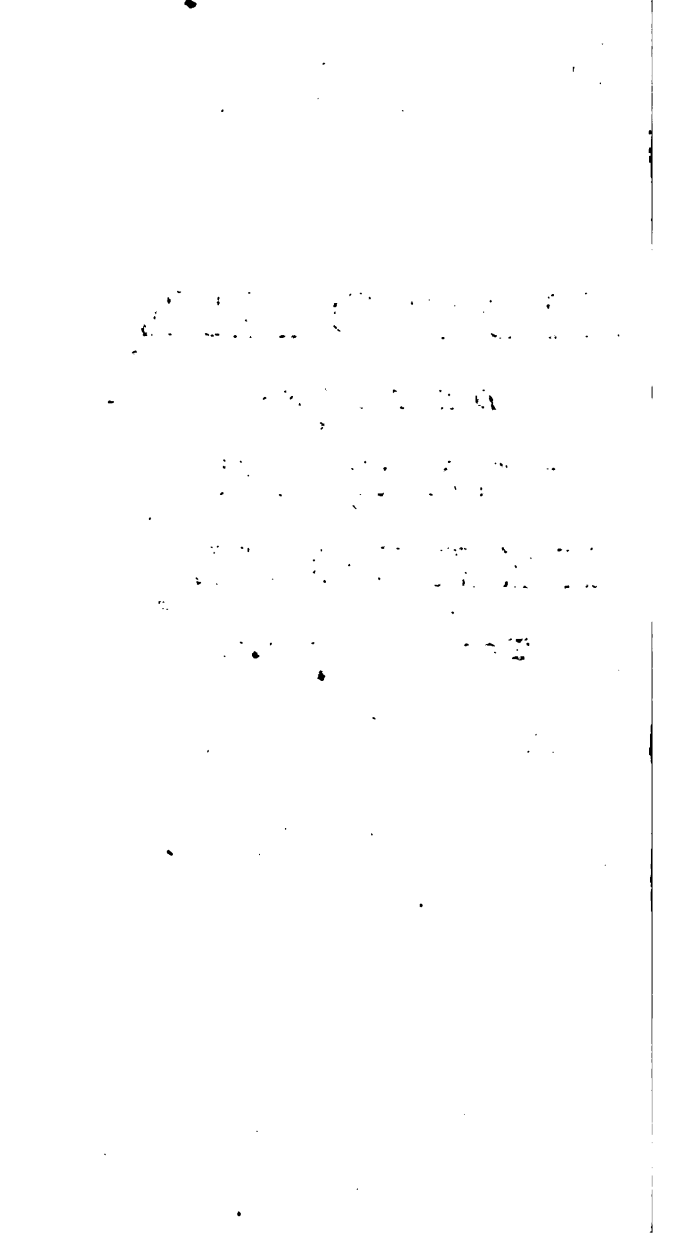
HISTOIRE

DE MISS

CLARISSE

HARLOVE.

TOME SIXIEME.



LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.

LETTRE CIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à Miſs* HOVVE.

Vendredi, 14 d'Avril.

VOICI les circonſtances d'une converſation dont je ſors avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre, qu'il venoit d'être informé que mes amis ont abandonné tout d'un coup la réſolution de me pourſuivre, ou de me faire rentrer ſous le joug; & qu'il ne lui reſtoit par conſéquent que de ſavoir mes intentions; c'eſt-à-

dire, ce que je voulois faire & ce que je voulois qu'il fît.

Je ſouhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorſqu'on ſauroit dans le monde, que je ſerois abſolument indépendante de lui, on ſe perſuaderoit ſans peine que les mauvais traitements de mon frere m'ont forcée de quitter la maiſon paternelle : & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec juſtice, autant pour la juſtification de mon pere, que pour la mienne.

Il m'a repliqué avec beaucoup de douceur, que ſi mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle réſolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés : mais qu'étant aſſuré en même temps qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frere pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier deſſein, auſſi-tôt qu'ils croiroient le pouvoir ſans danger.

C'eſt un riſque, Mademoiſelle, a-t-il continué, auquel je ne ſaurois m'expoſer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant, je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle réſolution, que je me ſuis cru obligé de vous en inſtruire, & de prendre là-deſſus vos ordres.

Je ſerois bien aiſe, lui ai-je dit, (pour m'aſſurer s'il n'avoit pas quelque vue particuliere) de ſavoir quel eſt votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire, si ce n'étoit pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation, ou de la refuser.

Pour temporiser, Mademoiselle, en attendant que j'aie de courage de parler plus haut, (le courage, ma chere! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez Milady Lavvrance, que vous fissiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor?

Parce que c'est un lieu agréable; parce qu'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres; de Berkshire où Milord M... est à présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel Milady Lavvrance fait sa demeure; de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu; je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire, que le désagrément de me voir trop loin de Miss Hovve, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles, dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vues sur quelqu'autre lieu

que Windsor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode: mais de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de Miss Hovve, il avoit des domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai su bon gré; celle de reprendre mon ancienne Hannah, aussi-tôt que je serois fixée: à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux filles de Madame Sorlings, dont il m'avoit entendu louer le caractere.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeller cette bonne fille; qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur famille, où chacune avoit son office, qu'elles rempliſſoient toutes deux avec une ardeur admirable: que dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout lorsqu'après son départ le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient ce dessein. A l'égard de Windsor ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'il devoit m'y accompagner: parce que dans tous les points où non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroit intéressée, il ne consulteroit

point d'autres idées que les miennes : & puiſqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laiſſer dans cette occupation, & de monter à cheval ſur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoiſſez-vous quelqu'un à Windſor ? lui ai-je demandé, pour être toujours ſur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logements commodes ?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris ſouvent le plaiſir de la chaſſe, Windſor eſt de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoiſſance.

Après d'autres réflexions, je ſuis convenue que Windſor avoit une partie des qualités que je deſirois à ma retraite ; & je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver une chambre ſeulement pour moi, & un cabinet pour Hannah, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fonds de mes richeſſes n'étoit pas conſidérable, & que je voulois éviter d'avoir obligation à perſonne. Enfin, je lui ai fait entendre que le plutôt ſeroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir ſur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvellé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier ; je ne m'en ſuis pas excuſée moins civilement.

Cette converſation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a

demandé si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château, lui ai-je dit, qu'il sera possible; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai eté privée que trop long-temps.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginoit que par diverses raisons je me plairois plus que dans tout autre lieu: & pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée, de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que son rôle à présent est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoît propre à lui faire obtenir. „ Je ne suis qu'un jeune „ homme, Mademoiselle, a-t-il ajouté „ d'un air fort sérieux; mais j'ai fait une „ longue course. Que cet aveu ne m'attire „ pas le mépris d'une ame aussi pure que la „ vôtre. Il est temps d'abandonner un train „ de vie dont je suis fatigué; car je puis „ dire, comme Salomon, qu'il n'y a rien „ de nouveau pour moi sous le soleil; mais „ je suis persuadé qu'une conduite vertueuse „ offre des plaisirs qui ne s'altérent point, „ & qui ont toujours le charme de la nou„ veauté. „

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étois défiée du témoignage de mes yeux & de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru si touché, qu'il trouvoit plus de satisfaction, m'a-t il dit, dans cette aurore de ses beaux jours & dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus emportées.

Assurément, ma chere, il parle de bonne foi. Il ne seroit pas capable de ce langage ni de ces idées, si son cœur n'y avoit autant de part que son esprit. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincere.

„ Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris, „ j'ai conservé du respect pour la Religion „ & pour ceux qui lui sont sincérement „ attachés. J'ai toujours changé de discours „ lorsque mes compagnons de libertinage, „ en vertu du *Test de Milord Shaftbury*, „ qui fait partie du symbole des libertins, „ & que je puis nommer la pierre de tou„ che de l'infidélité, se sont efforcés de „ tourner les choses saintes en ridicule. „ C'est ce qui m'a fait donner le nom de „ *libertin décent*, par quelques honnêtes „ prêtres, qui ne m'en croient pas plus réglé „ dans la pratique; & mes désordres m'ont „ laissé une sorte d'orgueil, qui ne m'a pas „ permis de désavouer ce nom.

„ Je suis d'autant plus porté à cet aveu, „ Mademoiselle, qu'il peut vous faire espé„ rer que l'entreprise de ma réformation, „ dont je me flatte que vous aurez la bonté „ de vous charger, ne sera pas aussi diffi„ cile que vous avez pu le craindre. Il

„ m'eſt arrivé plus d'une fois, dans mes
„ heures de retraite, lorſqu'après quelque
„ mauvaiſe action, la pointe du remord
„ ſe faiſoit ſentir, de prendre plaiſir à pen-
„ ſer que je ménerois quelque jour une vie
„ plus réglée. Sans ce fond de goût pour
„ le bien, je m'imagine qu'il ne faudroit
„ rien eſpérer de durable dans la plus par-
„ faite réformation; mais votre exemple,
„ Mademoiſelle, doit tout faire & tout
„ confirmer „.

C'eſt de la grace du Ciel, M. Lovelace, que vous devez tout vous promettre. Vous ne ſavez pas combien vous me faites de plaiſir, lorſque vous me donnez occaſion de vous parler dans ces termes.

Là-deſſus, ma chere, je me ſuis rappellé ſa généroſité pour la jolie payſanne, & ſa bonté pour ſes fermiers.

„ Cependant, Mademoiſelle, a-t-il re-
„ pris encore, ſouvenez-vous, s'il vous
„ plaît, que la réformation ne ſauroit être
„ l'ouvrage d'un inſtant. Je ſuis d'une viva-
„ cité infinie: ſouvent elle m'emporte.
„ Jugez, Mademoiſelle, par ce que vous
„ allez entendre, quel prodigieux chemin
„ j'ai à faire, avant qu'une bonne ame puiſſe
„ penſer un peu de bien de moi: quoique
„ j'aie quelquefois jetté les yeux ſur les
„ ouvrages de nos *Myſtiques*, & que j'en
„ aie aſſez lu pour faire trembler de plus
„ honnêtes gens que moi, je n'ai jamais
„ pu comprendre ce que c'eſt que la *grace*
„ dont vous parlez, ni la maniere dont

„ ils expliquent ſes opérations. Permettez „ donc que votre exemple ſoit d'abord mon „ appui ſenſible; & qu'au lieu d'employer „ des termes que je n'entends pas encore, „ je renferme tout le reſte dans cette „ eſpérance. „

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque choſe de choquant dans ſon expreſſion; & que j'étois ſurpriſe qu'avec ſon eſprit & ſes talents, il n'eût pas fait plus de progrès, du moins dans la théorie de la religion. Cependant ſon ingénuité m'a plu: je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiſer plus de lumieres, qu'il n'y manqueroit pas d'y trouver, lorſqu'il y apporteroit de meilleures intentions, & j'ai ajouté que ſa remarque, ſur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroiſſoit juſte; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chere Miſs Howe; l'indocile perſonnage m'a juré que ſes réſolutions étoient ſinceres. J'eſpere que je n'aurai point occaſion, dans mes lettres ſuivantes, de contredire de ſi belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de ſon côté, je ſerois bien éloignée d'oublier ma faute, & le tort que je me ſuis fait par mon imprudente démarche; mais il m'eſt ſi doux de voir luire quelque rayon d'eſpérance, où je n'appercevois que d'épaiſſes ténebres, que j'ai pris la premiere occaſion pour

communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant, soyez sûre, ma chere, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions; non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuse à mon honneur: mais il est homme à plusieurs faces; & j'ai reconnu dans son caractere une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, & de ma personne, & de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. Lovelace en est un. De-là vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourront me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

M. Lovelace est parti pour Windsor, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens, pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma mere, pour me faire obtenir mes habits, mes livres & mon argent. Je l'assure que, si je puis

rentrer en grace avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, & me voir traitée comme une fille, une niece & une sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejetter tout ce qui ne sera point approuvé de mon pere. Je lui insinue neanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frere & de ma sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux, j'entends à ma ménagerie; & je suppose qu'on ne l'interprétera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon pere, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon domestique, & pour les moindres circonstances qui pourront lui prouver ma soumission.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma sœur, où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être précipitée plus loin. „ Un peu „ de douceur, lui dis je, peut encore faire „ passer ce malheureux événement pour „ une simple méintelligence: mais le délai „ la rendroit également honteuse pour eux „ & pour moi. J'appelle à elle, de la néces„ sité où la violence d'autrui m'a réduite.

LETTRE CIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Vendredi, 14 d'Avril.

TU m'as souvent reproché ma vanité, Belford ; sans distinguer l'agrément qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans le temps même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de distinguer. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu saches comment. Tu es un mortel trop épais, & d'une vue trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire ; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher ami ; & tu peux ajouter que j'en ai une dose abominable ; mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable ? Cependant, il est vrai aussi que, de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir ; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoît facilement à leur marque, & qu'on est disposée à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion

générale qu'il faut tirer des *prémisses ?* C'eſt, ſans doute, que perſonne ne doit être vain : mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher ? Peut-être ſuis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions : & pour la vie, je ne puis prendre ſur moi de cacher ce ſentiment. Cependant, il pourroit bien ſervir à me perdre dans l'eſprit de ma pénétrante déeſſe.

Je m'apperçois qu'elle me craint. Je me ſuis étudié, devant elle & devant Miſs Hovve, chaque fois que je les ai vues, à paſſer pour une tête légere & ſans réflexion. Quelle folie donc, d'avoir été ſi ſincere dans mes explications ſur le bruit du jardin ? Oui ; mais le ſuccès de cette invention (le ſuccès, Belford, aveugle les plus grands hommes) a répondu ſi parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le deſſus, & m'a fait oublier les précautions. La menace qui regardoit Solmes, l'idée d'emmener le frere dans ma fuite, & mon projet de vengeance ſur les deux domeſtiques, ont cauſé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu beſoin de rappeller toutes les forces de mon eſprit, pour me rétablir dans le ſien. Il m'eſt arrivé, en même temps quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans ſa famille, ou du moins quelques nouvelles auxquelles je me ſuis déterminé à donner un tour favorable. J'ai ſaiſi l'occaſion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le temps de former des réſolutions contre moi ; c'eſt-à-dire, pendant

que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ſes réſolutions en ſuſpens. Dans le deſſein qui me conduiſoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la ſérénité. Comme il m'eſt venu par-ci par-là, dans ma vie, quelques bons mouvements, je les ai rappellés à ma mémoire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chere perſonne de bonne humeur avec moi. Qui ſait, ai-je penſé, s'ils ne tiendront point, & ſi ma converſion n'eſt pas plus proche que je ne penſe? Mais, à tout haſard, c'eſt un fondement jeté pour mon grand ſyſtême. L'amour, me ſuis-je dit, eſt naturellement ennemi du doute: la crainte ne l'eſt pas; je veux eſſayer de la bannir. Il ne reſtera donc plus que l'amour. La crédulité eſt ſon premier miniſtre, & jamais on ne voit l'un ſans l'autre.

(*Il raconte ici à ſon ami tout ce qui s'eſt paſſé entre* Clariſſe *& lui dans leur dernier entretien. Lorſqu'il eſt arrivé à la propoſition de prendre un logement à Windſor, il continue ainſi.*

A préſent, Belford, mon deſſein entre-t-il dans ton cerveau de plomb? Non, j'en ſuis ſûr; & je ſuis obligé par conſéquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la ſervir par mon abſence, c'eût été lui marquer que je me fiois trop à ſes diſpoſitions pour moi. J'avois fait valoir, comme tu ſais, la néceſſité de ne la pas quitter; tandis

que j'aurois raiſon de croire que ſes amis penſoient à nous pourſuivre ; & je commençois à craindre qu'elle ne me ſoupçonnât d'abuſer de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à préſent qu'ils ſe ſont déclarés contre ce deſſein, & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas, quand elle prendroit le parti de retourner, quelle raiſon m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéiſſance en m'éloignant ? ſur-tout lorſque je puis laiſſer auprès d'elle mon valet *Will*, qui eſt un homme intelligent, & qui ſait tout, excepté lire & écrire, avec le brave *Jonas* ; celui-ci, pour m'être dépêché dans l'occaſion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvements. D'ailleurs je ſuis bien aiſe de m'informer s'il ne m'eſt pas venu des lettres de félicitation de mes tantes & de mes couſines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire, pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, ſuivant les termes dans leſquels elles ſeront conçues, pourront me ſervir utilement dans l'occaſion.

A l'égard de Windſor, je n'avois aucun deſſein qui regardât particuliérement ce lieu ; mais il falloit en nommer un, lorſqu'elle me demandoit mon avis. Je n'oſe parler de Londres, ſans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vînt d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perverſité, qui les porte à vous demander votre opinion pour avoir le plaiſir de s'y oppoſer après l'avoir connue ; quoique leur choix eût peut-être été le même, ſi ce n'eût

pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de système arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi défiante que celle-ci. Cependant, il est assez mortifiant pour un honnête homme d'être soupçonné.

J'ajoute qu'en passant je pourrai voir Madame Greme, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en a fait la matiere, & que dès le premier moment de leur connoissance l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux sans me nuire à moi-même. C'est la maniere la plus prudente de former des amitiés, qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs, Madame Greme est en correspondance de lettres avec la fermiere, sa sœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque chose d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque chose de fâcheux dont je puis me garantir.

Assurez-vous toujours une porte de derriere, est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent, ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens familiérement avec un valet,

lorſque je me propoſe de l'engager à m'être utile. Les valets reſſemblent aux ſoldats. Ils commettent toutes ſortes de maux, ſans mauvaiſe intention ; & ſimplement, les bonnes ames ! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette Miſs Hovve. Elle a de l'eſprit comme un diable, & tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occaſion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât ſur moi, avec tous mes ſtratagêmes & l'opinion que j'en ai, je ſerois homme à me pendre, à me noyer, ou à me caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Pauvre Hickman ! J'ai pitié du ſort qui l'attend avec cette *Virago* ; mais c'eſt un imbécille, à qui je ne prétends pas donner plus de ſens : & lorſque j'y penſe, il me ſemble que dans l'état du mariage, c'eſt une néceſſité abſolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un ſoit un ſot. J'ai traité autrefois cette matiere avec Miſs Hovve ; mais il faut auſſi que le ſot ſoit perſuadé qu'il l'eſt, ſans quoi la ſottiſe opiniâtre déconcerteroit ſouvent la ſageſſe.

Avec le ſecours de Joſeph, mon honnête agent, je me ſuis mis à couvert autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.

LETTRE CV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

N'EST-IL pas cruel, que je ne puiſſe lier cette fiere beauté par aucune obligation? J'ai deux motifs, pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits: l'un eſt le plaiſir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine dans une ſituation plus commode, & de penſer qu'elle auroit près d'elle, ou ſur elle, quelque choſe que je puſſe dire à moi: l'autre, d'abattre ſa fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabaiſſe plus un eſprit fier que les obligations pécuniaires; & c'eſt par cette raiſon que j'ai toujours apporté beaucoup de ſoin à les éviter. Cependant, il m'eſt arrivé quelquefois d'en avoir; mais je maudiſſois la lenteur du temps, juſqu'à mon quartier. J'ai toujours évité auſſi les anticipations. C'eſt ce que Milord M... appelleroit *manger ſon bled en herbe*, & ce que je regarde comme une maniere ſervile de tenir ſon bien de ſes propres fermiers. A quelles inſolences ne ſe croient-ils pas autoriſés? Moi, qui me crois en droit de caſſer la tête au premier paſſant, ſi je ne ſuis pas content de ſes regards, comment ſupporterois-je l'audace d'un payſan, qui me parlera, ſon chapeau ſur la tête, parce

qu'il eſt revêtu de la qualité de mon créancier? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'emprunter d'un oncle inſolent ou d'une tante curieuſe, qui en prendroient droit de ſe faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour le plaiſir d'exercer leur cenſure.

Ma charmante eſt là-deſſus d'une fierté qui ne le cede point à la mienne; mais elle n'entend pas les diſtinctions. La pauvre novice ne ſait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amants, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je ſuis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu plus d'une fois cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire ſouvent la beauté, ne manque point, lorſqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeller autour de lui toutes ſes maîtreſſes. Il prend le grain dans ſon bec, il le laiſſe tomber cinq ou ſix fois, en continuant ſon invitation. Enſuite, pendant que deux ou trois de ſes belles emplumées ſe diſputent l'honneur de la préférence (un coq, Belford, eſt le *Grand Seigneur* entre les oiſeaux), il dirige, vers le grain, le bec de la plus avancée; & lorſqu'elle l'a pris, il confirme, par des careſſes, les marques fieres de ſa joie. La belle, d'un autre côté, par ſes complaiſances, fait voir qu'elle n'a pas été appellée ſeulement pour le grain d'orge, & qu'elle le ſait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propoſitions j'ai fait celle de rappeller Hannah, ou de pren-

dre une des filles de la fermiere. Devineras-tu mon deſſein, Belford? Je te donne un mois pour le deviner; mais comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire ſimplement.

Ne doutant pas, qu'auſſi-tôt qu'elle ſe verroit établie, elle ne ſouhaitât de reprendre cette ſervante favorite, je l'avois fait chercher, dans le deſſein d'employer ſecrétement quelques reſſorts pour empêcher qu'elle ne pût venir; mais la fortune travaille pour moi. Cette fille eſt fort mal, d'un rhumatiſme qui l'a obligée de quitter ſa place & de ſe confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! Que je la plains! ces rhumatiſmes ſont des accidents bien fâcheux, pour de ſi bons domeſtiques. Cependant, en me réjouiſſant de l'aventure, j'enverrai un petit préſent à cette pauvre malade. Je ſais que ma charmante y ſera ſenſible.

Ainſi, Belford, feignant d'ignorer la verité, je l'ai preſſée de rappeller ſon ancienne ſervante. Elle ſait que j'ai toujours eu de la conſidération pour cette fille, parce que je connois ſon attachement pour ſa maîtreſſe: mais je ſens augmenter, dans cette occaſion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de riſque à propoſer une des deux jeunes Sorlings. Si l'une avoit conſenti à venir, & que la mere l'eût permis, (deux difficultés pour une) ce n'eût été que pour en attendre une autre; & ſi je m'étois apperçu que ma charmante s'y fût

affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque ſujet de jalouſie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obſtacle; ou à la fille, qui auroit quitté ſa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure reſſource que d'épouſer mon valet de chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de Milord M....., qui cherche à gagner les bonnes graces de l'héritier préſomptif de ſon maître.

Benit ſoit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace! Il penſe, comme tu vois, à la ſatisfaction de tout le monde.

Mon rôle eſt devenu plus difficile, lorſque l'entretien eſt tombé ſur l'article de ma réformation. En proteſtant que mes réſolutions étoient ſinceres, j'ai répété pluſieurs fois que ces changements ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi? Ne reconnois-tu pas mon ingénuité? L'obſervation, j'oſe le dire, eſt fondée ſur la vérité & la nature; mais il y entroit auſſi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puiſſe m'accuſer d'une hypocriſie trop groſſiere. Je lui ai dit même, qu'il étoit à craindre que mes deſirs de réformation ne fuſſent que des accès; mais que ſon exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, les avis d'une ſi bonne & ſi charmante maîtreſſe ôtent le courage. Je te jure que je ſuis embarraſſé

à lever les yeux sur elle ; & quand j'y pense, si je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau ; c'est-à-dire l'engager à quelque chose qui sentît l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous nous entendrions bien mieux. Les consolations seroient mutuelles, & le remords ne seroit pas d'un seul côté.

Cette divine personne traite les matieres sérieuses avec tant d'agrément : &, jusqu'au son de sa voix, tout est si charmant dans son langage lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût, que j'aurois passé une journée entiere à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes ? C'est que, si la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation & de cette noble confiance, qui donne, comme je m'en apperçois, une supériorité visible aux ames honnêtes, sur celles qui le sont moins.

Après tout, Belford, je voudrois savoir pourquoi l'on traite d'hypocrites, ceux qui menent une vie libre, telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, & que je serois très-offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvements ; & peut-être aussi souvent que ceux qui se piquent de vertu. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point ; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le soin de déguiser mes chûtes.

LETTRE CVI.

Miſs HOVVE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 15 d'Avril.

QUOIQU'ASSEZ preſſée par le temps, & comme opprimée par la vigilance de ma mere, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, ſur le nouveau rayon de lumiere qui ſemble luire à votre proſélyte.

En vérité, je ne ſais que penſer de cette converſion. Il parle bien : mais ſi l'on en juge pas les regles ordinaires, ce n'eſt qu'un diſſimulé ; auſſi odieux, qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le ſont pour lui. De bonne foi, ma chere, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, ſi ces deux vices ne lui étoient pas familiers ?

Son ingénuité eſt le ſeul point qui m'embarraſſe. Cependant, il eſt aſſez ruſé, pour ſavoir que celui qui s'accuſe le premier émouſſe la pointe des accuſations d'autrui.

On ne peut diſconvenir qu'il n'ait la tête fort bonne. Il y a plus à ſe promettre d'un homme d'eſprit que d'un ſot. Il eſt vrai auſſi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en ſa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois

le ſeul, pour juger de ſes ſpécieuſes confeſſions, & de cette facilité avec laquelle il s'accuſe lui-même. Vous avoue-t-il quelque choſe que vous ne ſuſſiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puiſſiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à ſon déſavantage? Vous avez entendu parler de ſes duels, & de ſes ſéductions. Perſonne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; & ſon ingénuité ſert à faire dire, bon! vous ne reprochez à M. Lovelace, que ce qu'il confeſſe lui-même.

A quoi donc ſe réſoudre? car, c'eſt la queſtion qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre ſituation; & j'eſpere, comme vous, qu'elle ne ſera pas toujours mauvaiſe. J'approuve l'ouverture qui regarde Windſor & la maiſon du chanoine. L'empreſſement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, eſt auſſi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maiſon du chanoine ou non, je penſe toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'eſt que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, & tout ce que vous avez fait juſqu'à préſent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement;

car

car vous ne pouviez deviner quelle ſeroit la concluſion de cette entrevue. Votre Lovelace eſt un diable, ſur ſon propre récit. S'il avoit pris la fuite, avec le miſérable Solmes & votre frere, & que lui-même il eût été tranſporté aux Colonies pour le reſte de ſes jours, ils auroient été ſûrs tous trois de mon plein & libre conſentement.

Quel étrange uſage fait-il de ce Joſeph Leman! Il faut que je le répéte; ſon ingénuité me confond. Mais ſi vous faites grace là-deſſus à votre frere, je ne vois pas pourquoi il vous ſeroit plus difficile de lui pardonner. Cependant, j'ai ſouhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fuſſiez délivrée de lui, ſoit par une fievre ardente, ſoit par l'eau, ſoit par le feu, ſoit par quelque accident qui pût lui rompre le cou; pourvu que ce fût avant que de vous avoir miſe dans la néceſſité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejettez mes offres, & je ne ceſſe pas de les renouveller. Dites, vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle? Quelques raiſons m'empêchent d'employer le valet d'Hickman; à moins que je ne puiſſe me procurer une lettre de change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'expoſeroient aux ſoupçons. Ma mere eſt ſi curieuſe! ſi fatiguante! Je n'aime guere ces caracteres ſoupçonneux.

Il me ſemble que je l'entends ſans ceſſe autour de moi. La crainte m'oblige de finir. M. Hickman me prie de vous faire agréer ſes reſpects & l'offre de ſes ſervices. Je lui ai

dit que j'aurois cette complaiſance pour lui, parce que dans l'embarras où vous êtes on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas eſpérer de s'en faire un mérite auprès de moi, puiſqu'il faudroit être aveugle ou ſtupide pour ne pas admirer une perſonne telle que vous, & pour ne pas ſouhaiter de lui être utile, ſans autre vue que l'honneur de la ſervir. „ C'étoit, „ ſans doute, ſon principal motif, m'a-t-il „ dit d'un air précieux; mais (baiſant ſa „ main & ſe courbant juſqu'à terre) il eſpé- „ roit que l'amitié qui eſt entre vous & moi „ ne diminueroit pas le mérite du reſpect „ qu'il a réellement pour vous. „

Adieu, ma chere. Croyez-moi ce que je ſerai toujours, c'eſt-à-dire, votre très-fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CVII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Samedi après midi.

MON vieux meſſager n'étant point en bonne ſanté, j'arrête le vôtre, pour le charger de ma réponſe.

Vous ne fortifiez pas mon courage par vos dernieres réflexions. Si ces apparences de réformation ne ſont que des apparences,

quelles peuvent être ſes vues ? Mais un homme eſt-il capable d'avoir le cœur ſi bas ? Oſeroit-il inſulter au Tout-puiſſant ? Ne ſuis-je pas autoriſée à juger plus favorablement de lui par cette triſte réflexion ; que dans la dépendance où je ſuis de ſon pouvoir, il n'a pas beſoin d'un ſi horrible excès d'hypocriſie ; à moins que ſes deſſeins ſur moi ne ſoient de la derniere baſſeſſe ? Il doit être du moins de bonne foi, dans le temps qu'il me donne de meilleures eſpérances. Comment pouvoir en douter ? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne ſauriez ſouhaiter de me voir ſous un joug ſi terrible.

Mais, après tout, j'aimerois mieux être indépendante de lui & de ſa famille, quoique j'aie une haute opinion de tous ſes proches. Je l'aimerois beaucoup mieux ; du moins juſqu'à ce que j'aie vu à quoi les miens ſe laiſſeront engager. Sans une raiſon ſi forte, il me ſemble que le meilleur parti ſeroit de me jetter tout d'un coup ſous la protection de Milady Lavvrance. Tout ſeroit conduit alors avec décence ; & peut-être m'épargneroit-je une infinité de mortifications. Mais auſſi, dans cette ſuppoſition, il faudroit me regarder comme néceſſairement à lui, & paſſer pour une fille qui brave ſa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel ſera le ſuccès de ma premiere tentative ? Je le dois ſans doute ; & cependant, je ne puis en faire aucune, avant que d'être établie dans quelque lieu ſûr, & ſéparée de lui.

Madame Sorlings m'a communiqué ce

matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme ; qui „ espérant, „ dit-elle, que je lui pardonnerai l'excès de „ son zéle, si sa sœur juge à propos de me „ faire voir sa lettre, souhaite, pour l'intérêt „ de la noble famille & pour le mien, que je „ me détermine à rendre son jeune Seigneur „ heureux. „ Ce sont ses termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il lui fit hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander si le temps des félicitations approchoit. Il lui répondit : „ que jamais on n'avoit eu pour „ une femme, plus de tendresse qu'il en „ avoit pour moi ; que jamais une femme „ n'avoit mérité plus d'attachement ; que „ chaque entretien qu'il avoit avec moi lui „ donnoit de nouveaux sujets d'admiration ; „ qu'il m'aimoit avec une pureté de senti- „ ments dont il ne s'étoit jamais cru capable, „ & qu'il me regardoit comme un ange, „ descendu du ciel pour le rappeller de ses „ égarements ; mais qu'il appréhendoit que „ son bonheur ne fût plus éloigné qu'il ne „ desiroit, & qu'il avoit à se plaindre des „ loix trop sévéres que je lui avois imposées ; „ loix néanmoins aussi sacrées pour lui, que „ si elles faisoient partie du contrat de notre „ mariage, &c.

Que dois-je dire, ma chere ? Que dois-je penser ? Madame Greme & Madame Sorlings sont d'honnêtes femmes ; & cette lettre s'accorde avec la conversation qui m'a paru agréable, & qui me le paroît encore.

Cependant, que ſe propoſoit-il, lorſqu'il a laiſſé échapper l'occaſion de me déclarer ſes ſentiments? Pourquoi faire des plaintes à Madame Greme? Ce n'eſt point un homme timide! Mais j'inſpire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi! ma chere. Dites-moi donc comment?

Je ſuis quelquefois hors de moi-même, de la néceſſité où je me trouve d'obſerver la manœuvre de cet eſprit ſubtil, ou de cette tête folle; je ne ſais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle eſt ſévérement punie, me dis-je ſouvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait eſpérer de ſervir de modele aux jeunes perſonnes de mon ſexe! Si mon exemple ſert déſormais à leur inſpirer des précautions, je dois être aſſez contente. A quelque ſort que le ciel me deſtine, il ne faut plus compter que je puiſſe jamais lever la tête entre mes meilleurs amis & mes plus dignes compagnes. C'eſt une des plus cruelles circonſtances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle eſt aimée, & de ne cauſer de la joie qu'à ſes ennemis & à ceux de ſa famille. Que cette leçon ſeroit utile, ſi l'on prenoit ſoin de ſe la rappeller vivement dans la tentation, lorſque l'eſprit balance ſur une démarche douteuſe!

Vous ne connoiſſez pas, ma chere, tout le prix d'un homme vertueux; & malgré la nobleſſe de votre ame, vous participez à la foibleſſe commune de la nature, en faiſant trop peu de cas du bien qui eſt entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous

rendît des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même? Vous savez qui disoit, en parlant de ma mere : *celui qui souffre beaucoup, s'apprête beaucoup à souffrir* (*). Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers de qui vient cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien ne tirât pas quelque fruit de sa propre remarque, & il souhaiteroit, sans doute, qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chere Miss Howe.

La douceur, loin d'être une qualité méprisable dans un homme, entre nécessairement dans l'idée du galant homme; c'est-à-dire, qu'elle fait une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un Prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentiments & les manieres, plus que la fortune, la naissance & les dignités, qui forment cet honorable caractere. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe, est pour les hommes violents, impétueux? Et Miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception?

Pardon, ma chere; & que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée; mais mon cœur sera toujours le même.

CL. HARLOVE.

(*) C'est une expression de Miss Howe dans une lettre précédente.

LETTRE CVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOVVE.

Samedi au ſoir.

M. Lovelace a vu divers appartements à Windſor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un ſeul qui me convienne, & qui réponde à ma deſcription.

Il a ſuivi mes inſtructions à la lettre. C'eſt un aſſez bon ſigne. Je ſuis d'autant plus contente de ſon exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit propoſé cette Ville, & qu'à ſon retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windſor, quoique la propoſition fût venue de lui, étoit un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, & que ce lieu eſt extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que ſi Madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans ſa maiſon, j'y paſſerois volontiers quelque temps de plus; à condition qu'il me quittât pour ſe rendre à Londres ou chez Milord M....

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reſte rien à craindre de la part de mon frere; & dans cette idée, ſi ſon abſence peut ſervir à me rendre plus tranquille, il eſt diſpoſé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvellé la propoſition de

reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon deſſein, & que j'y employerois votre ſecours. En effet, je vous prie, ma chere, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidele Robert ſaura, ſans doute, ce qu'elle eſt devenue.

M. Lovelace s'eſt apperçu de l'humeur ſérieuſe où il m'a trouvée; & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre derniere lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la maniere la plus reſpectueuſe, & s'il n'eût point ajouté au récit qu'il m'a fait, la diſpoſition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée ſi vivement, que lorſqu'il s'eſt préſenté, je n'ai pu voir ſans indignation le ſéducteur à qui je dois attribuer les maux que je ſouffre & tous ceux que j'ai ſoufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de Milady Lavvrance, & une autre, ſi j'ai bien compris, d'une de Miſs Montaigu. Si ces deux Dames y parlent de moi, il eſt étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chere, que ſes parents ne ſoient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcuſable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, ſi je leur laiſſe penſer que ma fuite ait été volontaire. Ah! ma chere, que nos propres réflexions nous cauſent de peine, à chaque occaſion dou-

teuſe, lorſque la conſcience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

Dimanche matin.

Quel ſurcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorſque je conſidere la haine que M. Lovelace porte à tous mes proches! il en traite quelques-uns *d'implacables*; mais j'appréhende qu'il ne ſoit auſſi implacable lui-même que le plus emporté d'entre eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer, avec beaucoup d'ardeur, mes vœux pour une réconciliation; & de preſſer ſon départ, comme une démarche néceſſaire pour commencer le traité. Il s'eſt donné de grands airs à cette occaſion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le premier de mes ſacrifices. Enſuite il s'eſt expliqué ſur mon frere en termes fort libres, ſans faire plus de grace à mon pere même.

Si peu de conſidération pour moi, ma chere! Il eſt vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été ſa politeſſe, & qu'il n'a jamais ceſſé de traiter ma famille avec mépris: je ne l'ignorois pas. Que je ſuis coupable d'avoir entretenu la moindre correſpondance avec lui!

Mais apprenez, Monſieur, lui ai-je dit, que ſi votre naturel violent & votre mépris pour moi, vous font ménager ſi peu mon frere, je ne ſouffrirai pas que vous me parliez mal de mon pere. C'eſt aſſez, ſans doute, que ma déſobéiſſance ait fait le

malheur de sa vie, & qu'une fille, qu'il aimoit si tendrement, ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ses peines; c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jetté sur sa propre justification; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas se permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille, devoit se permettre encore moins de prononcer. Enfin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec assez peu d'humilité. Mais pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avoit reçues, l'une de Milady Lavvrance, l'autre de Miss Montaigu; & sans attendre ma réponse, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendoit-il de me causer trop de plaisir?

Milady Lavvrance s'exprime, par rapport à moi, de la maniere la plus obligeante. „ Elle l'exhorte à tenir une conduite „ qui puisse m'engager à recevoir bientôt „ sa main. Elle me fait ses compliments, „ avec une vive impatience, dit-elle, d'em„ brasser en qualité de niece, une personne „ si vantée; c'est sa flatteuse expression. „ Elle se croira honorée de l'occasion de „ m'obliger; elle espére que la cérémonie „ ne sera pas différée trop long-temps, „ parce que cette heureuse conclusion sera „ pour elle, pour Milord M.... & pour

„ Milady Sadleir, un témoignage sûr du „ mérite & des bonnes dispositions de leur „ neveu.

„ Elle assure qu'elle a toujours pris un „ vif intérêt aux peines que j'ai essuyées à „ son occasion, qu'il seroit le plus ingrat „ de tous les hommes, s'il ne s'efforçoit „ pas de m'en dédommager; qu'elle regarde „ comme un devoir, pour toute leur fa- „ mille, de suppléer à la mienne; & que „ de sa part elle ne me laissera rien à desirer. „ Le traitement que j'ai reçu de tous mes „ proches, seroit plus surprenant, lui fait- „ elle observer, sur-tout avec tous les „ avantages qu'il possede du côté de la „ nature & de la fortune, s'il ne falloit l'at- „ tribuer à ses propres négligences; mais, „ à présent qu'il est le maître d'établir à „ jamais son caractere, elle se flatte qu'il „ convaincra les Harlove, qu'on avoit jugé „ plus mal de lui, qu'il ne le mérite; ce „ qu'elle demande au ciel, pour son hon- „ neur & pour celui de leur maison. Enfin, „ elle souhaite d'être informée de notre „ mariage, immédiatement après la céré- „ monie, pour être des premieres & des „ plus ardentes à m'en féliciter.

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration; quoique j'eusse pû m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde lettre, où Miss Montaigu le félicite „ d'avoir obtenu *la confiance d'une si admi-*

„ *rable perſonne.* Tels ſont ſes termes. Ma confiance, chere Miſs Howe! Perſonne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité; vous voyez que Miſs Montaigu, & toute ſa famille, ſans doute, jugent du moins ma démarche fort extraordinaire. „ Elle „ ſouhaite auſſi que la cérémonie ſoit bien- „ tôt célébrée; & c'eſt le vœu, dit-elle, „ de Milord M.... de ſes tantes, de ſa „ ſœur, & de tous ceux qui veulent du „ bien à leur famille. Après cet heureux „ jour, elle ſe propoſe de ſe rendre auprès „ de moi, pour groſſir mon cortege. Mi- „ lord M.... s'y rendra lui-même, s'il „ eſt un peu ſoulagé de ſa goutte. Enſuite, „ il nous abandonnera un de ſes trois „ châteaux, où nous ſerons libres de nous „ établir, ſi nous n'avons pas d'autres „ vues.

Miſs Montaigu ne dit rien pour s'excuſer de ne s'être pas trouvée ſur ma route, ou à S. Albans, comme il me l'avoit fait eſpérer. Cependant, elle parle d'une indiſpoſition qui l'a tenue quelque temps renfermée. Il m'avoit dit auſſi que Milord M... étoit attaqué de la goutte; ce qui ſe trouve confirmé par la lettre de ſa couſine.

Vous ne douterez pas, ma chere, que ces deux lettres ne m'ayent cauſé beaucoup de ſatisfaction. Il en a lû les marques ſur mon viſage; & j'ai remarqué à mon tour, qu'il s'en applaudiſſoit. Cependant, je ne

ceſſe pas d'être ſurpriſe qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au ſoir.

Il m'a preſſée de me rendre directement chez Milady Lavvrance, ſur le ſeul témoignage des ſentiments de cette Dame, tel que je l'ai vu dans ſa lettre. Mais quand je n'aurois aucune eſpérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter; comment ſuivre ce conſeil, lui ai-je dit, lorſque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particuliere.

Il ſe croit ſûr que le ſilence de ſa tante vient du doute que ſon invitation fût acceptée; ſans quoi, elle me la feroit avec le plus grand empreſſement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, ſuffiſoit pour me faire rejetter ſon conſeil. Sa tante, qui connoît ſi bien les loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter ſon invitation. D'ailleurs, Monſieur, graces à vos arrangements, ai-je un habit avec lequel je puiſſe me préſenter?

Oh! m'a-t-il dit, j'étois aſſez bien pour paroître à la Cour même, ſi l'on exceptoit les pierreries, & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroiſſois avec autant d'avantage, que ſi j'avois changé d'habit tous les jours; & puis, ſes couſines Montaigu me fourniroient tout ce

qui me manque : il alloit écrire à Miſs Charlotte, ſi je lui en accordois la permiſſion.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la Fable ? Voudriez-vous que j'empruntaſſe des habits, pour rendre viſite à ceux qui me les auroient prêtés ? Aſſurément, M. Lovelace, vous me croyez beaucoup de baſſeſſe ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours ſeulement, & pour y acheter des habits ?

Peut-être oui, ſi ce n'étoit pas à ſes dépens. Je n'étois pas prête encore à porter ſa livrée.

Vous concevez, ma chere, que mon reſſentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas ſérieux, ſi je ne lui marquois pas, dans l'occaſion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il eſt difficile d'éviter les récriminations.

Il ſouhaitoit de pouvoir pénétrer mes deſirs. Cette connoiſſance ſerviroit à diriger toutes ſes propoſitions. Il feroit ſes délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes deſirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter ſans ceſſe ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, ſi j'inſiſtois ſur ce point. Mais il lui ſembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un ſeul, auquel il n'oſoit toucher qu'en paſſant, étoit de faire valoir mes droits ; parce qu'étant libre alors de

recevoir ou de refuſer ſes viſites, & le réduiſant au ſimple commerce de lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois penſé qu'à me rendre juſtice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, Monſieur, que je ne veux point de procès avec mon pere ? Croyez-vous que ma triſte ſituation puiſſe changer quelque choſe à mes principes, du moins lorſque j'aurai le pouvoir de les obſerver ? Comment pourrois-je m'établir dans ma terre, ſans employer les formalités de la juſtice, & ſans l'aſſiſtance de mes curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre eſt abſent. Quand je ſerois diſpoſée à prendre quelques meſures, il faudroit plus de temps que les circonſtances ne m'en accordent ; & ce qui m'eſt néceſſaire à préſent, c'eſt l'indépendance, c'eſt votre départ immédiat.

Il m'a proteſté, avec ſerment, que par diverſes raiſons qu'il m'avoit repréſentées, il ne croyoit pas qu'il y eût de ſûreté pour moi à demeurer ſeule. Son eſpérance étoit de trouver quelque lieu que je puſſe agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire, qu'il ſe flattoit de n'avoir pas mérité, par ſa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné ; d'autant plus qu'aſſurément j'apportois aſſez de ſoin à lui fermer ma porte ; quoiqu'il pût me proteſter, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée ſans ſe ſentir meilleur, & ſans une

ferme réſolution de ſe confirmer dans ce ſentiment par mon exemple.

Des ſoins à vous fermer ma porte ! ai-je répété. J'eſpére, Monſieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, ſi je prétends qu'on me laiſſe un peu de tranquillité dans ma retraite. J'eſpére que toute novice que vous m'avez trouvée dans le point capital, vous ne me croyez pas aſſez foible pour aimer l'occaſion d'entendre vos élégants diſcours, ſur-tout lorſqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos viſites ; & que vous ne croyez pas non plus qu'il ſoit néceſſaire de m'interrompre à tous momens, comme ſi j'avois beſoin de vos proteſtations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je deſire ſi ardemment votre abſence. C'eſt pour faire connoître au public que je ſuis indépendante de vous, & dans l'eſpérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour ſatisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être ſi bien dans l'eſprit de vos proches, je conſens volontiers à vous inſtruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir ; ſans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaiſance, dans mes démarches & dans mes réſolutions. Mes

amis ſavent que le teſtament de mon grand-pere m'autoriſe à diſpoſer de ma terre & de ma part des effets, d'une maniere qui peut leur être déſagréable, quoique je n'en aie pas la diſpoſition abſolue. Cette conſidération pourra m'attirer quelques égards, lorſque leur premiere chaleur ſera refroidie, & qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raiſonnement! Il pouvoit me proteſter que l'aſſurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ſes deſirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la généroſité & l'honneur faiſoient le fondement de ſon repos! Et ſi le ciel, à ſon entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractere, il auroit toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il eſpéroit que le paſſé même tourneroit à ſon avantage, parce que, dans cette ſuppoſition, ſes parents l'ayant toujours preſſé de ſe marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux; & comme il n'avoit pas été auſſi méchant que ſes ennemis ſe plaiſoient à le publier, il ſe flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit, que je comptois donc ſur ſon conſentement, pour ce qu'il paroiſſoit approuver, & que je me croyois ſûre de ſon départ. Enſuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il penſoit réellement de ma ſituation, & quel conſeil il me donneroit dans le calme de ſon eſprit. Il devoit

juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarraſſée : Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois ſans guide, ſans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire, qu'il lui manquoit bien des choſes, ſinon pour la connoiſſance, du moins pour la pratique de quantité de bienſéances, qui me paroiſſoient indiſpenſables dans le caractere d'un homme de naiſſance & d'éducation.

Il ſe regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politeſſe achevée ; & ſon amour propre eſt bleſſée qu'on en juge autrement. J'en ſuis bien fâché, Mademoiſelle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, ſouffrez que je le diſe, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues juſqu'aujourd'hui.

C'eſt votre malheur comme le mien, M. Lovelace. Je ſuis perſuadée qu'avec un peu de diſcernement, il n'y a point de femme qui vous connoiſſant comme je fais à préſent (j'avois deſſein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge comme moi, que votre politeſſe n'eſt ni réguliere ni conſtante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par ſaillies, qui n'ont pas leur ſource dans vous-même. Vous avez beſoin d'y être rappellé.

Ciel ! ciel ! que je ſuis à plaindre ! Il ne s'eſt défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers duquel j'ai

vu facilement qu'il étoit à demi fâché.

J'ai continué : en vérité, Monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli, qu'on devoit l'attendre de vos talents & des facilités que vous avez eu pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses louables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

Je n'aurois pas sitôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légérement un point que j'ai toujours trouvé très-grave ; mais il m'a interrompu : Mademoiselle, épargnez-moi. Mon regret est extrême d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous seriez pas écartée d'un sujet plus agréable & plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous, avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir librement son ame. Ayiez la bonté de revenir au sujet que vous avez quitté ; & dans un autre temps, j'embrasserai volontiers ma correction, de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réformation, M. Lovelace, & c'est une confession de vos erreurs ; mais je vois que vous recevez fort

mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à relever vos défauts. Dans la situation où je suis, il seroit à souhaiter pour vous & pour moi que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais, puis-je fermer les yeux sur ce qui les blesse, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs ?

J'admire votre délicatesse, Mademoiselle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aie quelque chose à souffrir, je ne desire pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élevent au-dessus de mon sexe, & même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?

Ensuite, reprenant notre premier sujet ; vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil, je ne desire que de vous rendre tranquille ; de vous voir fixée à votre gré ; votre fidelle Hannah près de vous ; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prends la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez Madame Hovve, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de M. Morden, votre couſin & votre curateur? Je vous offre des commodités pour ce voyage; ſoit par mer juſqu'à Livourne, ſoit par terre, en traverſant la France. Peut-être engagerai-je quelque Dame de ma famille à vous accompagner. Miſs Charlotte ou Miſs Patty, ſaiſiront volontiers l'occaſion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous ſervirai que d'eſcorte; déguiſé, ſi vous le ſouhaitez; couvert de votre livrée, afin que votre délicateſſe ne ſoit pas bleſſée de me voir à votre ſuite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion; mais qu'ayant écrit à ma ſœur & à ma tante Hervey, leur réponſe, ſi j'en recevois quelqu'une, pourroit ſervir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit ſe retirer, j'examinerois particuliérement la propoſition qui regardoit M. Morden; & que ſi je la goûtois aſſez pour la communiquer à Miſs Howe, il ſeroit informé de mes réſolutions dans l'eſpace d'une heure.

Il eſt ſorti reſpectueuſement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroiſſoit inutile de vous conſulter; que le retour de M. Morden ne pouvoit être éloigné; que dans la ſuppoſition même de mon départ pour l'Italie, je ne ſouffrirois point qu'il m'accompagnât ſous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ces deux couſines fut diſpoſée à

m'honorer de ſa compagnie ; & que d'ailleurs, ce ſeroit la même choſe, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponſe a produit une autre converſation, qui fera le ſujet de ma premiere lettre.

LETTRE CIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE, à Miſs HOWE.

M. Lovelace m'a dit, que dans l'incertitude de ma réſolution ſur le voyage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelque autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du moins qu'il préféroit ma ſatisfaction à la ſienne. Alors il s'eſt offert à partir lui-même, pour chercher Hannah, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refuſé les deux jeunes Sorlings, il ſouhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une ſervante, à laquelle je puſſe accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah & de me l'envoyer auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible.

Il pouvoit arriver, ma-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obſtacle. Feroit-il ſi mal de ſe rendre chez Miſs Hovve, pour la prier dans l'intervalle, de me prêter ſa femme de chambre ? Je lui ai fait entendre

que le mécontentement de votre mere, depuis la démarche dans laquelle tout le monde ſuppoſe que je me ſuis engagée volontairement, m'a privée de tous les ſecours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru ſurpris que Madame Howe, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & ſur laquelle on ſuppoſoit tant d'influence à ſa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il ſouhaitoit que le même homme, qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les paſſions de mon pere & de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux myſtere.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frere. Mon oncle Antonin, j'oſois le dire, ne ſe ſeroit pas porté de lui-même à prévenir Madame Howe contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puiſque mon deſſein n'étoit pas de rendre viſite à ſes tantes, il m'a demandé ſi je voulois recevoir celle de ſa couſine Charlotte Montaigu, & prendre une ſervante de ſa main.

Cette propoſition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejetter. Mais j'étois bien aiſe auparavant de voir ſi mes amis m'enverroient mes habits, pour n'avoir pas, aux yeux des ſiens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un ſecond voyage à Windſor, où ſes recherches

ſeroient encore plus exactes parmi les Chanoines, & dans les plus honnêtes maiſons de la ville. Je lui ai demandé ſi ſes objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me ſouviens, ma chere, que dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus ſûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ſes prétextes pour ne me pas laiſſer ſeule ici, me faiſant aſſez connoître que ce n'étoit pas ſon deſſein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorſque je ſerai dans un autre lieu devant me perſuader qu'il y ſera fidele auſſi-tôt que j'aurai changé de demeure; ſans compter que ſa préſence rend ici mon logement fort incommode; je n'aurois pas d'éloignement pour le ſéjour de Londres, ſi j'avois quelque connoiſſance dans cette grande ville.

Comme il m'a propoſé pluſieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embraſſeroit ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vu de diſpoſition à la ſaiſir. Cependant ſes yeux m'ont paru l'approuver. Nous ſommes de grands obſervateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il ſemble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait enſuite une propoſition fort agréable; celle d'inviter Madame Norton à ſe rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit auſſi-tôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos deſirs communs. Il s'eſt reproché de n'y avoir pas penſé plutôt; & ſaiſiſſant

saisissant ma main? Ecrirai-je? Mademoiselle? Ferai-je partir quelqu'un? Irai-je, moi-même, vous chercher cette excellente femme?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant; mais que j'appréhendois de jetter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parents; & que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection de ma mere, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah! chere Clarisse, s'est-il écrié assez généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point! Je ferai, pour cette bonne femme tout ce que vous souhaiteriez de faire vous-même: souffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner personne dans leur esprit, sur-tout Madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mere: & que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal à propos aux libéralités d'autrui.

Mal à propos! a-t-il repliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il

peut recevoir. Madame Norton eſt une ſi honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à ſa bonté, ſi elle m'accorde la ſatisfaction de l'obliger; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occaſion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chere amie, qu'un homme, qui penſe ſi bien, puiſſe avoir laiſſé prendre aſſez de force aux mauvaiſes habitudes, pour avoir avili ſes talents par ſes actions? N'y a-t-il donc aucune eſpérance, me ſuis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puiſſe opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage?

Permettez, Monſieur, ai-je repris, que j'admire le ſingulier mêlange qui regne dans vos ſentiments! Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvements, tant d'excellentes réflexions, lorſqu'elles ſe ſont élevées dans votre eſprit; ou par un autre excès qui n'eſt pas moins ſurprenant, la légéreté doit avoir merveilleuſement prévalu: mais pour revenir à notre ſujet, je ne vois aucune réſolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Eh bien, Mademoiſelle, je m'efforçois ſeulement de trouver, s'il m'eût été poſſible, quelque expédient qui vous fût agréable; mais puiſque je n'ai pas le bonheur de réuſſir, aurez-vous la bonté de me dire quelles ſont vos intentions? Il n'y a rien que je ne vous

promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer ; & dans un canton, où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes coquins de valets, m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur maniere, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître, comme s'ils étoient de la même race: & tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractere, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne sais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, M. Lovelace, me conseilleriez-vous d'aller à Londres?

Je le regardois avec attention; mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres, parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu réfroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible & contente, je n'ai rien à desirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pancher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue de l'entendre, s'il connoissoit quelque

endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoiſſoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité ſon ami Belford avoit un très-bel appartement près de Soho (*), chez une Dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ſes parentes. Comme M. Belford paſſoit une partie de ſon temps à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres meſures.

J'étois bien réſolue de refuſer ce logement, & tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant, je veux voir, ai-je penſé, ſi c'eſt de bonne foi qu'il me le propoſe. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empreſſement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce deſſein.

Cependant, après tant de généreuſes ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme ſi je le croyois capable de la plus noire & de la plus ingrate baſſeſſe; mais ſon caractere, ſes principes, ſont ſi équivoques! Il eſt ſi leger, ſi vain, ſi changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il ſoit, une heure après, ce qu'il eſt au moment qu'il vous parle: & puis, ma chere, je n'ai plus à préſent de gardien! je n'ai plus de pere, ni de mere! il ne me reſte que la pitié du ciel

(*) Place de Londres.

& ma vigilance ; & je n'ai aucune raiſon d'eſpérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, Monſieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque réſolution : mais remettons cette matiere à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-temps. Je lui ai promis de le voir demain, d'auſſi bonne heure qu'il le ſouhaiteroit ; & je lui ai dit que dans l'intervalle, il pouvoit penſer à quelque endroit convenable, ſoit dans Londres, ſoit aux environs.

Nous nous ſommes ſéparés aſſez paiſiblement. J'ai employé le reſte de la ſoirée à vous écrire ; & je quitte la plume, avec l'eſpérance de trouver un peu plus de repos dans le ſommeil, que je n'en ai goûté depuis long-temps.

CL. HARLOVE.

LETTRE CX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Lundi matin, 17 Avril.

QUOIQU'IL fût hier aſſez tard, lorſque je me mis au lit, je n'ai pas eu long-temps les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le ſommeil & moi : en vain je lui fais ma cour, pour me reconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repoſe plus tranquillement au château d'Harlove ; car, le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon frère & ma ſœur, j'oſe

le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. Lovelace, qui est comme moi, dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les compliments ordinaires, Il m'a priée de reprendre le sujet qui nous avoit occupés la veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, Mademoiselle (observant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous assurer qu'il est à votre disposition, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'est point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque je cherche à faire croire que je suis indépendante de vous, & sur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adresser s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il repliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convînt. Votre famille, Mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'acheterois leur fidélité à toute sorte de

prix : & ces gens-là ne se menent que par l'intérêt.

Les gens d'affaires de ma famille, lui ai-je dit, feront sans doute les premiers qu'elle employera pour découvrir où je suis. Ainsi cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-temps sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il s'est chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé M. Doleman, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire ; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussi-tôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce M. Doleman & nous l'apporter.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXI.

M. LOVELACE *à M.* BELFORD.

Samedi, Dimanche, Lundi.

IL commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la derniere lettre de Miſs Clariſſe. *Il raconte enſuite à ſon ami, qu'ayant paſſé par le château de Median, en allant à celui de* Hall (*car il avoue qu'il n'a pas été à* Windſor) *il y a trouvé des lettres de ſa tante & de ſa couſine, que Madame Grême étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'eſt expliqué avec cette femme ſur la converſation qu'elle avoit eue dans la chaiſe, avec* Miſs Clariſſe; *& la maniere dont il lui a parlé de ſa paſſion & de ſes vues honorables l'a portée à écrire à ſa ſœur* Sorlings *la lettre qu'on a lue en ſubſtance dans celles de* Miſs Clariſſe *à* Miſs Howe. *Il continue dans ces termes:*

Je l'avois laiſſée de ſi bonne humeur à mon départ, que j'ai été ſurpris de lui trouver l'air ſi grave à mon retour, & de reconnoître à la rougeur de ſes beaux yeux qu'elle avoit pleuré; mais lorſque j'ai ſu qu'il lui étoit venu des lettres de Miſs Howe, j'ai compris facilement que ce petit diable l'avoit irrité comme moi. J'ai ſenti naître une vive curioſité de découvrir le ſujet de leur commerce; mais c'eſt une entrepriſe

qu'il n'eſt pas encore à propos de tenter. Une invaſion ſur un point ſi ſacré me ruineroit ſans reſſource. Cependant, je ne puis penſer, ſans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jetter par écrit tout ce qui ſe paſſe entr'elle & moi; tandis que je ſuis ſous le même toit, & dans une réſerve qui me dérobe le fond d'une correſpondance, nuiſible peut-être à tous mes deſſeins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un ſi grand mal à caſſer la tête au meſſager, lorſqu'il eſt chargé des lettres de ma Belle, ou qu'il lui apporte celles de Miſs Howe? Entreprendre de le corrompre & n'y pas réuſſir, ce ſeroit me perdre entiérement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, & ſi tranquille dans ſon état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger & pour boire il n'aſpire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre un miſérable, qui eſt ſans deſirs & ſans ambition? Cependant, le coquin ne vit qu'à demi, & cette moitié de vie n'eſt pour lui qu'un fardeau. Si je le tuois, ſerois-je reſponſable d'une vie entiere? Un miniſtre d'Etat ne le marchanderoit pas tant; mais laiſſons-le vivre. Tu ſais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté eſt une vapeur, qui ſert à montrer mon talent pour l'invention, & qu'il dépendroit de moi d'être méchant ſi je le voulois.

Il rappelle ici diverſes expreſſions de Miſs Clariſſe *qui ont vivement piqué ſon orgueil,*

avec menace de s'en reſſouvenir dans l'occaſion. Il s'applaudit de ſes propoſitions, qu'il reconnoît pour autant de ruſes, ſur-tout celle d'emprunter une ſervante de Miſs Howe *juſqu'à l'arrivée d'*Hannah. *Il continue :*

Tu vois, Belford, combien ma charmante eſt éloignée de croire que Miſs Howe même n'eſt qu'une marionette, que je fais danſer ſur mes fils-d'archal, par des reſſorts de la ſeconde ou de la troiſieme main: tromper deux femmes de cette eſpece, qui s'imaginent tout ſavoir; faire ſervir l'orgueil & la malignité des peres & des meres à leur donner le mouvement qu'il me plaît; & les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup; quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma Divine, qui, lorſque je parois douter ſi ſon frere n'a pas de part au reſſentiment de Madame Howe, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup; parce qu'autrement ſon oncle n'auroit pas enflammé Madame Howe contr'elle: La chere petite! Quelle innocence!

Ne vas pas non plus juſqu'à m'attribuer la malignité de ſa famille. Elle eſt concentrée dans le cœur de tous les Harloves. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnois à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le feu, par le poignard, ou par le miniſtere de la juſtice; mais je guide à propos les effets de leur haine; & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus.

Il fallbit amener la déesse Clarisse à faire elle-même la proposition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre, que de renouveller celle de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque point de lui en proposer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, sur ma damnation. Qu'en arrive-t-il? Elles nous mettent dans la nécessité de jouer le double avec elles: & lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles se plaignent d'un honnête homme qui s'est trop bien servi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me sentois le cœur enflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me suis-je dit à moi-même. Une envie de rouffler m'a aidé fort à propos. Ensuite recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini son discours, & lorsqu'elle a cessé de parler, au lieu de l'entretenir de Londres, je lui ai proposé de faire venir sa Madame Norton.

Comme je suis bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, si elle avoit accepté mes offres; j'aurois pu lui proposer de faire tant de bien à cette femme & à son fils, que cette seule raison l'auroit fait changer de sentiment: non, comme tu le t'imagines bien, que je veuille éviter la dépense; mais il ne faut penser à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de sa Norton. J'aimerois autant voir auprès d'elle sa mere ou sa tante Hervey à Hannah, si la situation lui eût permis de venir, m'auroit moins embar-

raſſé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de valets diſſis, ſi ce n'eſt pour faire l'amour, & ſe marier même quand je le juge à propos?

Ma foi, je ſuis fort ſatisfait de mes arrangements. Chaque heure ne peut qu'augmenter à préſent mes progrès, dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impoliteſſe au point préciſément néceſſaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne ſuis point un amant langoureux. Les moindres civilités doubleront déſormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire, eſt d'obtenir l'aveu d'une flamme ſecrette, ou (du moins) d'une préférence qu'on m'accorde ſur tous les autres hommes; après quoi l'heureux moment ne ſera pas éloigné. Une préſente retenue ſanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déeſſe me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de Cruelle. C'eſt un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles?

Lorſque j'ai propoſé mon appartement, pour confirmer que je n'en connoiſſois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque ſujet d'alarme. Madame Oſgood eſt une femme trop vertueuſe, & qui ſeroit bientôt ſon amie plus que la mienne; mais je voulois lui faire prendre une haute idée de ſa propre pénétration. Mon plaiſir, lorſque je creuſe une foſſe, eſt

d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr & les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en haut, est en droit de dire alors; oh, oh, charmante! par quel hasard êtes-vous là?

Lundi, 17 d'Avril.

Il m'arrive, à l'instant, de nouveaux avis de mon honnête Joseph. Tu sais l'aventure de la pauvre Miss Betterton de Nottingham. James Harlove travaille à rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les Harloves du monde n'ont rien épargné, depuis quelque temps, pour approfondir la vérité de cette histoire: mais les insensés sont enfin résolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de James un esprit rusé & un joli garçon; dans la vue de faire tourner plus glorieusement toutes ses ruses à mon avantage; car je suppose que ma belle tend à m'éloigner d'elle, aussi-tôt que nous serons à Londres. Je ne communiquerai, lorsqu'il en sera temps, la lettre de Joseph & celle que je vais lui écrire, que pour être informé à propos du mal qu'on médite; c'est assez avec ton ami, pour le faire avorter, & retomber sur la tête de son auteur.

Joseph fait encore le scrupuleux. Mais je sais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à relever le mérite de ses services. Ah, Belford, Belford! quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche!

LETTRE CXII.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

(En réponſe à ſes deux dernieres.)

Mardi, 18 d'Avril.

VOus avez une famille implacable. Une nouvelle viſite de votre oncle Antonin a non-ſeulement confirmé ma mere dans ſon oppoſition à notre correſpondance, mais l'a fait preſqu'entrer dans tous leurs principes.

Paſſons à d'autres ſujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour M. Hickman. Peut-être lui ſais-je fait à ſon égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, & de continuer néanmoins plutôt que de recommencer; quoique ma voix ſoit obligée de ſe contraindre, mais il eſt certain qu'il en eſt plus reſpectueux; & vous m'avez appris que les caracteres qu'un mauvais traitement eſt capable d'humilier, deviennent inſolens lorſqu'ils ſont mieux traités. Ainſi, bon & grave M. Hickman, un peu plus de diſtance, je vous en ſupplie. Vous m'avez élevé un autel, & j'eſpere que vous ne refuſerez pas d'y ſacrifier le genou.

Mais vous me demandez ſi je traiterois M. Lovelace, comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chere, je m'imagine que

non. J'ai considéré très-attentivement ce point de conduire en galanterie, de la part des deux sexes; & je vous avouerai franchement le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que de la part des hommes la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers soins; dans la vue de nous engager à plier le cou sous un joug dont l'inégalité n'est que trop sensible. Mais en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mêlange d'insolence pour se soutenir dans notre estime lorsqu'ils y sont parvenus. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des sots. D'ailleurs je m'imagine qu'un amour trop uni, c'est à-dire une passion sans épines, en d'autres termes une *passion* sans *passion*, ressemble à ces ruisseaux dormants, où l'on n'appercevroit pas le mouvement d'une paille; de sorte qu'un peu de crainte, & même de haine, qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentiments tout opposés. . . . . .

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli & le plus respectueux, a saisi la vraie méthode. La persévérance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoît du sens & du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, & de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une sorte de lon

réſiſtance, qui différera peu de la ſoumiſſion qu'un mari tyran peut deſirer dans la ſienne.

Il me ſemble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes porte la vérité de cette doctrine juſqu'à la démonſtration. Pour moi, je ſuis ſi accoutumée aux langueurs, aux ſoins rampants & à la ſoumiſſion du mien, que je n'attends de lui que des ſoupirs & des révérences; & je ſuis ſi peu touchée de ſes ſots diſcours, que ſouvent pour le faire taire ou pour me réveiller, je ſuis forcée d'avoir recours à mon clavecin. Au contraire, Lovelace fait tenir la balle en l'air; & ſon adroite vivacité dans la converſation eſt un jeu continuel de raquettes.

Vos diſputes & vos réconciliations fréquentes, vérifient cette obſervation. Je crois réellement que ſi M. Hickman avoit eu l'art de ſoutenir mon attention à la maniere de votre Lovelace, je ſerois déjà ſa femme; mais il devoit commencer ſur ce ton; car il eſt trop tard à préſent pour y revenir. Jamais, jamais il ne ſe rétablira; c'eſt ſur quoi il peut compter. Son ſort eſt de faire le nigaud juſqu'au jour de notre mariage; & ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la ſoumiſſion juſqu'à ſon dernier ſoupir.

Pauvre Hickman! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho: Pauvre Hickman! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chere, que M.

Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsord, les lettres de sa tante & de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un seul moment à vous communiquer des pieces si intéressantes, & qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation, de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion: & concluez-de-là que le sujet de colere étoit donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférents; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant, je crois aussi que la lettre de Madame Greme à sa sœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, & surtout pour Madame Norton, sont d'agréables contre-poids. Ces quatres circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de l'autre. L'étourdi! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les lettres, sans offrir de vous les montrer. Je ne sais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que les Dames lui écrivent; d'autant plus que les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille desire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objection raisonnable contre votre voyage de

Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, & de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature; mais au fond, ma chere, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug, & tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant, c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit rapport à moi. „ Une femme, m'a-t-il dit un „ jour, qui se propose tôt ou tard de faire „ tomber son choix sur un homme, doit „ faire connoître, pour son propre intérêt, „ qu'elle distingue son adorateur de la „ troupe commune.

Vous apporterai-je de lui une autre belle sentence, prononcée dans son style libertin, avec un geste convenable au discours: „ Il „ se donnoit au diable, malgré le peu de „ délicatesse qu'on lui supposoit, s'il prenoit „ pour sa femme la premiere princesse de „ l'Univers, qui balanceroit une minute „ entre un Empereur & lui „.

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On eſt perſuadé que vous n'avez quitté la maiſon de votre pere que dans cette vue. Plus la cérémonie eſt différée, moins les apparences vous ſont favorables aux yeux du public. Ce ne ſera point la faute de vos proches, ſi votre réputation demeure ſans tache pendant que vous ne ſerez point mariée. Votre oncle Antonin tient un langage fort groſſier, fondé ſur les anciennes mœurs de Lovelace; mais juſqu'à préſent votre admirable caractere a ſervi d'antidote au poiſon. Le Harangueur eſt mépriſé, & n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous appercevrez même que ma lettre eſt pliée & chiffonée, parce que l'arrivée ſubite de ma mere m'oblige ſouvent de la cacher dans mon ſein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous aſſure. Ce n'eſt pas la peine de vous fatiguer par ce récit.... Mais en vérité.... Nous verrons, nous verrons.

Votre Hannah ne peut ſe rendre auprès de vous. La pauvre fille eſt retenue depuis quinze jours par un rhumatiſme, qui ne lui permet pas de ſe remuer ſans douleur. Elle a fondu en larmes, lorſque je lui ai fait déclarer le deſir que vous avez de la reprendre. Elle ſe croit doublement malheureuſe, de ne pouvoir rejoindre une maîtreſſe ſi chere. Si ma mere avoit répondu à mes deſirs, M. Lovelace n'auroit pas été le premier qui vous eût propoſé ma Kitty, en attendant Hannah. Je ſens combien il eſt

désagréable de se voir parmi des étrangers, & de n'avoir que des étrangers pour nous servir ; mais votre bonté vous fera des domestiques fideles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, si vous vous exposiez à quelque incommodité que j'eusse pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mere (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

Votre premiere lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez-là, je vous prie, & celles qui la suivront jusqu'à nouvel avis, *à M. Hickman, dans sa propre maison.* Il vous est entiérement dévoué. Ne vous chagrinez pas tant de la partialité & des préventions de ma mere. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des poupées.

Que le ciel veille sur vous & qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être ! c'est le vœu continuel de votre fidelle amie,

ANNE HOVVE.

LETTRE CXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Mercredi au ſoir, 19 d'Avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chere amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différends domeſtiques me cauſent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les groſſit; mais je vous conjure de m'apprendre les circonſtances de celui que vous nommez un joli débat. Je ſuis accoutumée à votre langage. Lorſque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mere ait eue pour moi, j'en ſerai plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gemir de leurs fautes, que s'offenſer du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le royaume, ce ne ſera qu'à vous. Il n'eſt pas beſoin, dites-vous, que votre mere ſache les bontés que vous avez pour moi! dites au contraire qu'elle doit les ſavoir, ſi je les accepte, & ſi ſa curioſité vous preſſe là-deſſus. Voudriez-vous mentir ou la tromper? Je ſouhaiterois bien qu'elle fût ſans inquiétude ſur ce point. Pardon, ma chere, mais je ſais..... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche! que tu me coutes

déjà de regrets ! pardon encore une fois. La fierté, quand elle eſt naturelle, ſe montre quelquefois au milieu de l'humiliation ; mais hélas ! la mienne eſt entiérement abattue.

Il eſt malheureux pour moi que ma digne Hannah ne puiſſe venir : je ſuis auſſi fâchée de ſa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Eh bien, ma chere Miſs Hovve, puiſque vous me preſſez de vous avoir obligation, & que vous m'accuſeriez de fierté ſi je refuſois abſolument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre reſſource que le mariage, c'eſt une conſolation que les parents de M. Lovelace n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois le craindre de l'orgueil de leur naiſſance & de leur rang.

Mais que mon oncle eſt cruel ! Ah, ma chere ! quelle cruauté de ſuppoſer..... Le tremblement de mon cœur ſe communique à ma plume, & ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils ſont tous dans les mêmes idées, je ne ſerai pas ſurpriſe de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon inſenſible frere, je reconnois ſes barbares ſoupçons. Que le ciel lui pardonne : c'eſt la priere d'une ſœur outragée.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Jeudi, 20 d'Avril.

LE courrier de M. Lovelace eſt déjà de retour, avec la réponſe de ſon ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ſes recherches, & qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné ſa lettre, après l'avoir lue; & comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la premiere occaſion. Elle vous apprendra que ſes amis de Londres nous croient déjà mariés.

A Monſieur LOVELACE.

Mardi au ſoir, 18 d'Avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'apprends avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la Ville, après une ſi longue abſence. Votre retour ſera plus agréable encore à nos amies, s'il eſt vrai, comme on le publie, que vous ſoyez actuellement marié avec la belle Dame dont nous vous avons entendu parler avec tant

d'éloges. Madame Doleman & ma sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si vous l'êtes; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque temps à la ville, pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, & je suis actuellement dans les remédes; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous desirez. Voici le résultat de mes soins.

Vous pouvez avoir un premier étage, fort bien meublé, chez un mercier, rue de Bedford, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domestiques, soit par mois, soit par quartier.

Madame Doleman a vu plusieurs logements dans la rue de Norfolk, & d'autres dans celle de Cecil: mais quoique la vue de la Tamise & des Collines de Surrey rende ces deux rues très-agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la Cité.

Les propriétaires de la vue de Norfolk ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne demandez; & je m'imagine que vous ne pensez point à conserver un appartement garni, après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de Cecil est propre & commode. La propriétaire est une veuve, de fort bonne réputation; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de Douvres, chez la veuve d'un officier des gardes,

Gardes, qui étant mort peu de temps après avoir acheté sa commission, à laquelle il avoit employé la meilleure partie de son bien, à laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartements pour vivre. Cette raison peut faire une difficulté; mais on m'assure qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne soient d'un nom & d'un caractere connus. Elle a pris en rente deux bonnes maisons, séparées l'une de l'autre par un passage qui leur sert de cour commune. La maison intérieure est la plus jolie & la mieux meublée; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vue sur la rue. Derriere la maison intérieure est un petit jardin, où la vieille Dame a déployé son imagination dans un grand nombre de figures & de vases, dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans la maison intérieure. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garderobes; & d'un fort joli cabinet, dont la vue donne sur le petit jardin; tout est fort bien meublé. Un Ecclésiastique en dignité, avec sa femme & une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est sorti depuis peu, pour aller prendre possession d'un bénefice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne

l'avoit loué d'abord que pour trois mois: mais qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, & qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret. Elle ſe vante qu'il en eſt de même de tous ſes locataires: ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus long-temps qu'ils ne ſe l'étoient propoſé.

J'ai eu quelque connoiſſance du mari, qui avoit la réputation d'un homme d'honneur; mais c'eſt la premiere fois que j'aie vu ſa veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, & quelque choſe de rude dans le regard; mais en obſervant ſes manieres & ſes attentions pour deux jeunes perſonnes fort agréables, qui ſont les nieces de ſon mari & qui ſe louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer ſon embonpoint qu'à ſa bonne humeur; car il eſt rare que les perſonnes hargneuſes ſoient fort graſſes. Elle eſt reſpectée dans le quartier, & j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette deſcription, ou celle des autres logements que j'ai nommés, ne convient pas à Madame Lovelace, elle ſera libre de n'y pas demeurer long-temps, & de ne s'en rapporter qu'à ſon propre choix. La veuve conſent à louer par mois, & à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarraſſe pas des termes, dit-elle; & ce qu'elle voudroit ſavoir uniquement, c'eſt ce qu'il faudra fournir à Madame votre épouſe, & quelle ſera la conduite de ſes gens ou des vôtres; parce que l'expérience lui apprend que les domeſtiques ſont ordinairement plus difficiles que les maîtres.

Madame Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte, ou de se faire servir chez elle.

Comme nous vous supposons mariés, & peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque chose à la veuve, quoique sans l'assurer de rien : & je lui ai demandé si, dans cette supposition, elle pouvoit vous loger aussi, vous & vos domestiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, & qu'elle le souhaitoit beaucoup, parce que la circonstance d'une femme seule, lorsque les témoignages n'étoient pas aussi certains qu'ils le sont ici, étoit ordinairement pour elle un sujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logements, il ne faut pas douter qu'on n'en puisse trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, sur-tout vers les nouvelles places. Madame Doleman, sa sœur & moi, nous vous offrons, dans notre maison d'Uxbridge, toutes les commodités qui dépendront de nous, & pour votre chere moitié, & pour vous-même, si vous jouissez du bonheur que nous vous desirons; en attendant que vous soyez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du Mercier, dans la rue de Cecil, & celui de la veuve, dans la rue de Douvres, peuvent être prêts en avertissant la veille.

Ne doutez pas, Monsieur & cher ami, du zele & de l'affection avec lesquels je suis, &c.

THO. DOLEMAN.

Vous jugerez aisément, ma chere, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logements je me suis déterminé. Mais voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve sur un point qui me paroît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de Norfolck, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût ; c'est-à-dire, parce qu'il est proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres ; & je ne sais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre que dans les fauxbourgs, dont on ne parle pas si avantageusement. J'ai paru pancher ensuite pour l'appartement de la rue Cecil, ensuite pour celui du Mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun ; & lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la rue de Douvres, il m'a dit qu'il le jugeoit le plus commode & le plus convenable à mon goût, mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour, il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve ; & sur le champ il a marqué ma résolution à M. Doleman, avec des remerciments de ma part pour ses offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire beaucoup d'usage, si je passe quelque temps chez la veuve) & une chambre de domestiques. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup; mais comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme de chambre, jusqu'à ce que Betty soit mieux, ou que j'en trouve une à mon gré; & vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoie sous cette enveloppe, prenez la peine de les lui faire porter, & de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité j'ai meilleure opinion de lui depuis qu'il m'a proposé de rappeller cette fille.

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeoit pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fut-ce, que pour l'apparence aux yeux de la veuve & de ses deux nieces, qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans une situation fort aisée; sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte sitôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des

étrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque temps, une des deux servantes de Madame Sorlings, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la ville, sans compter qu'elle seroit plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie, lorsque je voudrois les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les servantes de Madame Sorlings & ses deux filles étoient également nécessaires dans leurs offices, & que l'absence d'un domestique ne pouvoit causer que de l'embarras dans une ferme; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penserois pas sitôt à me procurer ces amusements, & que je n'avois pas besoin, par conséquent, de compagne pour le dehors.

A présent, ma chere, de peur que dans une situation aussi variable que la mienne il ne survienne quelque chose de nuisible à mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais observer plus que jamais la conduite & les sentiments de mon guide.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD

Jeudi, 20 d'Avril.

IL commence par communiquer à ſon ami, la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de Miſs Clariſſe, & la réponſe qu'il a reçue, &c. Enſuite il s'applaudit de ſon projet.

Tu connois la veuve, tu connois ſes nieces, tu connois le logement : as-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman ? Il prévient toutes les objections ; il pourvoit à tous les accidents. Chaque mot eſt une ruſe à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de ſourire, en voyant ma charmante, qui apporte tant de précaution dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, & qui peſe les différentes propoſitions, comme ſi ſon deſſein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues ? Que dis-tu de cette chere fripponne, qui me regarde avec la derniere attention, pour découvrir dans mes yeux quelqu'apparence dont elle puiſſe s'aider à lire dans mon cœur ? Le puits eſt trop profond pour être pénétré par ſes regards, c'eſt de quoi je puis l'aſſurer, quand ils ſeroient auſſi perçants qu'un rayon du ſoleil.

Nulle confiance en moi, ma belle! Il eſt donc clair que vous n'en avez aucune? Si j'étois porté à changer de diſpoſitions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuſe confiance à mon honneur? Oh bien il ne ſera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer, ſoit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante, qui, dans la ſatisfaction qu'elle reſſent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman, pour la communiquer à ſa chere Miſs Howe! Sottes petites coquines! pourquoi ſe fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorſque l'expérience eſt ſeule capable de leur apprendre à parer nos attaques, & de leur donner la prudence de leurs grand'-meres? Alors, ſans doute, elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Caſſandres, & prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, auſſi-tôt qu'un jeune & hardi libertin, tel que moi, viendra croiſer leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce ruſé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle de notre bonne veuve? Quel crois-tu qu'ait été ſon deſſein? Tu ne le devineras jamais. Ainſi, pour t'en épargner l'embarras, ſuppoſé que quelqu'officieuſe perſonne (Miſs Howe eſt fine & active comme le diable,) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'aſſurer des

caracteres. Lorsqué dans cette rue on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une maison qui ressemble à ce qu'on cherche, le plus habile chasseur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'apperçoive de la tromperie, & que sa défiance n'augmente encore, lorsqu'elle se verra dans une autre rue?

Ne t'embarrasse point. Où je trouverai quelque nouvelle ruse, ou nous serons déjà si bien ensemble, qu'elle prendra tout de bonne grace; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître assez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais, comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à son amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le sache?

Oui; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui écrive dans cette rue, ce qui reviendra au même?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'esprit trop épais pour avoir fait cette réponse à ma lettre.... Est-il si difficile de s'imaginer, que pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi qui connois si

bien la ville, je lui ai envoyé son modele, & je ne lui ai laissé que le soin de transcrire?

Que dis-tu de moi, Belford?

Et si j'ajoute que je t'avois destiné cette commission, & que la belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connoît mon estime pour toi, que diras-tu d'elle?

C'est à présent que je vois bien loin devant moi, & que j'ai du loisir de reste. Conviens que ton ami est un homme incomparable. Que je te trouve petit, du sommet de ma gloire & de mon excellence! Ne t'étonnes pas que je te méprise sincérement; on ne peut avoir si bonne opinion de soi-même, sans mépriser à proportion tout le reste du genre humain.

Je compte de tirer bon parti du mariage prétendu dont on me félicite. Mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vues. D'ailleurs, cette partie de mon projet n'est pas encore tout-à-fait digérée. Un général, qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un adversaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sinclair, entends-tu, Belford? Oui, Sinclair, je le répète; & garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits & l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'Ecosse. Son mari, le Colonel (grave aussi cela dans ta mémoire) étoit un Ecossois, honnête homme, & brave comme César.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles ſervent quelquefois plus qu'un millier de ſerments & de proteſtations, qui n'ont été inventés que pour y ſuppléer, ſur-tout lorſqu'il faut prévenir les ſoupçons d'un eſprit défiant.

Tu tomberois d'admiration, ſi tu ſavois la moitié ſeulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante, la plupart de la ſeconde main, afin qu'ils ne paſſent pas pour un meuble inutile, & tu ſais que les Dames de cette maiſon ne ſont pas mal verſées dans la lecture. Mais je me garde bien de trop promettre à ma belle; il faut laiſſer quelque choſe aux ſoins de ſa veuve, mon ancienne amie, qui m'a ſecondé à merveille dans une infinité d'autres entrepriſes, & qui ſe croiroit offenſée ſi je paroiſſois me défier de ſon habileté.

LETTRE CXVI.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 19 d'Avril.

IL m'eſt venu des lumieres, qu'il eſt important de vous communiquer. Votre frere ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la réſolution de découvrir votre

retraite, & de vous faire enlever. Un de ſes amis, Capitaine de vaiſſeau, entreprend de vous prendre à bord, & de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maiſons de M. James Harlove.

Ils ont l'eſprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez paſſé les bornes de l'honneur: Mais s'ils peuvent s'aſſurer, après l'enlevement, que vous ſoyiez encore fille, ils vous tiendront, ſous une bonne garde, juſqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même-temps, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le pourſuivre en juſtice, & de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croient capable de le conduire au ſupplice, ou du moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles ſont très-récentes. Miſs Arabelle les a dites en confidence; & d'un air de triomphe, à Miſs Lloyd, qui eſt à préſent ſa favorite, quoiqu'auſſi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miſs Lloyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent ſuivre une entrepriſe de cette nature, m'a fait ce récit & m'a permis de vous en informer ſecrétement. Cependant, ni elle ni moi, nous ne ſerions peut-être pas fâchées que M. Lovelace fût pendu par les bonnes voies; c'eſt-à-dire, ma chere, ſi vous n'y mettiez pas d'oppoſitions. Mais nous ne pouvons ſupporter que le chef-d'œuvre de la nature ſoit balloté par deux eſprits violents;

& beaucoup moins que vous ſoyez ſaiſie & bientôt expoſée au brutal traitement d'une troupe de miſérables, qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à ſe modérer, je ſuis d'avis que vous lui découvriez tout ; mais ſans nommer Miſs Lloyd. Peut être ſon vil agent eſt-il dans le ſecret, & ne tardera-il point à l'en inſtruire. Je laiſſe à votre diſcrétion le ménagement d'une affaire ſi délicate. Ma plus grande inquiétude, eſt que ce furieux projet, ſi l'on a la témérité de l'entreprendre, ne ſerve à lui donner ſur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation, je ſouhaiterois que vous fuſſiez mariée, pour quelque crime que votre Lovelace doive être pourſuivi, à l'exception de l'aſſaſſinat & du viol.

Hannah eſt pénétrée de reconnoiſſance pour votre préſent. Elle vous a comblé de bénédictions. On lui a remis auſſi le préſent de M. Lovelace.

Je ſuis extrêmement contente de M. Hickman, qui s'eſt ſervi de la même occaſion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La maniere m'a fait plus de plaiſir, que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui ſont familieres, & le ſilence les accompagne ſi parfaitement, qu'elles ne ſe découvrent que par la reconnoiſſance de ceux qui en ſont l'objet. Il eſt quelquefois mon Aumônier, & je crois,

qu'il joint toujours quelque chose à mes petites libéralités; mais le temps de le louer n'est pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.

Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne ame; l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chere, je le trouve bien sot de se donner tant de peine pour moi, lorsqu'il doit s'appercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe; & plus sot encore, de ne pas comprendre que dans ses vues il fera, tôt ou tard, une pitoyable figure avec moi. Nos goûts & nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chere, est allié si étroitement avec le cœur! & tous deux sont ennemis si déclarés du jugement! Quelle union mal assortie que celle de l'esprit & du corps! Tous les sens, comme la famille des Harloves, sont ligués contre ce qui devroit les animer & faire leur bonheur, si l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en supplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme, pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre Hannah, je reconnois que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer

d'argent. Je vous ai dit que je poſſéde le double de cette ſomme, & que ma mere ne m'en connoît que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu qui vous reſte? Vous ne ſauriez prévoir les beſoins qui naîtront, pour des meſſages, pour des informations & d'autres occurrences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté auſſi abattue que vous le dites, & qu'il me ſemble qu'elle doit l'être en particulier ſur ce point.

A l'égard des termes où j'en ſuis avec ma mere, il n'eſt pas beſoin de vous dire, à vous qui la connoiſſez ſi parfaitement, qu'elle n'épouſe jamais rien avec modération. Ne devroit-elle pas ſe ſouvenir du moins que je ſuis ſa fille? Mais non, je ne ſuis jamais pour elle que la fille de mon pere. Il faut qu'elle ait été bien ſenſible au violent naturel de ce pauvre cher pere, pour en conſerver ſi long-temps la mémoire, tandis que toutes les marques de tendreſſe & d'affection paroiſſent oubliées. D'autres filles ſeroient tentées de croire que l'eſprit de domination doit être bien puiſſant dans une mere, qui veut exercer ſans ceſſe toute l'autorité qu'elle a ſur ſes enfants, & qui, tant d'années après la mort d'un mari, ſegrene de n'avoir pas eu ſur lui le même empire. Si ce langage n'eſt pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excuſé par la tendre affection que je portois à mon pere, & par le reſpect que j'aurai éternellement pour ſa mémoire. C'étoit le meilleur

de tous les peres ; & peut-être n'auroit-il pas été un mari moins tendre, si l'humeur de ma mere & la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi : tous deux d'ailleurs avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma mere qu'elle paroît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer la part à mon existence.

J'ai souvent pensé que pour empêcher les partages d'affections dans leurs enfants, les peres & les meres devroient éviter sur toutes choses ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si chères, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différend ; après vous avoir confessé en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer ? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez donc, ma chere, que j'ai été... pour ainsi dire... oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma mere a jugé à propos de me donner un grand coup sur des mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, & que j'ai déchirée en pieces & jetée au feu, devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Tom. 6. Pag. 88.

Je ſais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conſéquent la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques moments après. Je ne voulus pas le voir. Je ſuis, ou trop grande pour être battue, ou trop enfant pour avoir un très-humble ſerviteur. C'eſt ce que je déclarai à ma mere. Quelles autres armes que du chagrin & de la mauvaiſe humeur, lorſqu'il ne ſeroit pas pardonnable de penſer même à lever le petit doigt!

Elle me dit, en ſtyle d'Harlove, qu'elle vouloit être obéie, & que la maiſon ſeroit fermée à M. Hickman même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correſpondance qu'elle m'avoit défendue.

Pauvre Hickman! ſon rôle eſt aſſez biſarre entre la mere & la fille. Mais il ſait qu'il eſt ſûr de ma mere & qu'il ne l'eſt pas de moi. Ainſi, ſon embarras n'eſt pas grand à choiſir, quand il ne ſeroit pas porté d'inclination à vous rendre ſervice.

Je m'enfermai pendant tout le jour, & le peu de nourriture que je pris, je le pris ſeule. Le ſoir, je reçus un ordre ſolemnel de deſcendre pour le ſouper. Je deſcendis; mais environnée du nuage le plus épais. Oui & non furent les ſeules réponſes que je fis aſſez long-temps. Cette conduite, me dit ma mere, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'étoit, répliqua-t-elle, la hardieſſe de ma réſiſtance qui

l'avoit provoqué à me donner un coup ſur la main. Elle étoit fâchée que je l'euſſe irritée juſqu'à ce point ; mais elle n'en exigeoit pas moins de deux choſes ; l'une, ou que ma correſpondance fût abſolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fuſſent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choſes également impoſſibles ; & qu'il convenoit auſſi peu à mon honneur, qu'à mon inclination, d'abandonner une amie dans l'infortune..... ſur-tout pour ſatisfaire des ames baſſes & cruelles.

Elle ne manqua point de rappeller tous les lieux communs du devoir & de l'obéiſſance.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraiſonnable de rigueur avoit cauſé toutes vos diſgraces : que ſi elle me croyoit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du moins d'entretenir des amitiés, particulièrement avec une perſonne dont elle m'avoit félicité mille fois, dans d'autres temps, d'avoir obtenu l'eſtime & la confiance ; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature, & qu'ils pouvoient tous s'accorder ; qu'un commandement injuſte, j'oſois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie ; & que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laiſſât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'une femme, & que le ſexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à ſon argument, c'eſt qu'elle ſe réduiſoit à demander la communication de nos lettres. Elle inſiſta beaucoup ſur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intriguant de tous les hommes, qui, ſuivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit ſon Hickman en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous & de moi, qui pouvoit lui répondre des ſuites de notre correſpondance?

Ainſi, ma chere, vous voyez que l'intérêt de M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir nos lettres à ma mere, ſi je n'étois perſuadée que votre plume & la mienne en ſeroient moins libres; & ſi je ne la voyois ſi attachée au parti contraire, que ſes raiſonnements, ſes cenſures, ſes inductions & ſes interprétations deviendroient un ſujet perpétuel de difficultés & de nouveaux débats. D'ailleurs je ne ſerois pas bien aiſe qu'elle ſût comment votre ruſé monſtre a joué une perſonne d'un mérite ſi ſupérieur au ſien. Je connois cette grandeur d'ame qui vous éleve au-deſſus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correſpondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'hiſtoire, m'a offert ſes ſervices: & ma derniere lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il ſoit ſi bien avec ma mere, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous & pour moi.

Il a eu la bonté de me dire (& j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que non-seulemont il approuvoit notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; & que n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations & mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fond de ce discours m'a plu, & c'est un grand bonheur pour lui; sans quoi je serois entré en compte sur le terme d'approuver, & je lui aurois demandé depuis quand il me croyoit disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chere, ce que c'est que cette race d'hommes: vous ne leur avez pas plutôt accordé l'occasion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'approuver vos actions; dans lequel est renfermé apparemment celui de les désaprouver, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'ai dit à ma mere combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, & combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La suite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle fait, dit-elle, & son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de réconciliation, qu'en retournant au château d'Harlove, sans prétendre au moindre droit d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chere, dans l'opinion de ma mere.

Je suppose que votre premiere lettre,

adreſſée à M. Hickman, me viendra de Londres.

Votre honneur & votre ſûreté ſont l'unique objet de mes prieres.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma ſurpriſe augmente ſans ceſſe, de voir l'obſtination de vos proches à vous laiſſer dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent être leurs vues. Ils vous jetteront entre ſes bras, ſoit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de temps, & je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardents ſervices. Adieu ma très-chere, mon unique amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXVII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Jeudi, 20 d'Avril.

JE me croirois abſolument indigne de votre amitié, ſi mes plus preſſants intérêts ne me laiſſoient pas trouver aſſez de loiſir pour déclarer en peu de mots à ma chere amie, combien je ſuis éloignée d'approuver ſa conduite, dans des circonſtances où ſa généroſité l'empêche apparemment de recon-

nôtre la faute, mais où j'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos démêlés avec votre mere m'affligeront beaucoup, & vous voulez que par conséquent je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas-là, ma chere, ce que vous desiriez autrefois. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre; & lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'éleverai-je point ma voix contre une désobéissance, dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggraveront mon erreur, & la feront regarder comme la racine d'une si mauvaise branche?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance & la fermeté d'une aussi noble amitié que la votre, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune & qui croit avec les disgraces de la personne aimée, cette ame doit être incapable de prendre mal les avertissements ou les conseils de l'ami, pour lequel elle a des sentiments si distingués,

Ainſi la liberté que je prends n'a pas beſoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que dans les conjonctures préſentes, elle eſt l'effet d'un déſintéreſſement ſi abſolu, qu'il tend à me priver de la ſeule conſolation qui me reſte.

Votre humeur chagrine; l'action de déchirer entre les mains de votre mere une lettre qu'elle avoit droit de lire, & de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ſes propres yeux; le refus de voir un homme qui eſt ſi diſpoſé à vous obéir pour le ſervice de votre malheureuſe amie, & ce refus, dans la ſeule vûe de mortifier votre mere; pouvez-vous penſer, ma chere amie, que toutes ces fautes, qui ne ſont pas la moitié de celles que vous reconnoiſſez, ſoient excuſables dans une perſonne qui eſt ſi bien inſtruite de ſes devoirs?

Votre mere étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'eſt-ce pas une raiſon de la ménager davantage, aujoud'hui que ſuivant ſes idées, j'ai perdu juſtement ſon eſtime? Les préventions favorables, comme celles qui ne le ſont pas, ne s'effacent guere entiérement. Comment une erreur à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle aſſez pour l'éloigner tout-à-fait de moi?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord: mais c'eſt le premier de tous les devoirs: un devoir, qui a précédé en quelque ſorte votre exiſtence même; & quel autre devoir ne doit pas lui

céder, lorſque vous les ſuppoſerez en concurrence?

Vous êtes perſuadée qu'ils peuvent s'accorder. Votre mere penſe autrement. Quelle eſt la concluſion qu'il faut tirer de ces prémices?

Quand votre mere voit combien je ſouffre dans ma réputation, de la malheureuſe démarche où je me ſuis engagée, moi de qui tout le monde avoit de meilleures eſpérances, quelle raiſon n'a-t-elle pas de trembler pour vous? Un mal en attire un autre après ſoi; & comment ſaura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter?

Une perſonne qui entreprend de juſtifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la ſoupçonner ou de corruption ou de foibleſſe? & les cenſeurs ne penſeront-ils pas qu'avec les mêmes motifs & dans les mêmes circonſtances, elle ſeroit capable des mêmes erreurs?

Mettons à part les perſécutions extraordinaires que j'ai eſſuyées: la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible, que celui que j'ai donné dans une eſpace fort court, de la néceſſité qui oblige des parents à veiller ſans ceſſe ſur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de ſa prudence?

N'eſt-ce pas depuis ſeize ans juſqu'à vingt-& un, que cette vigilance eſt plus néceſſaire que dans aucun autre temps de la vie d'une femme? C'eſt dans cet eſpace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes

hommes, & que nous devenons l'objet de leurs soins, ou de leurs attaques : & n'est-ce pas dans le même temps que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accompagne presqu'inséparablement jusqu'à la fin de nos jours ?

Ne sommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe ?

Et lorsque nos dangers se multiplient, au dedans comme au dehors, nos parents ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler ? Notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre ?

Si c'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge, qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parents, & qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse & des soins qu'ils doivent à leurs enfants ?

Il vous paroît dur, ma chere, d'être traitée comme une petite fille ! Eh pouvez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes parents, de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite ? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mere, si votre fille vous avoit refusé ce que votre mere demandoit de vous, & vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main, pour lui faire

quitter un papier défendu ? C'eſt une grande vérité, comme votre mere vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur ; & c'eſt de ſa part une extrême condeſcendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons ſous une autre eſpece de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature) il n'y a point d'âge auquel notre ſauvegarde la plus néceſſaire & la *plus* puiſſante ne ſoit les aîles de nos parents ; pour nous garantir des vautours, des milans, des éperviers & d'autres vilains animaux de proie, qui voltigent ſans ceſſe au deſſus de nos têtes, avec le deſſein de nous ſurprendre & de nous dévorer, auſſi-tôt qu'ils nous voient écartées de la vue, c'eſt-à-dire, du ſoin de nos gardiens & de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous puiſſiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correſpondance autrefois approuvée, ſi votre mere juge néanmoins qu'après ma faute *elle* ſoit capable de jetter une tache ſur votre réputation, c'eſt une dureté à laquelle il faut ſe ſoumettre. Ne doit-elle pas même ſe confirmer dans ſon opinion, lorſqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre, eſt de vous inſpirer de l'humeur & de la répugnance à lui obéir !

Je ſais, ma chere, qu'en parlant d'*humeur*, & du *nuage épais* que vous m'avez

représenté, vous ne pensez qu'à mettre dans vos termes ce sel délicieux qui fait le charme de votre conversation & de vos lettres. Mais, en vérité, ma chere amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la maniere dont votre pere & votre mere vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquents; mais votre mere est moins comptable à sa fille qu'à tout autre, de ce qui s'est passé entr'elle & M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu, si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre mere lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentiments de respect pour votre pere?

Chacun a ses défauts. Quand votre mere auroit tort de rappeller des mécontentements dont le sujet n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer, à l'occasion de qui & de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entre un pere & une mere, pour faire vivre & pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

LETTRE CXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

LE ſujet que j'ai traité dans ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je paſſe avec plus de plaiſir, quoiqu'avec auſſi peu d'*approbation*, à une autre de vos exceſſives vivacités : c'eſt aux grands airs que vous vous donnez à l'occaſion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne qu'étant auſſi généreuſe que vous l'êtes, votre générosité ne ſoit pas plus uniforme ; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence & la gratitude, vous en font une loi preſque égale. M. Hickman, comme vous le reconnoiſſez, eſt une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-temps, il n'auroit pas trouvé dans moi une avocate en ſa faveur, auprès de ma chere Miſs Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le temps que j'ai paſſé chez vous, qu'après une converſation, où il avoit fort bien fait ſon rôle dans votre abſence, il devenoit muet au moment que vous paroiſſiez ?

Je vous l'ai reproché pluſieurs fois, & je crois vous avoir fait remarquer auſſi que l'air impoſant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre

orgueil ! Il pouvoit être expliqué à son avantage, & nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chere, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractere, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, & qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clé pour s'ouvrir, c'est-à-dire, d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de sujets: & se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un tréfor qu'il ne possède point.

Mais un homme modeste ? Ah ! ma chere, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, & ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie ? Un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir ses levres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse ; & qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel rôle je fais ici ! Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur ; mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser juste sur cette matiere. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étois résolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chere, ma très-chere amie, que vous

avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre mere même devroit avoir fait! A la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire que comme les différents exercices demandent différents talents, il peut arriver, en matiere d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellens ouvrages; mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui sentant ses propres défauts, aime généralement l'emploi de corriger. Le mal est que pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou, si vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique sur autrui plus souvent que sur soi-même.

LETTRE CXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE, *à Miss* HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chere amie, à la défense que vous avez reçue de votre mere. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme à la hâte; parce que sentant fort bien que mon jugement seroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correſpondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, & combien il eſt obligeant de permettre qu'elle paſſe par ſes mains ; mais ce n'eſt point aſſez pour me ſatisfaire entiérement.

Je ſuis un fort mauvais caſuiſte ; & le plaiſir que je prends à vous écrire, peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres deſirs. Sans cette crainte, & ſi je n'appréhendois auſſi que la franchiſe & la bonne foi ne fuſſent bleſſées par des évaſions, je ſerois tentée de vous propoſer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conſerver une ſatisfaction ſi douce, & ne recevoir de vous, ſuivant les occaſions ; qu'une reponſe paſſagere, non-ſeulement ſous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorſque je m'écarte, pour me confirmer lorſque je penſe bien, & pour me guider dans mes doutes ? Ce ſecours me ſeroit marcher avec plus d'aſſurance dans le chemin obſcur qui s'ouvre devant moi ; car, malgré l'injuſtice de mes cenſeurs, malgré toutes les nouvelles diſgraces dont je ſuis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuſe, ſi je puis conſerver votre eſtime.

Véritablement, ma chere, je ne ſais comment je pourrois prendre ſur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amuſement. Il faudroit.

que je fiſſe uſage de ma plume, quand je n'aurois perſonne à qui je puſſe envoyer mes lettres. Vous m'avez entendue relever es avantages que j'ai toujours trouvés à jetter ſur le papier tout ce qui m'arrive : actions, penſée, je m'imagine que c'eſt le moyen de faire tourner le préſent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le ſtyle, & qu'il ſert à développer les idées, il n'y a perſonne à qui il n'arrive de perdre une bonne penſée, qui s'évapore après la réflexion, ou d'oublier une bonne réſolution, parce qu'elle eſt chaſſée de la mémoire par de ſecondes vues, qui ne valent pas toujours les premieres : mais lorſque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire, ou ce que j'ai fait, l'action, ou la réſolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'eſt une ſorte de traité que j'ai fait avec moi-même, & qui, étant ſcellé de ma propre main, devient une regle de conduite & comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, ſi je le puis ſans offenſe; d'autant plus qu'outre le plaiſir de ſatisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorſqu'en écrivant j'ai quelqu'objet en vue, quelque amie à qui je deſire de plaire.

Mais quoi! ſi votre mere permet notre correſpondance, à condition que nos lettres lui ſoient communiquées; & ſi c'eſt le ſeul moyen de la ſatisfaire, eſt-il impoſſible de

se soumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chere, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence? si je voyois quelqu'apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne sache de quelle maniere j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'aurois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon histoire à votre mere & à tous mes amis. Mon propre honneur & leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais si je n'ai pas cette espérance, à quoi serviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à suivre M. Lovelace, & les artifices par lesquels il a su m'effrayer? Votre mere vous a fait entendre que mes amis insisteroient sur un retour pur & simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroissois balancer là-dessus, mon frere s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déja du regret que j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Reduite ainsi à manquer d'asyle & de protection, je deviendrois l'objet des railleries publiques, & je jetterois plus de honte que jamais sur mon sexe, puisque l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre mere consente à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haine & son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres; & si dans la suite je me rends volontairement coupable, je reconnoîtrai que je suis pour jamais indigne & des vôtres & des siens.

Quand vous craignez de l'appésantissement pour mon esprit & pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres passent sous les yeux de votre mere, vous oubliez, ma chere, que l'un & l'autre sont déja fort appésantis: & vous jugez trop mal de votre mere, si vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter, ni vous, ni moi, que livrée à elle-même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Ma charité s'étend encore plus loin; car je suis quelquefois portée à croire, que si mon frere & ma sœur étoient absolument certains de m'avoir assez ruiné dans l'esprit de mes oncles, pour n'avoir plus rien à redouter sur l'article de l'intérêt, ils pourroient, sinon desirer ma réconciliation, du moins ne pas s'opposer à ma grace: sur-tout si je voulois leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je n'aurois pas d'éloignement si j'étois tout-à-fait libre, & dans l'indépendance que je desire. Vous savez que je n'ai jamais

attaché de prix aux acquisitions mondaines, & au legs de mon grand-pere, qu'autant que ces avantages me mettroient en état de suivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chere amie, si votre mere veut permettre notre correspondance en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, à cette condition même, quelle sordide amitié seroit la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondements que la nôtre; c'est-à-dire, sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & sur la certitude que ces avis seront reçus avec une tendre reconnoissance; en partant de ce principe, qu'il est plus doux & plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure & aux railleries du public.

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeller les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour; en n'épargnant ni mes folies, ni mes fautes.

CL. HARLOVE.

P. S. Je m'étois propoſé dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit poſſible, à mes propres affaires. Mon deſſein eſt de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma ſituation: mais trouvez bon, ma chere, que cette lettre que je vous promets, & votre réponſe, qui contiendra s'il vous plaît vos avis, & la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, ſoient les dernieres que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défenſe continue.

Je crains, hélas! Je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais ſort ne ſoit de me faire revenir à des évaſions, de me faire tomber dans de petites affectations, & de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de ſuivre; mais qu'il me ſoit permis de vous aſſurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les allarmes que votre mere a conçues de notre correſpondance, que s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de perſévérer dans mon égarement, je ne ſerois pas long-temps ſans m'en repentir, & je m'efforcerois de regagner le terrein que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les inſtances de Madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il eſt fixé à lundi prochain, comme je vous

l'expliquerai dans ma premiere lettre, qui eſt déjà commencée ; mais trouvant une occaſion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir ſeule.

LETTRE CXX.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi matin, 21 d'Avril.

MA mere refuſe d'accepter votre condition, chere amie; je la lui ai propoſée comme de moi: mais les Harloves, (pardonnez l'expreſſion) poſſédent abſolument ſon eſprit. C'eſt un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille; elle me défie de la ſurprendre.

Ayez moins d'inquiétude ſur ce qui nous regarde, elle & moi; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien enſemble. Tantôt une querelle, tantôt un racommodement : c'eſt une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût queſtion de vous.

Cependant je vous fais des remerciements ſinceres pour chaque ligne de vos trois dernieres lettres, que je me propoſe de relire attentivement lorſque ma bile ſera prête à s'échauffer. Je ne vous diſſimule point que j'ai un peu regimbé à la premiere lecture; mais chaque fois que je la recommence, je

ſens croître pour vous, s'il eſt poſſible, ma tendreſſe & ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage ſur vous, que je conſerverai dans cette lettre & dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir; c'eſt qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchiſe ait beſoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, & à quelques petites réflexions que je ne laiſſe pas de faire, en paſſant, ſur la vivacité du mien. Il faut que je vous diſe une fois mon ſentiment ſur l'un & l'autre. Vous êtes perſuadée, ma chere, que la douceur n'eſt pas un défaut dans une femme; & moi je tiens qu'un peu de chaleur, juſte & bien placée, n'en eſt pas un non plus. Au fond c'eſt louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne deſirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous eſt pas plus libre de ſortir de votre caractere, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une & l'autre ſe fît violence. Ainſi nous approuver, chacune de notre côté, dans l'état qui nous eſt propre, c'eſt transformer la néceſſité en vertu; mais j'obſerverai que ſi votre caractere & le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumieres & des ombres. La vôtre ſeroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puiſſe, ma chere, puiſſe votre douceur ne

vous exposer à rien de fâcheux, de la part d'un monde qui n'est pas capable d'en sentir le prix! Pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractere est moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mere, si j'avois à faire à un esprit tel que le vôtre. La vérité, ma chere, est ennemie des déguisements. C'est pour les caracteres nobles & ouverts que je réserve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'est-à-dire, celui de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui est digne de l'être, vous verriez qu'au défaut de principes & de conviction la honte corrigeroit le monde; & que dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chere, presqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toutes sortes de fard.

M. Hickman est à votre avis un homme modeste: mais la modestie a quelquefois ses inconvénients. (Nous examinerons bientôt, ma chere, tout ce que vous me dites de cette honnête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier pa-

quet en mains propres, avec une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mere, entrant tout d'un coup, s'est également apperçue & de la joie qui paroissoit sur son visage, & du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures: lorsque la colere a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colere, ou cherchant l'occasion d'en marquer. Eh bien! M. Hickman, eh bien, Nancy, c'est encore une lettre qu'on a la hardiesse d'apporter & de recevoir. Là, votre homme modeste s'est trahi plus que jamais, par son embarras & par ses discours interrompus. Il ne savoit s'il devoit sortir, & me laisser vuider la querelle avec ma mere, ou s'il devoit venir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au mensonge: ma mere s'est retirée brusquement, & je ne m'en suis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet, laissant à M. Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardiment ma mere. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentiments, & du desir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejettée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fît d'admirables portraits d'elle, entre

deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au lieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvellé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette résolution, a-t-elle ajouté, ne changera point jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, & qu'elle comptoit sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos reproches, & j'ai pris un air humble, quoique chagrin; mais je vous déclare, ma chere, qu'aussi long-temps que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, & que je serai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à se promettre de notre correspondance; aussi long-temps qu'il me restera dans la mémoire, que cette défense vient de la même source que toutes vos disgraces; aussi long-temps que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos amis ne se réconcilient point avec vous, & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raison ne leur permettent pas de refuser; toute la déférence que j'ai pour votre jugement, & pour vos excellentes leçons, qui conviendroient presqu'à tous les cas différents du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce, & que je n'exige dans vos lettres le même détail que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perversité dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser, que si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mere ne sera jamais si bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chere, & je bornerai mes réponses, pendant l'*interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chere, & comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime;) cet expédient, dis-je, est un petit piege dans lequel je ne donne pas aisément. L'intention de ma-tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules; c'est de quoi je puis vous assurer; ainsi votre proposition en faveur d'Hickman devient inutile. Vous le dirai-je? Je crois que c'est assez d'honneur pour lui, d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche & faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de

faire valoir ſes ſervices, & la gloire qu'il y attache, & ſa diligence, & ſa fidélité, & ſes inventions pour garder notre ſecret, & ſes excuſes & ſes évaſions avec ma mere, lorſqu'elle le preſſe de parler, avec cinquante & qu'il aura l'art de coudre enſemble. Ne ſera-ce pas d'ailleurs un prétexte, pour faire ſa cour plus aſſidument que jamais *à la charmante* fille *de la bonne* Madame Hovve?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête à tête avec moi, auſſi ſouvent que je ſouhaiterois de vous écrire; moi ſeulement pour dicter à ſa plume: ma mere ſuppoſant dans l'intervalle que je commence à prendre ſérieuſement de l'amour pour lui, le rendre maître de mes ſentiments, & comme de mon cœur, lorſque je vous écrirois; en vérité, ma chere, il n'en ſera rien. Quand je ſerois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correſpondances. Non, non, c'eſt aſſez pour un Hickman de pouvoir ſe glorifier de la qualité de notre agent, & de voir ſon nom ſur l'adreſſe de nos lettres. N'ayez point d'embarras, tout modeſte que vous le croyez, il ſaura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez ſans ceſſe de manquer de généroſité pour lui, & d'abuſer du pouvoir. Mais je vous proteſte, ma chere, que je ne puis faire autrement. De grace, permettez que j'étende un peu mes plumes, & que je me faſſe quelquefois redouter. C'eſt mon temps, voyez-vous; car il ne ſeroit pas

plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je ſerai ſa femme. Il reſſent une joie, lorſqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas, ſi mon mécontentement ne lui cauſoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je ſerois expoſée, ſi je ne le faiſois pas quelquefois trembler? il s'efforceroit lui-même de ſe faire craindre. Tous les animaux de la création ſont plus ou moins, entr'eux, dans l'état d'hoſtilité. Le loup, qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me ſouviens d'avoir été un jour ſi piquée contre un poulet, qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginois) que dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenſeur & je lui fis tordre le cou! qu'arriva-t-il après cette exécution? L'autre devint inſolent, auſſi-tôt qu'il ſe vit délivré de ſon perſécuteur, & je le vis béqueter à ſon tour un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Ils mériteroient tous d'être étranglés, m'écriai-je; ou plutôt, j'aurois auſſi bien fait de pardonner au premier, car je vois que c'eſt la nature de l'eſpece.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un ſourire, comme il m'eſt arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faiſois de vous accompagner! Mais vous êtes révoltée contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez-y garde. Vous me fâcherez

contre vous: & lorſque je ſuis fâchée, vous ſavez que je ne ménage perſonne. Il m'eſt auſſi impoſſible de n'être pas un peu impertinente, que de ceſſer d'être votre tendre & fidelle amie:

ANNE HOVVE.

LETTRE CXXI.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à Miſs* HOVVE.

Vendredi, 21 d'Avril.

M. Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frere, qu'il a reçue de ſon agent. Je lui ſais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, ſi vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque choſe, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ, d'autant plus que lui-même, il ſouhaite depuis long-temps d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre, qui s'accorde aſſez avec ce que vous m'avez écrit ſur le témoignage de Miſs Lloyd. Il ajoute ſeulement que celui qui ſe charge d'une ſi violente entrepriſe, eſt un capitaine de vaiſſeau, nommé *Singleton*.

J'ai vu cet homme-là. Il eſt venu deux fois au château d'Harlove, en qualité d'ami de mon frere. Il a l'air intrépide: & je

m'imagine que le projet vient de lui; car mon frere parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres temps, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce *Singleton* demeure à Leith. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frere, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur système, tout mépriſable qu'il paroît à M. Lovelace, ne puisse être tenté; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, Mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que dans la crainte de vous déplaire, je ne sais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de Miss Howe; & que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin de l'autre, & qu'il est plus aisé de suivre vos traces que les miennes.

Vous ne souhaitez pas assurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de vôtre frere; par des voie aussi violentes que celles

dont vous êtes menacée. Je ne me propose pas de me jetter officieusement dans leur chemin ; mais s'ils avoient raison de se figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes ? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne serois-je pas exposé à des insultes dont un homme d'honneur n'est pas capable de supporter l'idée ?

Grand Dieu ! me suis-je écriée, quelles suites fatales du malheur que j'ai eu de me laisser tromper !

Très-chere Clarisse ! a-t-il repris affectueusement, ne me désespérez point par un langage si dur, lorsque ce nouveau projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la société, comme ce fiere y paroît résolu ; du moins s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son système ? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer, qu'il y a des complots plus noirs & plus violens que les miens : mais celui-ci est d'une si horrible nature, qu'il m'en paroît moins propre à vous alarmer. Je connois parfaitement votre frere. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarrasser & à le confondre ; une demie invention, une présomption complette : sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, & pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fourniſſent le pouvoir & l'occasion par leur propre folie.

Voilà, Monsieur, une volubilité merveilleuse ! Mais tous les esprits violents ne se ressemblent que trop ; du moins dans leur maniere de se ressentir. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné cette témérité, & n'eût pas sauvé mes parents de l'insulte ?

Eh ! quoi, chere Clarisse ! Vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité* ! Vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime & votre affection ? Mille pardons, très-chere Clarisse ! Si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifferent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que vous avez souffert de moi ? Quel sujet vous ai-je donné, de me traiter avec tant de rigueur & si peu de confiance ? Au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux ? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable : mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoissance ?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étois résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce le temps, M. Lovelace, est-ce l'occasion, de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection ?

tection? C'eſt une queſtion bien ſurprenante que la vôtre: ſi j'ai quelque choſe à vous reprocher de ma connoiſſance! Je puis vous répondre, Monſieur, ... & me ſentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever bruſquement pour ſortir.

Il s'eſt ſaiſi de ma main. Il m'a conjuré de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir ſa paſſion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine & les violents projets faiſoient la matiere de notre délibération.

Je me ſuis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chere *Clariſſe*, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il eſt fort aiſé, permettez que je le diſe, de vous repréſenter ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'eſpere que dans cette nouvelle occaſion vous ne prendrez point mon avis pour une offenſe. Vous voyez qu'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, Mademoiſelle, que vous puiſſiez conſentir à honorer de votre main, un miſérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire?*

Quelle idée, ma chere! Quelle ſorte de récrimination ou de reproche? Je ne m'attendois, dans ce moment, ni à de telles queſtions, ni à la maniere dont celle-ci m'étoit propoſée. La rougeur me monte encore au viſage, lorſque je me rappelle

ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si décisifs, & le ton si impérieux! J'ai cru voir qu'il jouissoit de mon embarras; (en vérité, ma chere, il ne connoît pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardoit, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes, quelques moments après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à demi-arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colere & la honte, de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions; tandis que j'avois si peu d'empire sur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le passage; & je me retirois avec les marques d'un amer chagrin lorsque, jettant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre & le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet: son cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'insensé projet de mon frere m'avoit jettée, pour renouveller sans mon aveu, une proposition que j'avois déjà mal reçue, & qui par cette raison..... Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrases vagues & de sentences, par lesquelles il prétendoit se justifier d'une hardiesse, qui ne s'étoit expliquée, disoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'in-

ſolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour eſſayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon ſexe; mais quel qu'ait été ſon deſſein, il m'a ſi vivement irritée, que mon cœur ſe révoltant contre ſes diſcours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuſe: & faiſant réflexion à l'air apprivoiſé que j'avois entre ſes bras, je m'en ſuis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main; lorſque j'allois ſortir de la chambre; il s'eſt jetté à genoux, pour me ſupplier de demeurer un moment, &, dans les termes les plus clairs, il s'eſt offert à moi, comme le ſouverain moyen de prévenir les deſſeins de mon frere & de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, & plutôt l'effet de ſa pitié que de ſon amour. Quel parti prendre? Je ſuis demeurée, la bouche ouverte, & l'air déconcenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joui du ſpectacle, attendant ſans doute que je lui fiſſe quelque réponſe. Enfin, confuſe de mon propre embarras & cherchant à l'excuſer par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les meſures..... qui étoient capables d'augmenter les alarmes.... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchiſſant ſur le caractere irréconciliable de mes amis, & ſur les malheureuſes ſuites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon frere.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés, & le misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition ? Que me restoit-il à faire, si ce n'étoit de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue. Je lui ai dit, que le retour de M. *Morden* ne pouvoit tarder long-temps ; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'assistance de M. *Lovelace* que pour me délivrer de M. *Solmes* ; & que, par conséquent, il étoit à souhaiter pour moi que les choses demeurassent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon Cousin.

Toute irritée que je pouvois être, il me semble, ma chere, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place, un autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportements ? Mais il a plû à M. *Lovelace* de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne supportera jamais ; & son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réserve.

„ Eh quoi ? s'est-il écrié, vous êtes donc „ résolue, Mademoiselle, de me faire con„ noître jusqu'à la fin que je ne dois rien at„ tendre de votre affection, tandis qu'il „ vous restera le moindre espoir de renouer „ avec mes plus cruels ennemis, au prix de „ mon bonheur, qui sera sans doute votre „ premier sacrifice ?

Ce ton, chere *Miſs Hovve*, m'a échauffé le ſang à mon tour. Cependant, j'ai gardé quelques meſures. „ Vous avez vu, lui ai-je „ dit, combien j'ai été choquée de la vio- „ lence de mon frere: vous vous trompez „ beaucoup, M. *Lovelace*, ſi vous croyez „ m'effrayer aſſez par la vôtre, pour me „ faire embraſſer un parti oppoſé à vos pro- „ pres conventions.

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'eſt réduit à me prier de ſouffrir que ſes actions parlaſſent déſormais pour lui; &, ſi je le trouvois digne de quelque bonté, il eſpéroit m'a-t-il dit, qu'il ne ſeroit pas le ſeul au monde à qui je refuſaſſe un peu de juſtice. „ Vous en appellez au futur, lui ai-je ré- „ pondu: j'y appelle auſſi, pour la preuve „ d'un mérite ſur lequel vous ſemblez paſſer „ condamnation juſqu'à préſent, & qui „ vous manque en effet.

J'étois prête encore à me retirer: il m'a conjurée de l'entendre. Sa réſolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter ſoigneuſement toutes ſortes d'accidents fâcheux, & de renoncer à toutes les meſures qui pouvoient l'y conduire; quels que fuſſent les procédés de mon frere, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma perſonne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât ſpectateur tranquille; c'eſt-à dire, qu'il me vît enlever, conduire à bord par ce *Singleton*, & dans une ſi funeſte extrêmité, ne lui ſeroit-il pas permis de prendre ma défenſe.

Prendre ma défense, M. *Lovelace!* Je serois donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres; Il me semble, sur la description qu'on vous fait de cette maison de la veuve, que j'y serois libre & en sûreté.

Il est convenu que cette maison de la veuve, telle que M. *Doleman* la représente, c'est-à-dire, un édifice intérieur, derriere l'édifice de front, avec un jardin qui en fait l'unique vue, sembloit promettre beaucoup de secret; & que d'ailleurs, si je ne l'approuvois pas lorsque je l'aurois vue, il ne seroit pas difficile d'en trouver une qui me convînt mieux. Mais, puisque je lui avois demandé son conseil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon Oncle *Harlove*, en qualité d'un de mes curateurs, & d'attendre le succès de ma lettre chez Madame *Sorlings*, où il falloit le prier hardiment d'adresser sa réponse. Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de la craindre.

„ La substance de la lettre devoit être, de
„ demander à titre de droit ce qui ne man-
„ queroit pas de m'être refusé comme une
„ grace; de reconnoître que je m'étois jet-
„ tée sous la protection des Dames de sa fa-
„ mille, par l'ordre desquelles & de Mylord
„ M....., il paroîtroit s'employer lui-même
„ à mon service; mais d'ajouter que c'étoit
„ à des conditions que j'avois réglées, &
„ qui ne m'assujettissoient à rien, pour une
„ faveur qu'ils auroient accordée, dans les
„ mêmes circonstances, à toute autre per-

„ ſonne de mon ſexe. Si je ne goûtois pas cette méthode, il ſe croiroit fort honoré que je vouluſſe lui permettre de faire la même demande en ſon nom: (mais avec ces reſtrictions ordinaires) c'étoit un point auquel il n'oſoit toucher ſitôt; quoiqu'il eſpérât que les violences de ma famille pourroient m'amener à cette heureuſe réſolution..

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit propoſé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, & que je m'attendois à l'exécution de cette promeſſe: que lorſqu'on ne pourroit ignorer que je ſerois abſolument indépendante, il ſeroit temps d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire, mais que tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être ſincere, m'a-t-il dit d'un air plus penſif. Ce projet de mon frere avoit changé les circonſtances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit ſe diſpenſer de voir ſi la veuve de Londres & ſa Maiſon me conviendroient, en ſuppoſant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fuſſent pas capables de ſe laiſſer corrompre par mon frere? S'il voyoit qu'il y eût quelque fond à faire ſur leur honneur, il pourroit s'abſenter pendant quelques jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui ſeroit impoſſible de s'éloigner plus long-temps.

Quoi donc Monſieur? ai-je interrompu.

Votre deſſein eſt-il de prendre un logement dans la même Maiſon?

Non, m'a-t-il répondu; parce qu'il connoiſſoit mes délicateſſes, & l'uſage d'ailleurs que je voulois faire de ſon abſence. Cependant on faiſoit actuellement quelques réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit ſe loger dans l'appartement de ſon ami *Belford*; ou ſe rendre peut-être à *Edgvvare*, qui eſt la maiſon de campagne du même ami, & revenir chaque jour au matin, juſqu'à ce qu'il eût raiſon de croire que mon frere eût abandonné ſon miſérable ſyſtême.

Le réſultat d'une ſi longue conférence eſt de partir pour Londres, lundi prochain. Puiſſe l'heure de mon départ être heureuſe!

Je ne puis vous répéter trop ſouvent, ma chere amie, combien je ſuis pénétrée de vos bienfaits, & de cette merveilleuſe généroſité qui en eſt la ſource.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 d'Avril.

L'Editeur ſupprime encore, dans cette lettre tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conſerver quelques détails de la confuſion de Clariſſe, *dans leſquels il n'eſt pas ſurprenant qu'elle*

ne ſoit pas entrée elle-même, à l'occaſion des offres de M. Lovelace.

Ici, *Belford*, que diras-tu ſi ton ami, comme un papillon qui cherche ſa ruine autour d'un flambeau, avoit failli de brûler les aîles de ſa liberté? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ſes propres pieges, de voir toutes ſes vues renverſées, tous ſes projets inutiles; ſans avoir conduit l'admirable *Clariſſe* à Londres, & ſans avoir fait un effort pour découvrir ſi c'eſt réellement un Ange ou une femme.

Je me ſuis offert à elle, avec ſi peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le temps de s'envelopper dans les réſerves de ſon ſexe. Mes expreſſions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher ſon indifférence paſſée, & lui rappelloient malicieuſement ſes propres loix: car ce n'eſt pas l'amour, c'eſt le noir complot de ſon frere, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en diſpenſer. De toute ma vie, je n'ai vu de confuſion ſi charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit repréſenter ce ſpectacle, & le mêlange d'impatience qui animoit viſiblement chaque trait du plus expreſſif & du plus beau viſage du monde! Elle a touſſé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'eſt fait lire d'abord dans ſes regards, enſuite une ſorte d'attendriſſement, qui ſembloit venir de l'incertitude de ſes deſirs; juſqu'à ce que l'aimable *Boudeuſe*, irritée de l'air d'héſita-

tion avec lequel j'attendois sa réponse, ne pouvant plus articuler une parole, s'est mise à verser des larmes, & m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je me suis hâté aussi-tôt de la suivre ; je l'ai retenue entre mes heureux bras ; unique objet de mes affections, ah ! ne pensez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paroître contraire à vos premieres loix, vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos Proches. Si malgré la tendresse respectueuse qui accompagnoit ma proposition, elle avoit été capable de vous désobliger, mes soins les plus ardents seroient à l'avenir.... J'ai cessé ici de parler, comme si la force du sentiment avoit étouffé ma voix. Elle a fait entendre la sienne, mais d'un ton chagrin : je suis.... je suis malheureuse. Ses larmes coulojent en abondance ; &, tandis que mes bras environnoient en ore la plus belle taille du monde, son visage se cachoit contre mon épaule, sans qu'elle s'apperçût de la liberté qu'elle sembloit m'accorder.

Pourquoi, pourquoi *malheureuse ?* ma très-chere vie. Toute la reconnoissance que vous pouvez attendre du cœur le plus sensible & le plus obligé.... Ici la justice m'a fermé la bouche, car je ne lui dois point de reconnoissance pour des obligations si peu volontaires.

Mais revenant à elle-même & s'appercevant qu'elle étoit entre mes bras ; comment donc, Monsieur ? m'a-t-elle dit d'un

air d'indignation, le visage plus enflammé & les yeux brillants d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ses efforts ; mais absolument vaincu par les charmes de cette innocente confusion ; j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit ; & me jettant à genoux devant elle, ô chere *Clarisse !* lui ai-je dit, sans la moindre réserve, & sentant à peine la force de mes termes (ma foi, s'il s'étoit trouvé là un Prêtre, j'étois un homme perdu.) recevez les serments de votre fidelle *Lovelace !* Faites qu'il soit à vous, à vous seule, & pour toujours. C'est le moyen de parer à tout. Qui osera former des complots & des entreprises contre ma femme ? Leurs folles & insolentes espérances se fondent sur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah ! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous ; & l'on s'empressera d'applaudir à un événement qui est attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps ? je ne pensois non plus à cette impertinente extase, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuse fille est toute puissante ! Ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui dois succomber dans la grande épreuve.

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des serments solemnels, par une impulsion involontaire, en dépit d'une résolution préméditée & des plus orgueilleux systêmes ? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer un Barbare à

toute intention de lui nuire ou de lui déplaire: & je crois véritablement que je serois disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à présent), s'il n'étoit question d'une sorte de contention, que sa vigilance a fait naître entre nous, & qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu sais quelle est ma générosité quand on ne me dispute rien.

Fort bien; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion? Ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot? Une offre prononcée si solemnellement, & même à genoux, *Belford!*

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu désirer. Le projet de son frere, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidents qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plu d'attribuer sa confusion; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu? Regarder notre mariage comme sa seconde ressource; & me dire, du moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, qui est prêt encore à s'exposer au même danger!

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux: mais elle m'a remis après l'arrivée de son cousin *Morden*. C'est en lui

qu'elle met à préſent toutes ſes eſpérances.

J'ai paru furieux ; mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une ſeconde lettre à la tante *Hervey* ; & l'on ſe promettoit une réponſe.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pu diminuer par degrés, ſi j'avois été homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenſer ?.... Le Diable n'eſt pas pire. Un Galant ſi timide ! Une Princeſſe qui exige des ſoins ſi réguliers ! Comment s'accorder jamais enſemble, ſur-tout ſans le ſecours d'une obligeante médiation ? Il eſt rare néanmoins, Diable ! *Belford*, il eſt rare qu'un amour ſi ardent ſe trouve dans le même cœur avec tant de réſignation. Le véritable amour, j'en ſuis convaincu à préſent, ſe borne aux deſirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante perſonne ! Revenir encore d'elle-même à me parler de Londres ! Si par haſard le complot de *Singleton* avoit été de mon invention, je n'aurois pu ſouhaiter de plus heureux expédient pour hâter ſon départ. Elle l'avoit diféré ; je ne ſaurois deviner pourquoi.

Tu trouveras ſous cette enveloppe la lettre de *Joſeph Leman*, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, & ma profonde réponſe à cette lettre. Je ne puis réſiſter à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raiſon ſi forte, il ſeroit peut-être mieux de te laiſſer penſer que

l'étoile de la Belle combat contr'elle, & diſpoſe des occaſions à mon avantage; quoiqu'elles ſoient l'unique effet de mon invention ſupérieure.

LETTRE CXXIII.

JOSEPH LEMAN à M. LOVELACE.

16 d'Avril.

IL informe M. Lovelace *de la perſécution à laquelle ſes maîtres ſe préparent contre lui, pour le rapt de* Miſs Betterton, *qu'il avoit enlevée à ſa famille, & qui étant morte en couche, avoit laiſſé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'accuſoit de ne prendre aucun ſoin.* Joſeph *lui apprend, avec ſa ſimplicité ordinaire, que ſes Maîtres donnent le nom d'infame à cette aventure; mais il eſpere, dit-il, que Dieu ne permettra pas qu'elle le ſoit, quoiqu'on publie que Monſieur* Lovelace *a été obligé de quitter le Royaume pour ſe mettre à couvert, & que le deſir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'eſt une des hiſtoires que M.* Solmes *auroit ſouhaité de pouvoir raconter à Mademoiſelle* Clariſſe, *ſi elle avoit été diſpoſée de l'écouter.*

Il prie M. *Lovelace* de lui avouer ſi cette affaire peut mettre ſa vie en danger; &, par l'affection qu'il lui porte, il ſouhaite qu'il ne ſoit pas pendu, comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête

coupée ; & qu'il ait la bonté de se souvenir de lui avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au Roi ou à la justice.

Il lui marque que le Capitaine *Singleson* est souvent en conférence secrette avec son jeune maître & sa jeune maîtresse, & que son jeune maître a dit, en sa présence, au Capitaine, *que son sang bouilloit pour la vengeance* ; qu'en même temps, son jeune maître a fait l'éloge de lui *Joseph*, en vantant au Capitaine sa fidélité & son entendement. Ensuite il offre ses services à M. *Lovelace*, pour prévenir les accidents fâcheux, & pour mériter sa protection, dans la vue qu'il a de prendre l'Hôtellerie de l'*Ours bleu*, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il, La *jolie Ourse*, c'est-à-dire, *Betty Barnes*, lui roule aussi dans la tête. Il espère qu'il pourra l'aimer plus que M. *Lovelace* ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur, & à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'*Ours bleu* ; comme si elle étoit déja, dit-il pour continuer la figure, *au milieu de l'orge & des fèves*. Il demande pardon, là-dessus, pour ce bon mot qui lui échappe ; parce que tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelquefois ce qu'il a fait ; & qu'il croit que sans les histoires que M. *Lovelace* lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impossible que le pere & la mere eussent eu

le cœur si dur ; quoique M. *James* & Mademoiselle *Arabelle* aient beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'est que Mr. & Madame *Harlove* ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec Mademoiselle *Clarisse*, parce qu'ils croient que toutes ces histoires sont venues de la bouche du valet-de-chambre de Mr. *Lovelace*. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que Mr. *Lovelace* ne tue son valet-de-chambre, & lui aussi, pour rejetter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien dans le fond de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espére aussi, que si sa très-chere & très-honorée jeune maîtresse, Mademoiselle *Clarisse*, se laissoit aller à mal, M. *Lovelace* voudra bien se souvenir de l'abreuvoir de l'*Ours bleu*, (*) Mais il prie le Ciel de le préserver de toute mauvaise vue, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espére qu'il aura le temps de se repentir, s'il péche par ignorance; & puis M. *Lovelace* est un homme de grande qualité & de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très-humble & très-fidele serviteur,

JOSEPH LEMAN.

(*) Dans la plupart des Bourgs d'Angleterre, il y a une sorte de vivier, qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses.

LETTRE CXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

17 d'Avril.

M. Lovelace *donne carriere, dans cette Lettre, à ſa folle imagination. Il commence par expliquer à* Joſeph *l'affaire de* Miſs Betterton, *qui n'eſt, dit-il, qu'une folie de jeuneſſe. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune perſonne, qu'il aimoit auſſi. Elle n'étoit que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avoit des vues d'agrandiſſement, & qui s'étoit prêté par cette raiſon aux commencements de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au Pere ni à la fille. Tous les parents, à la vérité, auroient voulu qu'elle ſe fût jointe à eux pour l'attaquer en juſtice; & c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû ſa mort, après avoir refuſé d'entrer dans leurs reſſentiments. Le petit garçon étoit fort joli, & ne faiſoit pas déshonneur à ſon pere. Il l'avoit vu deux fois, à l'inſçu d'une tante qui en prenoit ſoin, & ſon intention étoit de pourvoir à ſon établiſſement. Toute cette famille étoit folle de l'enfant, quoiqu'elle eût la méchanceté de maudire le pere.*

Il apprend à *Joſeph* quelles ſont ſes regles en amour: „ d'éviter les femmes publiques; „ de marier une maîtreſſe qu'il quitte, avant „ que d'en prendre une autre; de mettre

„ la mere à couvert du beſoin, lorſqu'elle „ a des parents cruels ; de prendre grand „ ſoin d'elle, dans ſes couches ; de pourvoir „ à la fortune du petit, ſuivant la condition „ de la mere ; & de prendre le deuil pour „ elle, ſi elle meurt en travail. Il défie *Joſeph* „ de trouver quelqu'un qui s'acquite de ces „ devoirs avec plus d'honneur. Eſt-il ſur- „ prenant, dit-il, que les femmes aient tant „ d'inclination pour lui ?

Il n'a rien à craindre de cette aventure, ni pour ſa tête, ni pour ſon cou. „ Une „ femme morte en couche, il y a dix-huit „ mois ; point de procès commencé pendant „ ſa vie ; un refus averé d'entrer dans les „ pourſuites ; voilà de jolies raiſons, *Jo-* „ *ſeph*, pour fonder une accuſation de rapt! „ Je répéte que je l'aimois. Elle me fut en- „ levée par ſes brutaux de parents, dans l'ar- „ deur de ma paſſion.... Mais c'eſt parler „ aſſez de la chere *Miſs Betterton*. Chere, „ en vérité ; car la mort rend une femme „ encore plus chere. Que le Ciel faſſe paix „ à ſes cendres ! Ici, *Joſeph*, je donne un „ profond ſoupir à la mémoire de *Miſs* „ *Betterton*.

Il loue le goût de *Joſeph* pour *les bons mots*. „ La plaiſanterie, dit-il, convient plus „ aux pauvres que les gémiſſemens. Tout ce „ qui arrive dans le monde n'eſt-il pas un „ ſujet de plaiſanterie ? Quiconque ne le „ prend pas ſur ce ton eſt un imbécille, „ qui ne ſait pas regarder les choſes du bon „ côté. Celui qui condamne la joie dans un

„ pauvre ; mérite de n'en reſſentir jamais.

Il applaudit à l'affection de *Joſeph* pour ſa jeune & incomparable Maîtreſſe. Il vante ſes propres ſentiments pour elle, & ſes honorables intentions. Sa parole eſt un gage ſacré ; & là-deſſus, il en appelle à lui. „ Vous „ ſavez, *Joſeph*, lui dit-il, qu'avec moi les „ effets ſurpaſſent les promeſſes. Pourquoi ? „ parce que c'eſt la meilleure façon de mon„ trer que je n'ai pas l'ame chiche & étroite. „ Un homme juſte tient ſa promeſſe. Un „ homme généreux paſſe au-delà. Telle eſt „ ma regle.

Il rejette ſur *Miſs Clariſſe* le délai de leur mariage, en gémiſſant de l'éloignement où elle le tient, & l'attribuant à *Miſs Howe*, qui lui inſpire, dit-il, des défiances continuelles : il ajoute que c'eſt la raiſon qui l'oblige à ſe ſervir de lui, pour faire agir les *Harlowes* ſur l'eſprit de Madame *Howe*.

Il prend enſuite avantage des ouvertures de *Joſeph*, à l'occaſion des conférences ſecrettes du Capitaine *Singleton* avec M. *James Harlove* : „ Puiſque le Capitaine, lui „ dit-il, qui ſe fie au témoignage de *James*, „ a pris une ſi bonne opinion de vous, ne „ pourriez-vous, en feignant beaucoup de „ haine pour moi, propoſer à *Singleton* „ d'offrir à M. *James*, qui a tant de paſſion „ pour la vengeance, le ſecours de toutes ſes „ forces, c'eſt-à-dire, ſon vaiſſeau & ſon „ équipage, pour enlever ſa ſœur & la „ tranſporter à *Leith*, où ils ont tous deux „ leurs établiſſements ? „

„ Vous pouvez leur dire que ſi ce projet „ réuſſit, c'eſt le moyen de me réduire au „ déſeſpoir, & de faire entrer Mademoiſelle „ *Clariſſe* dans toutes leurs meſures. Vous „ pouvez les informer, comme ſur le témoi- „ gnage de mon Valet-de-chambre, de la „ diſtance où elle me tient d'elle, dans l'eſ- „ poir d'obtenir grace de ſon pere, en re- „ nonçant à moi, ſi l'on inſiſte ſur ce ſacri- „ fice; leur dire que le ſeul point, dont mon „ Valet-de-Chambre vous ait fait un myſ- „ tere, étant le lieu de notre retraite, vous „ ne doutez pas qu'avec quelques guinées, „ vous ne puiſſiez tirer de lui cet éclair- „ ciſſement, & des lumieres certaines ſur „ le temps où je pourrai m'éloigner d'elle, „ afin qu'ils trouvent plus de facilité dans „ leur entrepriſe; leur dire encore, & tou- „ jours comme de mon Valet, que nous „ ſommes à la veille de changer de logement „ (ce qui eſt vrai, mon cher *Joſeph*) & „ que mes affaires m'obligent ſouvent de „ m'abſenter.

S'ils ouvrent l'oreille à votre propoſition, vous vous ferez un mérite auprès de *Betty*, en la lui communiquant ſous le ſecret. *Betty* fera la même confidence à *Miſs Arabelle*, qui embraſſant avec joie toutes les occaſions de vengeance, ne manquera point d'en inſtruire ſon oncle *Antonin*, ſi elle n'a pas été prévenue par ſon frere. M. *Antonin Harlove* ſe hâtera probablement de porter cette découverte à Madame *Hovve*, qui ne la cachera point à ſa Fille, quoiqu'elles

ſoient toujours aſſez mal enſemble. Sa Fille l'écrira auſſi-tôt à ma chere *Miſs Clariſſe* : & ſi le complot ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en ſecret, ſous prétexte de prévenir toutes ſortes de déſaſtres; ce qui fait, comme vous ſavez, l'objet de tous vos ſoins & des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chere *Miſs*. Alors ſa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de ſon amour, dont je ſuis quelquefois tenté de douter. Elle ſe hâtera de choiſir un logement plus ſûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui ſera de lui ſervir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reſte aucune eſpérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à *James* & à *Singleton*, de faux avis, que j'aurai ſoin de vous fournir; de ſorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle ſera l'heureuſe, heureuſe & triplement heureuſe conſéquence ? Notre chere *Miſs* deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence ſera bientôt rétablie entre ſes parents & les miens. Dix guinées, ſur leſquelles vous pouvez compter réguliérement, tripleront vos gages dans cette avare Famille. Votre réputation de prudence & de courage ſe répandra dans la bouche de tout le monde..... L'*Ours bleu* ne vous manquera pas non plus; & ſi vous jugez à propos quelque jour de

l'acquérir en propre, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Je parie que ce détail est déjà clair à vos propres yeux: car *Betty* croira sa fortune faite en devenant votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la Famille des *Harloves*, que vous avez servie si fidellement, (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle) ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai, plus que vous ne pensez, à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir, devant vous, que du repos, de l'honneur & de l'abondance.

Chantez de joie, *Joseph*, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques, qui vous serviront à votre tour; une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer, ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *Monsieur l'Hôte* à chaque mot, être payé pour faire bonne chere, au lieu de donner du vôtre: heureux ainsi, non-seulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes Familles, sans nuire à une seule ame chrétienne, O *Joseph*, honnête *Joseph!* que vous aurez de jaloux? Qui feroit le dégoûté, avec une si belle perspective devant les yeux?

Ce que je vous propose aujourd'hui cou-

ronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

LETTRE CXXV.

Miss. CLARISSE HARLOVE à MADAME HERVEY.

Jeudi, 20 d'Avril.

MADAME MA TRÈS-HONORÉE TANTE,

N'AYANT pas reçu de réponse à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte, pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car il me seroit trop mortifiant de penser, que ma tante *Hervey* me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie de ma lettre, & ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, je la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, & je vous supplie très-humblement d'appuyer de votre crédit ce qu'elle contient (*).

(*) On a vu la substance dans la Lettre C.

Il eſt toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres ; & rien ne ſeroit plus affligeant pour moi que de me voir précipité dans d'autres meſures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, Madame, de vous écrire avec l'eſpérance d'une réponſe, je ſuis en état de juſtifier mes intentions dans la démarche où je me ſuis engagée ; quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en ſuis ſûre, vous auriez pitié de moi, ſi vous ſaviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défenſe, & combien je me crois miſérable d'avoir perdu l'eſtime de tous mes amis.

Il n'eſt pas encore impoſſible de m'y rétablir. Mais, quelle que ſoit ma ſentence au château d'Harlove, ne me refuſez pas, ma chere tante, quelques lignes de réponſe, pour m'apprendre s'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a voulu m'impoſer ; ou m'en préſerve le Ciel! ſi je ſuis abandonnée ſans retour.

Du moins, ma chere tante, procurez-moi la juſtice que j'ai demandée dans une lettre à ma ſœur, pour mes habits & pour la petite ſomme d'argent ; afin que je ne me trouve pas deſtituée à des commodités les plus ſimples, & dans la néceſſité d'avoir obligation à ceux auxquels je ſouhaiterois le moins d'accorder cet avantage ſur moi. Permettez-moi d'obſerver que ſi ma démarche

che étoit venue d'un deſſein formé ; j'aurois pû du moins, avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai ſouffertes, & qui ne peuvent qu'augmenter ſi ma demande eſt rejettée.

Si vous obtenez la permiſſion de recevoir les éclairciſſements que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on ſe propoſe de me mortifier, ah ! faites bien connoître que je le ſuis exceſſivement ; & que c'eſt néanmoins par mes propres réflexions que je le ſuis, n'ayant point de plaintes à faire de la perſonne dont on appréhendoit toutes ſortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le temps d'attendre votre réponſe, ſi vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter ſamedi au matin. C'eſt une occaſion que je n'avois pas prévue. Je ſuis, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. Perſonne ne ſaura jamais que vous ayez eu la bonté de m'écrire, ſi vous ſouhaitez que votre réponſe demeure ſecréte.

LETTRE CXXVI.

Miſs HOVVE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 22 d'Avril.

JE ne ſais quelle explication donner aux méthodes de votre perſonnage, mais il doute certainement que votre cœur ſoit à lui: & là-deſſus du moins je le trouve fort modeſte, car c'eſt confeſſer tacitement qu'il n'en eſt pas digne.

Il ne peut ſoutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, & de ſe voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite; & ce que vous nommez ſes artifices. J'ai paſſé en revue toute ſa conduite; je l'ai comparée avec ſon caractere général, & je trouve qu'il y a plus de conſtance & d'uniformité dans ſon orgueil & dans ſon humeur vindicative, c'eſt-à-dire dans ſa petiteſſe, que nous ne nous l'étions imaginé l'une & l'autre. Dès le berceau, ſa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin, capricieux, méchant, le gouverneur de ſes gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fieſé petit maître, qui reſpecte peu les bienſéances, & qui mépriſe notre ſexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulieres qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'eſt-il conduit dans votre famille,

avec les vues qu'il avoit pour vous? Depuis le temps que votre inſenſé de frere s'eſt mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades, il vous a fait tomber dans ſes filets, par un mêlange de terreur & d'artifice. Quelle politeſſe attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe?

Oui; mais que faire, dans la ſituation où vous êtes? Il me ſemble que vous devez le mépriſer, le haïr..... ſi vous le pouvez..... & vous dérober à lui: mais pour aller où? ſur-tout à préſent que votre frere médite de ridicules complots, & veut rendre votre ſort encore plus miſérable.

Si vous ne pouvez le mépriſer & le haïr, ſi vous ne vous ſouciez pas de rompre avec lui, il faut vous relâcher un peu de vos délicateſſes. Si ce changement n'amene pas la célébration, je me jetterois ſous la protection des Dames de ſa famille. Le reſpect dont elles paroiſſent remplies pour vous eſt de lui-même une ſûreté pour votre honneur, quand on pourroit ſuppoſer quelque autre ſujet de doute. Vous devriez lui rappeller du moins l'offre qu'il vous a faite, d'engager une de ſes couſines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, juſqu'à l'heureuſe concluſion de tous vos ſcrupules.

Mais ce ſeroit déclarer que vous êtes à lui. D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à préſent? Le projet de votre frere n'acheve-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reſte pas d'autre reſſource?

Croyez-moi donc, ma très-chere amie; il eſt temps de renoncer à toutes ces vaines eſpérances de réconciliation, qui vous ont tenue en ſuſpens juſqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'eſt offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ſes expreſſions; & je vois qu'il vous a même expliqué les raiſons qui doivent vous faire accepter ſes offres. C'eſt une généroſité peu commune aux gens de ſon eſpece, qui n'attaquent ordinairement que notre amour propre, en nous diſant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en ſont, par la ſeule raiſon qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicateſſes que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, ſans doute, me voir preſſée avec une reſpectueuſe ardeur; ſuppliée avec conſtance; & que tous les diſcours, comme toutes les actions d'un amant, tendiſſent à cet unique point. Cependant, ſi je ſoupçonnois de l'art dans ſa conduite, ou quelque délai fondé ſur le doute de mes ſentiments, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ſes doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je raſſemblerois toutes mes forces, ſoit pour vous trouver un aſyle ignoré, ſoit pour me réſoudre à partager votre fortune.

Quel miſérable, de s'être rendu ſi facilement à votre réponſe, lorſque vous l'avez

remis au retour de votre couſin Morden! Mais je crains auſſi que vous n'ayez été trop ſcrupuleuſe, car vous convenez qu'il s'eſt reſſenti de cette évaſion. Si j'étois informé par ſes propres mémoires, je m'imagine, ma chere, que je trouverois de l'excès dans vos délicateſſes & vos ſcrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis ſur lui le pouvoir que je lui vois à préſent ſur vous. Il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piége où vous êtes, doit ſe ſoumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoiſſez, je vous aſſure que dans un quart-d'heure, qui ſeroit tout le temps que je voudrois accorder aux délicateſſes, je verrois clair juſqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaiſes: ſont-elles mauvaiſes? vous ne ſauriez en être aſſurée trop tôt: ſi c'eſt heureuſement le contraire, n'eſt-ce pas la modeſtie de ſa femme qu'il ſe plait à tourmenter?

Il me ſemble que j'éviterois auſſi toutes les récriminations qui ne ſont capables que d'aigrir, & tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; ſurtout lorſque vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir pas l'occaſion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque ſatisfaction pour une belle ame à ſe déclarer contre le vice: mais ſi cette attaque eſt hors de ſaiſon, & ſi le vicieux paroît diſpoſé à ſe corriger, elle ſervira moins à faciliter ſa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jetter dans l'hypocriſie.

Le peu de cas qu'il a fait du ſage projet de votre frere, me plaît comme à vous. Pauvre James Harlove! Cette tête manquée s'aviſe donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ſes chefs d'accuſation contre Lovelace? Un méchant, qui eſt homme d'eſprit, mérite à mon gré d'être pendu tout de ſuite, & s'il vous plaît, ſans cérémonie: mais un imbecille, qui ſe mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os caſſés ſur la roue; ſauf d'être pendu après, ſi vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous ſi vous le voulez; mais je ſuis ſûre que cette pauvre eſpece, que quelques-uns nomment votre frere, s'applaudiſſant d'être parvenu à vous faire quitter la maiſon de votre pere, & de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, ſe croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre Lovelace avec ſes propres armes. Ne vous ſouvenez-vous pas de ſon triomphe, tel que vous me l'avez dépeint vous-même ſur le récit de votre tante, lorſqu'il s'enfloit encore des applaudiſſements de l'inſolente Betty Barnes?

Je n'attends rien de votre lettre à Madame Hervey, & j'eſpere que Lovelace ne ſaura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il ſe reſſent, autant qu'il l'oſe, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en reſſentirois

pas moins, si j'étois à sa place; du moins si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des Dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches, & la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles?

Je sais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chere amie. Recevez mes tendres embrassements, dont l'ardeur n'a rien d'égal que celle des vœux que je fais continuellement pour votre honneur & votre repos.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXVII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 d'Avril.

DEPUIS long-temps, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, & je me réduis à celui de ton humble lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques, sur les progrès & le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que

le mérite incomparable de la belle Clariſſe feroit toujours ſa défenſe & ſa ſûreté ; mais aujourd'hui que je te vois aſſez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber ſon choix ſur une maiſon dont les habitants ne réuſſiront que trop à te faire étouffer tous les mouvements honorables qui peuvent te naître en ſa faveur, je me crois obligé de prendre la plume ; & je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clariſſe Harlove.

Mes motifs ne ſont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de-là, quelle impreſſion feroient-ils ſur ton cœur à ce titre ?

Un homme tel que toi ne ſeroit pas plus touché, quand je lui repréſenterois à quelle vengeance il s'expoſe, en outrageant une fille, du caractere, de la naiſſance & de la fortune de Clariſſe.

La généroſité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, ſur des gens de notre eſpece, qui regardent tous les individus de ce ſexe comme un butin de bonne priſe. L'*honneur*, dans nos idées, & l'*honneur*, ſuivant l'acception générale, ſont deux choſes qui ne ſe reſſemblent pas.

Quel eſt donc mon motif ? En vérité, Lovelace, c'eſt la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille ; dans l'opinion que j'ai de la juſtice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que ſon intérêt tienne le premier rang parmi ces conſidérations.

Dans la derniere visite que j'ai rendue à ton oncle, ce bon Seigneur me pressa fort instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, & m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de les approuver. Je savois que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurai Milord M., qui s'en défioit beaucoup, parce que la famille en usoit mal avec toi; mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta Clarisse par le témoignage public comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble? Pourquoi tenterois-tu sa vertu? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier: si j'avois pour une femme les sentiments de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès: sur-tout si j'étois persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce qu'elle n'est pas égale. Considére la profondeur de ta malice & de tes ruses; considére les oc-

caſions, qui ſe renouvelleront ſans ceſſe en dépit d'elle-meme, auſſi-long-temps que les folies de ſa famile agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; conſidére qu'elle eſt ſans protection; que la maiſon où tu la conduits ſera remplie de tes ſuppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuſe, & difficiles à pénétrer lorſqu'elles ſe maſquent, ſur-tout pour une jeune perſonne ſans expérience & qui ne connoit pas la ville: attache-toi, dis-je, à toutes ces conſidérations, & dis-moi quelle gloire, quel ſujet de triomphe tu te promets à la faire ſuccomber? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, ſans remords, capable de veiller patiemment l'occaſion; un homme qui compte pour rien les ſerments qu'il fait aux femmes; l'innocente victime attachée ſcrupuleuſement aux ſiens, incapable de ruſe, diſpoſée par conſéquent à bien juger d'autrui: je regarderois comme un miracle, qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur & contre la tentation, au milieu de tant de piéges dont tu veux l'environner. Après tout, lorſque ſans aucune ſollicitation notre ſexe eſt ſi fragile, je ne ſais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui ſont nées des mêmes peres & des mêmes meres, & compoſées des mêmes ingrédiens, avec la ſeule différence de l'éducation; ni quelle ſi grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exiſter, me demandes-tu,

quelqu'autre Lovelace, qui séduit par les charmes de sa beauté, entreprenne de triompher d'elle?

Non; c'est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractere, il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil; tu t'en estimerois moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante, la vengeance; car l'amour (quel peut être l'amour d'un libertin?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger d'une maîtresse, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever! J'accorde si tu veux, qu'en demeurant, elle auroit couru grand risque d'être la femme de Solmes; je te passe ses conditions, que tu as su faire tourner cruellement contre elle-même, & la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas graces à ceux qui l'ont comme jettée entre tes mains? D'ailleurs tout ce que tu allégues pour autoriser ton épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur?

Mais, pour confondre entiérement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, si

c'étoit volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi? Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtresse : mais pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairoit la moitié moins?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, & cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter : cependant quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour propre aussi pénétrant que le tien? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée de l'autre par la splendeur de la tienne, où chacun la desire & se croiroit honoré de la voir entrer?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, & que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout. Je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien; puisqu'elle peut faire ton bonheur, & que si elle conserve sa délicatesse, il me paroît presqu'impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons? Je te connois assez d'ingénuité, pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu sais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer; mais comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le Royaume, & que tu te crois toi-même destiné quelque

jour à l'eſclavage conjugal, je veux que tu me diſes ſi tu peux jamais eſpérer une occaſion comparable à celle qui eſt entre tes mains; une fille qui par ſa naiſſance & ſa fortune n'eſt pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton ſang & celui de ton propre cœur te faſſent quelquefois parler légérement des familles qui ne te plaiſent point); une beauté qui fait l'admiration de tout le monde; une perſonne, en même temps, qui jouit d'une égale réputation d'eſprit, de jugement & de vertu!

Si tu n'es pas une de ces ames étroites, qui préférent leur ſimple & unique ſatisfaction à la poſtérité, toi, qui dois ſouhaiter des enfants pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins; c'eſt-à-dire, à ce temps où les années & les maladies viendront fondre ſur toi. Songe que tu expoſerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes deſcendants, pour leur avoir donné une miſérable exiſtence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui deſcendroient d'eux; & qui autoriſeroit toute ta race, en ſuppoſant qu'elle pût ſubſiſter long-temps, à te maudire juſqu'aux dernieres générations.

Tout méchant que le monde reformé nous ſuppoſe, il n'eſt pas certain que nous le ſoyions ſans retour. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en compoſer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui

le ſont nous paroiſſent mépriſables ; & nous ne ſommes pas même aſſez ignorants pour nous dégrader juſqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompenſe & de punition : mais avec beaucoup de jeuneſſe & de ſanté, nous eſpérons que le temps ne nous manquera pas pour le repentir ; ce qui ſignifie en bon Anglois, (ne m'accuſe pas d'être trop grave, Lovelace ; tu l'es quelquefois auſſi) que nous eſpérons de vivre pour les ſens, auſſi longtemps qu'ils ſeront capables de nous rendre ſervice ; & que pour quitter le péché, nous attendrons que le plaiſir nous quitte. Quoi ? ton admirable maîtreſſe ſera-t-elle punie, des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, & du deſir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de ſe donner à toi ?

Concluons. Je t'exhorte à bien conſidérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carriere. Juſqu'à préſent, les apparences de ta marche ſont ſi droites, que ſi ta belle ſe défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de l'*honnêteté*, dans le ſens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le ſais, ne rira de ton mariage : & ſi quelqu'un le trouvoit plaiſant, après t'avoir entendu tourner ſi ſouvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi, 22.

Ayant différé à fermer ma lettre juſqu'au jour de poſte, j'en reçois une des mains d'Oſgood, qui lui eſt venue depuis deux heures pour votre chere Dame, & qui eſt cachetée des armes d'Harlove. Comme elle peut être d'importance, (*) je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courrier que je vous dépêche exprès.

Je ſuppoſe qu'on vous verra bientôt à Londres; ſans la Dame, comme je l'eſpere. Adieu. Soyez *honnête* & ſoyez heureux.

BELFORD.

(*) C'étoit celle de *Miſs Arabelle Harlove*, qui eſt après les deux ſuivantes.

LETTRE CXXVIII.

MADAME HERVEY, à Miſs CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 21 *d'Avril*.

CHERE NIECE,

IL ſeroit bien dur, de refuſer quelques lignes aux inſtances d'une niece que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre premiere lettre, mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; & je viole ma promeſſe pour vous écrire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit de vous tous les jours! Le misérable avec qui vous êtes, triomphe, dit-on, & nous brave à chaque instant. Vous connoissez son indomptable caractere. Quoiqu'on ne puisse vous refuser des qualités admirables, son humeur lui est plus chere que vous. Combien de fois vous ai-je avertie! Jamais une jeune personne ne l'a été plus que vous. Miss Clarisse Harlove s'oublier jusqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'assemblée de vos amis. Si votre aversion s'étoit soutenue, ils auroient eu la complaisance de céder. Aussi-tôt que j'ai su moi-même quelle étoit leur intention, je me suis hâtée de vous le faire entendre (*), en termes obscurs peut-être, mais qui se seroit imaginé.... O Miss! Une suite si artificieuse! Tant de ruse dans les préparatifs!

Vous m'offrez des éclaircissements. Eh! que pouvez-vous éclaircir? N'êtes-vous pas partie, & partie avec un Lovelace? Que voulez-vous donc éclaircir?

Votre dessein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi vous êtes-vous trouvée avec lui? Le carrosse à six chevaux, les gens à cheval, tout n'étoit-il pas préparé? O ma chere! comme l'artifice produit l'artifice! Est-il croyable que ce n'ait pas été votre dessein? Si vous voulez qu'on le croie, quel pouvoir ne faut-il pas lui supposer sur vous? Lui! qui? Lovelace; le plus infame

(*) Voyez la lettre *XLIV*.

des libertins : ſur qui ? ſur Clariſſe Harlove. Votre amour pour un homme de ce caractere étoit-il plus fort que votre raiſon, plus fort que votre courage ? Quelle opinion cette idée donneroit-elle de vous ? Quel remede apporteroit-elle au mal ? Ah ! que n'avez-vous attendu le jour de l'aſſemblée !

Je veux vous apprendre ce qui devoit s'y paſſer. On s'imaginoit à la vérité que vous ne réſiſteriez pas aux prieres & aux ordres de votre pere, lorſqu'il vous auroit propoſé de ſigner les articles. Il étoit réſolu de vous traiter avec une condeſcendance paternelle, ſi vous ne lui aviez pas donné de nouveaux ſujets de colere. „ J'aime ma Clariſſe, di-„ ſoit-il une heure avant l'affreuſe nouvelle ; „ je l'aime comme ma vie. Je me mettrai à „ genoux devant elle, s'il ne me reſte que „ cette voie pour la faire conſentir à m'obli-„ ger. Ainſi, par un renverſement d'ordre aſſez étrange, votre pere & votre mere ſe ſeroient humiliés devant vous ; & ſi vous aviez pu les refuſer, ils auroient cédé, quoiqu'à regret.

Mais on préſumoit que du caractere doux & déſintéreſſé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts poſſibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capable de cette réſiſtance : à moins que votre entêtement pour l'autre ne fut beaucoup plus fort que vous n'aviez donné raiſon de le croire.

Si vous aviez refuſé de ſigner, l'aſſemblée

du mercredi n'auroit été qu'une ſimple formalité. On vous auroit préſenté à tous vos amis, avec une courte harangue : „ la voilà, „ cette jeune fille, autrefois ſi ſoumiſe, ſi „ obligeante, qui fait gloire aujourd'hui de „ ſon triomphe, ſur un pere, ſur une mere, „ ſur des oncles, ſur l'intérêt & les vues de „ toute une famille, & qui préfére ſa pro- „ pre volonté à celle de tout le monde : „ pourquoi ? parce qu'entre deux hommes „ qui demandent ſa main, elle donne la „ préférence à celui qui eſt décrié pour ſes „ mœurs.

Après vous avoir accordé ainſi la victoire, & peut-être après avoir prié le ciel de détourner les ſuites de votre déſobéiſſance, on en auroit appellé à votre généroſité, puiſque le motif du devoir ſe ſeroit trouvé trop foible ; & vous auriez reçu ordre de ſortir, pour faire encore une demie-heure de réflexion. Alors les articles vous auroient été préſentés une ſeconde fois, par quelque perſonne de votre goût ; par votre bonne Norton peut-être. Votre pere auroit pu la ſeconder par quelques nouveaux efforts. Enfin, ſi vous aviez perſiſté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'aſſemblée. On auroit inſiſté ſur quelques-unes des reſtrictions que vous aviez propoſées vous-même. On vous auroit permis d'aller paſſer quelque temps chez votre oncle Antonin, ou chez moi, pour attendre le retour de M. Morden ; ou juſqu'à ce que votre pere

eût pu ſupporter votre vue ; ou, peut-être, juſqu'à ce que Lovelace eût abandonné tout-à-fait ſes prétentions.

Le projet ayant été tel que je vous le repréſente, & votre pere ayant tant compté ſur votre ſoumiſſion, tant eſpéré que vous vous laiſſeriez toucher par des voies ſi tendres & ſi douces, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait paru comme hors de lui-même à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite ſi préméditée.... avec vos promenades au jardin, vos ſoins affectés pour des oiſeaux, & combien d'autres ruſes pous nous aveugler tous ! malicieuſe, malicieuſe jeune créature !

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorſqu'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvoit ſe le perſuader non plus. Nous nous attendions, en tremblant, à quelque aventure encore plus déſeſpérée. Il n'y en avoit qu'une, qui pût nous le paroître plus ; & j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la caſcade, plutôt que vers la porte du jardin. Votre mere tomba évanouie, pendant que ſon cœur étoit déchiré entre ces deux craintes. Votre pere, pauvre homme ! votre pere fut près d'une heure ſans pouvoir revenir à lui-même. Juſqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant, il n'a que vous dans l'eſprit. Votre mérite, ma chere, ne ſert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour, nous apporte quelque nouvelle aggravation. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur ?

J'en ſuis affligée ; mais je crains que tout ce que vous demandez ne vous ſoit refuſé.

Pourquoi parlez-vous, ma chere, *de vous épargner des mortifications ;* vous qui avez pris la fuite avec un homme ? Quel pitoyable orgueil, d'avoir quelque délicateſſe de reſte !

Je n'ai pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche en votre faveur. Perſonne ne l'oſe plus que moi. Votre lettre ſe préſentera ſeule. Je l'ai envoyée au château d'Harlove. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puiſſiez-vous ſoutenir heureuſement le parti que vous avez embraſſé ! O ma chere ! que vous avez fait de malheureux ! Quel bonheur pouvez-vous eſpérer vous-même ! Votre pere ſouhaiteroit que vous ne fuſſiez jamais née. Votre pauvre mere .... mais pourquoi vous donnerois-je des ſujets d'affliction ? Il n'y a plus de remede. Vous devez être effectivement bien changée, ſi *vos propres réflexions ne font pas votre malheur.*

Tirez le meilleur parti que vous pourrez de votre ſituation. Mais, quoi ? pas encore mariée, ſi je ne me trompe !

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il ſe peut que vous vous trompiez vous même. Vous eſpérez que votre réputation & votre faveur auprès de vos amis pourront ſe rétablir. Jamais, jamais l'une & l'autre, ſi je juge bien des apparences ; & peut-être nulle des deux. Tous vos amis, ajoutez-vous, „ *doivent ſe joindre à vous* pour obtenir

„ votre réconciliation : tous vos amis, c'eſt-
„ à-dire, tous ceux que vous avez offenſés ;
„ & comment voulez-vous qu'ils s'accor-
„ dent dans une ſi mauvaiſe cauſe ?

Vous dites „ qu'il ſeroit bien affligeant „ pour vous, d'*être précipitée* dans des me-„ ſures qui pourroient rendre votre récon-„ ciliation plus difficile. Eſt-il temps, ma chere, de craindre les *précipitations* ou les *précipices ?* Ce n'eſt point à préſent qu'il faut penſer à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il eſt queſtion de voir d'abord la hauteur du *précipice* où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, ſi je ſuis bien inſtruite, qu'il y ait du ſang répandu. L'homme qui eſt avec vous eſt-il diſpoſé à vous quitter volontairement ? S'il ne l'eſt pas, qui peut répondre des ſuites ? S'il l'eſt effectivement, bon Dieu ! que faudra-t-il penſer des raiſons qui l'y feront conſentir. J'écarte cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'eſt-il pas vrai, ma chere, que vous êtes ſans protection, & que vous n'êtes pas mariée ? N'eſt-il pas vrai qu'au mépris de votre priere de chaque jour, vous *vous êtes jettée* vous-même *dans la tentation ?* & votre homme n'eſt-il pas le plus méchant de tous les ſéducteurs ?

Juſqu'à préſent, dites-vous, (& vous le dites, ma chere, d'un air qui me paroît convenir aſſez mal à vos ſentimens de pénitence) vous n'avez point à vous plaindre d'un homme, dont on appréhendoit toutes ſortes de maux. Mais le péril eſt-il paſſé ? Je prie le ciel que vous puiſſiez vous louer de

ſa conduite juſqu'au dernier moment de votre liaiſon. Puiſſe-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes ſur leſquelles il a eu quelque pouvoir! Ainſi ſoit-il.

Point de réponſe, je vous en ſupplie: Je me flatte que votre meſſager ne publiera point que je vous écris. Pour M. Lovelace, je ſuis bien ſûre que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me ſuis pas trop obſervée, parce que je compte ſur votre prudence.

Vous avez mes prieres.

Ma fille ignore que je vous écris. Perſonne ne le ſait, ſans excepter M. Hervey.

Ma fille auroit ſouhaité pluſieurs fois de vous écrire; mais ayant défendu votre faute avec tant de chaleur & de partialité que nous en avons conçu des allarmes (c'eſt l'effet, ma chere, qu'une chûte telle que la vôtre doit produire ſur des parents), on lui a interdit tout commerce avec vous, ſous peine d'être privée pour jamais de nos bonnes graces. Je puis vous dire néanmoins, quoique ſans ſa participation, que vous faites le ſujet continuel de ſes prieres, comme de celles de votre tante très-affligée,

D. HERVEY.

LETTRE CXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

(En lui envoyant la précédente.)

Samedi matin, 22 *d'Avril.*

JE reçois à l'inſtant cette réponſe de ma tante. Gardez le ſecret, ma chere, ſur la bonté qu'elle a eu d'écrire à ſa malheureuſe niéce.

Vous voyez que je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarraſſe peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à ſuſpendre mon voyage, par l'eſpérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlove. Il me ſembloit que ſi l'on n'avoit pas marqué d'éloignement pour une réconciliation, j'aurois pu faire connoître à M. Lovelace, que pour être quelque jour à lui, je voulois être maîtreſſe des conditions. Mais je m'apperçois que je ſuis entraînée par un ſort inévitable, & qui m'expoſera peut-être à des mortifications encore plus cuiſantes. Faut-il que je me voie l'eſclave d'un homme dont je ſuis ſi peu ſatisfaite!

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, eſt actuellement au château d'Harlove. Je tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque choſe adoucit un peu mon inquiétude, c'eſt qu'elle aura ſervi

à purger une tante si chere, du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse, dont la perte est résolue. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune, cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes amis, & cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre cousine Hervey a sujet de s'en plaindre comme sa mere. Miss Hovve, ma chere Miss Hovve, ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisque à mon occasion elle a plus de querelles avec sa mere qu'elle n'en avoit jamais eu. Cependant, c'est à l'homme qui m'a jettée dans cette confusion de maux, que je suis forcée de me donner! J'ai fait beaucoup de réflexions, je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes que j'y découvre aujourd'hui.

N'apprends-je pas qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon pere déclaroit hautement que je lui étois aussi chere que sa vie? qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle; qu'il vouloit.... Ah! ma chere: quelle mortifiante tendresse! Ma tante ne devoit pas craindre, qu'on sût dans quels termes elle m'écrit. Un pere à genoux devant sa fille! Voilà ce qu'il est bien certain que je n'aurois jamais soutenu. J'ignore ce que j'aurois fait dans une occasion si triste. La mort m'auroit paru moins terrible que ce spectacle, en faveur d'un homme

homme pour lequel mon averſion eſt invincible : mais j'aurois mérité d'être anéantie, ſi j'avois pu voir mon pere inutilement à mes pieds.

Cependant, s'il n'avoit été queſtion que du ſacrifice de mon penchant & d'une préférence perſonnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix ; mon reſpect ſeul auroit triomphé de mon inclination ; mais une averſion ſi ſincere ! Le triomphe d'un frere ambitieux & cruel, joint aux inſultes d'une ſœur jalouſe, me dérobant tous deux, par leurs intrigues, une faveur, une pitié, dont j'aurois été ſûre autrement ! Les devoirs du mariage ſi ſacrés, ſi ſolemnels ! Moi-même d'un caractere naturel, qui ne m'a jamais permis de regarder le plus ſimple devoir avec indifférence, à plus forte raiſon, un devoir volontairement juré au pied des autels ! Quelles loix d'honnêteté pouvoient m'autoriſer à mettre ma main dans une main odieuſe, à prononcer mon conſentement pour une union déteſtée ? ajoutez, pour une union qui devoit durer autant que ma vie ? N'ai-je pas fait là deſſus des réflexions plus longues & plus profondes, que le commun des filles n'en fait à mon âge ? N'ai-je pas tout peſé, tout conſidéré ? Peut-être aurois-je pu marquer moins d'humeur & d'obſtination. La délicateſſe, ſi je puis m'attribuer cette qualité, la maturité d'eſprit, la réflexion, ne ſont pas toujours d'heureux préſents du ciel. Combien de cas, dans leſquels je ſouhaiterois d'avoir connu

ce que c'étoit que l'indifférence, si je l'avois pu sans une ignorance criminelle? Ah! ma chere, les plus délicates sensibilités ne servent guere au bonheur.

Quelle méthode mes amis s'étoient-ils proposée d'employer dans leur assemblée! J'ose dire qu'elle porte le sceau de mon frere. C'étoit lui, je le suppose, qui devoit me présenter au conseil, comme une fille capable de préférer ses volontés à celles de toute sa famille. L'épreuve auroit été vive; il n'en faut pas douter. Plût au ciel néanmoins que je l'eusse soutenue! Oui; plût au ciel! quel qu'en pût être le succès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du sang répandu. Il faut qu'elle soit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de précipice: Daigne le ciel m'en préserver!

Elle écarte une idée, à laquelle il m'est bien plus impossible de m'arrêter. Idée cruelle! Mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, si elle se figure que je ne suis pas au dessus d'une honteuse foiblesse. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de son caractere m'ont toujours préservée d'une forte impression; & depuis que je le vois de près, je puis dire que j'ai pour lui moins de goût que jamais. En vérité, je n'en ai jamais eu si peu qu'à présent. Je crois de bonne foi que je pourrois le haïr (si je ne le hais pas déjà), plutôt du moins

qu'aucun autre homme pour lequel j'aie jamais eu quelqu'eſtime. La raiſon en eſt ſenſible: c'eſt qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui; quoiqu'elle n'ait jamais été aſſez haute pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix ſi j'avois eu la liberté de ſuivre mes inclinations. Aujourd'hui même, ſi je croyois la réconciliation certaine en renonçant à lui, & ſi mes amis me le faiſoient entendre, ils verroient bientôt que je ne lui ſerois jamais rien; car j'ai la vanité de croire mon ame ſupérieure à la ſienne.

Vous direz que ma raiſon s'égare. Mais après avoir reçu de ma tante la défenſe de lui écrire, après avoir appris à déſeſpérer de ma réconciliation, quel moyen de conſerver ma liberté d'eſprit? & vous-même, ma chere, vous devez vous reſſentir de mes agitations paſſionnées. Miſérable que je ſuis, d'avoir cherché volontairement cette fatale entrevue, & de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'aſſemblée générale de mes amis! Je ſerois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; & qui ſait quand mes inquiétudes préſentes doivent finir? Délivrée de l'un & l'autre homme, je me verrois peut-être à préſent chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin, attendant le retour de M. Morden, qui auroit apporté du remede à toutes les diviſions.

Mon intention étoit aſſurément d'attendre. Cependant, ſais-je quel nom je porterois

aujourd'hui ? Aurois-je été capable de réſiſter aux condeſcendances, aux ſupplications d'un pere à genoux ; du moins, s'il l'avoit été lui-même de garder un peu de modération avec moi ?

Ma tante aſſure néanmoins qu'il ſe ſeroit relâché ſi j'étois demeurée ferme. Peut-être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaiſſer juſqu'à ſe mettre à genoux devant moi. La bonté avec laquelle il ſe propoſoit de me recevoir auroit pu croître en ma faveur ; mais que la réſolution où il étoit, de céder à la fin, juſtifie mes amis, du moins à leurs propres yeux ! que cette réſolution me condamne ! Ah ! pourquoi les avis de ma tante (je me les rappelle à préſent) étoient-ils ſi réſervés & ſi obſcurs ! Auſſi, mon deſſein étoit de la revoir après l'entrevue, & peut-être alors ſe ſeroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux Lovelace ! Cependant je ſuis obligée de le dire encore ; c'eſt moi qui dois porter tout le blâme de la funeſte entrevue.

Mais loin, loin de moi, toute vaine récrimination ! Loin, dis-je parce qu'elle eſt vaine ! il ne me reſte que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, & de me conſoler par l'innocence de mes intentions. Puiſqu'il eſt trop tard pour jetter les yeux en arriere, ma ſeule reſſource eſt de recueillir toutes mes forces, pour ſoutenir les coups de la providence irritée ; & pour faire tourner du moins à ma correction, des épreuves qu'il ne m'eſt plus poſſible d'éviter.

Joignez-vous à moi dans cette priere, ma tendre & fidelle Miſs Hovve, pour votre propre honneur & pour celui de notre liaiſon ; de peur qu'une chûte plus profonde, de la part de votre malheureuſe amie, ne jettât de l'ombre ſur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, & dont la baſe eſt notre mutuelle utilité dans les plus importantes occaſions comme dans les plus légeres.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXX.

Miſs CLARISSE HARLOVE à Miſs HOVVE.

Samedi après midi, 23 d'Avril.

O MA meilleuee, ma ſeule amie! c'eſt à préſent que je ne puis plus vivre! j'ai reçu le coup au cœur: je n'en guérirai jamais! Ne penſez plus à la moindre correſpondance, avec une Miſérable qui ſemble déſormais abſolument dévouée. Quelle autre eſpérance, ſi les malédictions des parents ont le poids que je leur ai toujours attribué, & que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les temps! Oui, ma chere Miſs Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter déſormais contre les malheureux effets de la malédiction d'un pere! Comment aurai-je la force de ſoutenir cette réflexion! Mes terreurs ne ſont-elles pas trop juſtifiées par les circonſtances de ma ſituation.

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable sœur. Ah! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde lettre à ma tante? il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormoit, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable. Terrible idée! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie.

Je suis dans le trouble & l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter; évitez, fuyez, rompez toute correspondance avec le malheureux objet des imprécations d'un pere.

LETTRE CXXXI.

Miss ARABELLE HARLOWE, *à Miss* CLARISSE.

Vendredi, 21 d'Avril.

NOus avions prévu qu'il nous reviendroit quelqu'un de votre part: nous, c'est-à-dire, ma tante & moi; & la lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée de votre messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, & quelque demande que vous puissiez faire.

On avoit pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable, ou à vous faire transporter dans des lieux, où l'on pouvoit espérer que la honte dont vous nous avez

tous couverts ſeroit enſevelie quelque jour avec vous; mais je crois qu'on abandonne ce deſſein. Ainſi vous pouvez marcher en ſûreté. Perſonne ne vous croit digne de lui cauſer le moindre embarras. Cependant, ma mere a obtenu la permiſſion de vous envoyer tous vos habits; mais vos habits ſeulement. C'eſt une faveur, comme vous verrez dans la lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas diſpoſé d'abord à vous accorder, & ſur laquelle on ne ſe relâche point par conſidération pour vous, mais uniquement, parce que ma triſte mere ne peut avoir ſous ſes yeux rien qui vous ait appartenu. Liſez & tremblez.

ARAB. HARLOVE.

A LA PLUS INGRATE ET LA PLUS RÉBELLE DE TOUTES LES FILLES.

Au château d'Harlove, Samedi 15 d'Avril.

Vous qui avez été ma ſœur (car je ne ſais plus quel nom il eſt permis de vous donner, ni quel nom vous oſez prendre), apprenez donc, puiſque vous deſirez d'être éclaircie, que vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon pere, dans ſes premieres agitations, en recevant la nouvelle de votre honteuſe fuite, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible. Votre ſang doit ſe glacer à cette lecture! Il a demandé au ciel „ que dans cette vie & dans l'autre, „ vous puiſſiez trouver votre punition, par „ le miſérable même, en qui vous avez jugé

„ à propos de mettre votre criminelle con-
„ fiance.

Vos habits ne vous ſeront point envoyés. Il paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue ſûre de les obtenir lorſqu'il vous plairoit de les demander; mais peut-être n'aviez-vous dans l'eſprit que la penſée de joindre votre amant; car tout ſemble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvoit ſervir à votre fuite. Cependant, vous avez peut-être jugé avec raiſon, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pouviez être découverte. Ruſée créature, de n'avoir pas fait une démarche qui ait pu faire deviner votre deſſein! Ruſée, c'eſt-à-dire, pour votre propre ruine & pour l'opprobre de votre famille.

Mais votre miſérable vous a-t-il conſeillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui faſſiez trop de dépenſe? Je ſuppoſe que c'eſt le motif.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie! C'eſt néanmoins la célébre, la brillante Clariſſe... Comment la nommerai-je? Harlove ſans doute. Oui Harlove, pour notre honte commune?

Vos deſſeins & tous vos ouvrages de peintures ont été enlevés; de même que votre grand portrait, dans le goût de Vandecke (*) qui étoit dans le *parloir* autrefois *votre*. On les a renfermés dans votre cabinet, dont

(*) C'eſt-à-dire, de grandeur naturelle. Il étoit de M. Highmore, qui a trouvé le moyen de l'obtenir de la famille, & qui le poſſede encore.

la porte ſera condamnée, comme s'il ne faiſoit plus partie de la maiſon; pour y périr tous enſemble de pourriture, ou peut-être par le feu du ciel. Qui pourroit en ſoutenir la vue? Souvenez-vous avec quel empreſſement on prenoit plaiſir à les montrer; les premiers, pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains; l'autre, pour exalter la prétendue dignité de votre figure, qui eſt maintenant dans la boue. Et qui, qui, ſe faiſoit un bonheur de cette complaiſance? Ces mêmes parents, dont l'aveugle tendreſſe ne vous a point empêchée d'eſcalader les murs de leur jardin, pour fuir avec un homme.

Mon frere a juré vengeance contre votre libertin: j'entends pour l'honneur de la famille, ſans aucun égard pour vous; car il déclare que s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique: & il ne doute pas que tôt ou tard ce ne ſoit votre ſort.

Mon oncle Harlove vous renonce pour jamais.

Ainſi que mon oncle Antonin;

Ainſi que ma tante Hervey;

Ainſi que moi; vile & indigne créature! diſgrace de votre famille! proie d'un infame libertin, que vous ſerez infailliblement, ſi vous ne l'êtes pas déjà!

Vos livres, puiſqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre ſexe & à votre éducation, ne vous ſeront point envoyés; non plus que votre

argent, ni les pierreries, que vous méritiez si peu. On souhaiteroit de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pese, mettez la main sur votre cœur, & demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejetter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devroit se réjouir néanmoins de vous avoir manqué) se font un triomphe de votre honteuse fuite, & reconnoissent à présent d'où venoient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre mere, & toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance & à votre éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu; & plus que de tout autre, celui

D'ARABELLE HARLOVE.

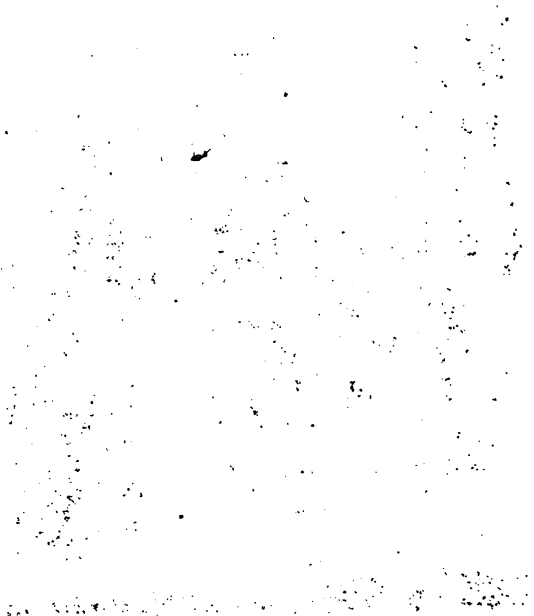
LETTRE CXXXII.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

Mardi, 25 d'Avril.

RAPPELLEZ votre courage; ne vous livrez point à l'abattement; éloignez toutes les idées de désespoir, ma très-chere amie. L'Etre tout-puissant est juste & miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires & inhumaines malédictions. S'il abandon-

Tom. 6. pag. 178.



noit sa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires passions triompheroient dans les plus mauvais cœurs; & ses bons, proscrits par l'injustice des méchants, seroient misérables dans ce monde & dans l'autre.

Cette malédiction montre seulement de quel esprit vos parents sont animés, & combien leurs sordides vues l'emportent sur les sentiments de la nature. C'est uniquement l'effet de leur rage & de l'impétueuse confusion qu'ils ont eue de voir avorter leurs desseins; des desseins qui méritoient d'être étouffés dans leur source; & ce que vous avez à déplorer n'est que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber sur leurs têtes. Dieu tout bon & tout-puissant ne peut confirmer une présomptueuse imprécation, qui s'étend jusqu'à la vie future.

Fi! Fi! diront tous ceux qui seront informés de ce débordement de poison: & bien plus, lorsqu'ils sauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de ressentiment, est son propre ouvrage.

Ma mere blâme extrêmement cette horrible lettre. Elle a pitié de vous; & de son propre mouvement, elle souhaite que je vous écrive, cette fois seulement, pour vous donner un peu de consolation. Il seroit affreux, dit-elle, qu'un cœur si noble, qui paroît sentir si vivement sa faute, succombât tout-à-fait sous le poids de ses infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage!

Prétend-elle établir deux droits & deux torts? ſoyez perſuadée, ma chere, qu'elle ſent le mal qu'elle a fait: & qu'ils ſe rendent tous la même juſtice, de quelque maniere qu'ils cherchent à s'excuſer. Ils n'entreprendront point, comme vous voyez, de juſtifier leur conduite & leurs vues par des explications; ils prétendent ſeulement qu'ils étoient réſolus de ſe rendre; mais, dans tout le cours de vos ennuyeuſes contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donné le moindre eſpoir qu'ils fuſſent diſpoſés à ſe relâcher? Je me rappelle à préſent, comme vous, ſes obſcurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obſcurité, dans une occaſion qui pouvoit être d'un ſi grand avantage pour vous? Etoit-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, & qui vous écrit aujourd'hui ſi librement ce qui n'eſt propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs meſures?

Ne me parlez pas, ma chere, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait eſſuyer. Je garderai le ſecret de votre tante, ne craignez rien là deſſus. Je ne voudrois pas pour tout au monde que ma mere en fût informée.

Vous reconnoîtrez à préſent que votre unique reſſource eſt de ſurmonter vos ſcrupules, & de vous marier à la premiere

occaſion. Ne balançons plus ; ma chere ; il faut vous déterminer ſur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me regarde moi-même. J'ai réſolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en ſoyez pas fâchée contre moi) de ne pas penſer au mariage auſſi long-temps que votre bonheur ſera ſuſpendu. Ce vœu eſt une juſtice que je rends au mari qui m'eſt deſtinée par le ciel : car, ma chere, n'eſt-il par certain que je ſerai malheureuſe ſi vous l'êtes? & quelle indigne femme ne ſerois-je pas néceſſairement, pour un homme dont les complaiſances n'auroient pas le pouvoir de contre-balancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas cauſée?

A votre place, je communiquerois à Lovelace la lettre de votre abominable ſœur. Je vous la renvoie. Elle ne paſſera pas la nuit ſous le même toit que moi. Ce ſera pour vous une occaſion de ramener Lovelace au ſujet qui doit faire à préſent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous ſouffrez pour lui. Il eſt impoſſible qu'il n'en ſoit pas touché. Je perdrois le ſens & la raiſon, ſi cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite ſi diſtingué, vous ne ſerez que trop punie de votre faute involontaire, par le néceſſité d'être ſa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous cruſſiez trop aſſurée qu'on ait renoncé au deſſein de vous faire enlever. L'expreſſion de cette déteſtable *Arabelle* me paroît menagée, pour vous inſpirer une fauſſe ſécurité. *Elle croit*,

dit-elle, *que ce deſſein eſt abandonné*. Cependant, je n'apprends pas de Miſs Lloyd qu'on ait commencé à le déſavouer. Le meilleur parti, lorſque vous ſerez à Londres, eſt de vous tenir à couvert, & de faire paſſer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adreſſé. Je ne voudrois pas, pour ma vie, vous voir tomber par quelque ſurpriſe entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même, je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; & j'en tirerai un avantage, qui ſera de pouvoir aſſurer ma mere, ou tout autre dans l'occaſion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces meſures vous laiſſeront moins de crainte pour les ſuites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adreſſer directement toutes vos lettres à M. Hickman; & même votre réponſe à celle-ci. J'ai quelques raiſons pour le ſouhaiter; ſans compter que malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma mere eſt toujours obſtinée dans ſa défenſe.

Le conſeil que je vous donne, eſt d'éloigner de vos idées ce nouveau ſujet d'affliction. Je connois quelle impreſſion il peut faire ſur vous; mais ne le permettez pas. Eſſayer de le réduire à ſa vraie valeur; l'oublier eſt au deſſus de vos forces: cependant votre eſprit peut s'occuper de mille ſujets différents de ceux qui ſont devant vous. Apprenez-moi, ſans vous y arrêter trop, ce que Lovelace aura penſé de l'abominable

lettre, & de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amenera naturellement le grand ſujet, & que vous n'aurez pas beſoin de médiateur.

Allons, ma chere, que votre courage ſe réveille; c'eſt à l'extrêmité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient ſouvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureuſement menagée, peut devenir une ſource de bénédictions pour vous; mais l'eſpoir du remede s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin; car il eſt clair pour moi que c'eſt ce qu'ils ſe propoſent à préſent.

Quelle petiteſſe de vous refuſer vos livres, vos pierreries & votre argent! je ne vois que l'argent dont vous ayiez un beſoin abſolu, puiſqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoie, par le porteur les mêlanges *de Norris* *, où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas; il m'en reſte à votre ſervice. Ainſi, lorſque vous arriverez à Londres, ſi votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaiſent, quittez ſur le champ l'un & l'autre.

Je vous conſeillerois auſſi d'écrire ſans délai à M. Morden. S'il ſe diſpoſe à revenir, votre lettre hâtera ſon départ, & vous en ſerez plus tranquille juſqu'à ſon arrivée. Mais Lovelace eſt un imbécille, s'il n'ob-

* Livre eſtimé.

tient pas ſon bonheur de votre conſentement, avant que le retour de votre couſin rende le ſien néceſſaire.

Courage, encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur: ces violences mêmes en ſont le préſage. Suppoſez que vous ſoyez moi & que je ſois vous; (c'eſt une ſuppoſition que vous pouvez faire, car vos malheurs ſont les miens) & donnez-vous à vous-même les conſolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des parents: mais diſtinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs enfants, pour les fautes même dont leur emportement s'autoriſe. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les parents doivent être ſans reproche; & la déſobéiſſance ou l'ingratitude d'un enfant doit être ſans excuſe.

Voilà, dans mes humbles idées, le jour ſous lequel votre diſgrace doit frapper mes yeux & ceux du public. Si vous ne laiſſez pas prendre ſur vous trop d'empire à la douleur & à la défiance de votre ſort, vous fortifierez ce rayon de lumiere, & vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE.

Fin du Tome ſixieme.

5946120